

fallet_ceinture

nconnu(e)

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LA GRANDE CEINTURE

par
RENÉ FALLET



dont **RENÉ CLAIR** a tiré le film

PORTE DES LILAS

Éditions **DENOËL**

René Fallet

La Grande Ceinture

Denoël

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour
tous les pays.*

© Éditions Denoël, 1956.

Pour Michelle
R.F.

Il y avait grand monde ce soir-là au *Réveille-Un-Mort*. Des routiers qui buvaient le dernier avant de filer sur Paris. Et des habitués qui béaient devant le hublot de la télévision.

La télévision, Juju lui tournait le dos. Il en avait une autre, une plus belle, dans la tête. Il en était comme ça à son cinquième demi de rouge. Il ronchonnait et ronronnait tout seul, une petite casquette américaine perchée sur le crâne.

— 'lut, Juju, ça va ?

— Comme les vieux, Paulo. Boit un coup ?

Paulo Thérard était un terrassier. Il sentait la terre. Pas celle des campagnes ni des pots de fleurs, celle des banlieues, truffée de plâtre, d'os et de ferrailles.

Oscar, le patron, posa un demi vide devant Thérard.

— La potion, Paulo ?

— Fait'ment. La potion.

Le gros vin d'Algérie, violet, goudronneux, teignit le verre jusqu'au bord. Paulo trinqua poliment. Juju cligna des yeux. Paulo gratta ses pieds sur la barre métallique du comptoir. Des bouses de neige grise éclaboussèrent le carrelage. Paulo vida d'un trait son demi :

— Ça réchauffe.

— C'est pas dur, y a que ça pour réchauffer.

— Tu sais combien qu'il a fait dans la plaine, sur le coup de cinq heures ? Moins seize, mon pote, moins seize !

— Ça m'étonne pas, Paulo. Faut dire qu'il y avait du zef.

— Zef ou pas, f'sait moins seize. Et on dira ce qu'on voudra, y fait pas chaud quand y a moins seize.

Ils se raclèrent la gorge, pensifs. Le patron emplît leurs deux demis. Un routier quitta le poêle qu'il avait jusque-là couvé frileusement. S'approchant des consommateurs, il cajola de ses mains rêches la nuque de Juju, l'épaule de Paulo :

— Ah les bandits ! Les deux meilleurs têtards du coin, ces deux-là ! Les rois du biberon ! Les empereurs de la chopine !

Ballottés sous la poigne, Juju et Paulo sourirent avec modestie. Le routier les lâcha enfin et ils purent achever leur geste, porter le demi à leurs lèvres.

— Ça c'est des trous ! Des trous de première !
reprit le routier en s'adressant hilare à des collègues qui cassaient la croûte à une table.

Oscar approuva gravement, fier de la renommée des ivrognes maison. Le routier, que la télévision n'intéressait guère, qui préférait

le contact humain, tapa un grand coup sur le zinc :

— Y a qu'une chose qui me chiffonne, je me demande encore lequel des deux enterrera l'autre...

— C'est Paulo, sûr, dit Juju.

Il lui devait le respect. Il n'avait que trente-cinq ans, Juju. Paulo en comptait dix de mieux. Juju savait se tenir.

Paulo maugréa :

— On n'en sait rien au juste. Et on s'en fout. Il veut nous faire fâcher, ce mec.

Le chauffeur protesta. Il était curieux de nature, voilà tout.

— Écoutez, je sais pas ce que vous avez dans le cornet depuis ce matin. Y en a peut-être un qu'est nettement détaché. Mais si vous voulez dégoter le numéro un, c'est pas compliqué, on fait un match. Tous frais payés par moi, mon pote des déménagements et mon autre des Rapides du Rhône. Pas vrai, Teuteu et Jean ?

Teuteu et Jean acquiescèrent. On a toujours quelque argent de côté pour ce qui est de rigoler.

La fine fleur du litre local, Juju et Paulo, se vit entourée par un nombreux public. On délaissa le poste de télévision, rien n'égalant un spectacle de chair. Les deux compétiteurs eurent aussitôt un nombre égal de partisans.

— On va se rendre malades, c'est tout ce qu'on va gagner, plaisanta Juju.

— C'est pas tous les jours qu'on boit à l'œil, fit simplement Paulo en se remontant jusqu'aux aisselles la carapace de boue qu'était son « largeot » de velours.

Les routiers firent cercle autour d'eux, cercle de canadiennes, de moufles et de casquettes à oreilles de cuir.

— Allez, Oscar, on commence tout de suite, réclama Paulo. Je veux pas être en retard pour la soupe.

— T'as pas plus grand que tes timbales de première communion ?

Oscar souscrit au désir de Juju, passa dans la cuisine et revint avec deux pots à confiture d'un demi-litre. L'assistance se trémoussa d'aise. Quelqu'un entra, suivi à la trace par une nappe d'air glacé. On beugla « La lourde ! », on se serra autour des duellistes.

Leur pot empli, Juju et Paulo se sourirent.

— Allez, feu ! dit Paulo.

— Va rejoindre tes petits copains, répliqua Paulo en s'adressant au contenu de son récipient.

Ils levèrent ensemble le coude, on vit à travers le verre bouillonner le vin noir sur leurs lèvres, ils reposèrent leur pot vide au même instant.

— Ça c'est des trous, ça c'est des trous ! jubila le routier organisateur de la confrontation.

Jean, le gars des Rapides du Rhône, regarda fixement Oscar :

— Alors, tu sers plus ?

Oscar déboucha un litre neuf... Son fils, un gosse de dix ans, dessinait des avions, assis sur une chaise près de la caisse et indifférent aux jeux des hommes.

Les pots furent à nouveau « remis au mâle ». Le sien, Juju le but plus lentement, la paupière lourde. Paulo devint cramoisi et toussa en s'esclaffant pour faire celui qui avale de guingois.

— Fous donc un peu de gnole dedans, ça les fusillera plus vite, glissa Teuteu à Oscar, la gnole on la paie comme le reste.

Oscar approuva, malicieux. Il emplît pour la troisième fois les pots, fila à la cuisine opérer un mélange au plastic.

— A la tienne, Paulo, et vive la terrasse, murmura Juju.

— Cul sec, Juju ! Faut montrer qu'on a ce qu'il faut dans le calbard et même le superflu !

Il sentait le fossoyeur, Paulo, il sentait la sueur, la glaise, le froid et l'escargot. Ils burent. Un filet rouge sombre coula sur leur menton, disparut dans le buvard de leur cache-col.

— Ah non, les cracks, faut pas baver ! exulta le routier.

— On bave pas, gronda Juju, et pis si tu nous les brises, bonsoir !

— Y a toujours un moment où il devient méchant, le Juju, souffla un habitué au routier.

— Marche, ça va le calmer, la tisane d'octobre qu'on lui prépare.

Oscar, réapparu avec un litre, siffla admiratif :

— Parole, les gars, vous y allez pas avec une paille ! Va falloir monter la barrique !

Juju, flatté, écarquilla les yeux sur une sarabande d'étoiles.

— Cent balles sur Juju, fit quelqu'un.

— Deux cents sur Paulo. Tu t'alignes ?

— D'accord. Faut bien encourager les sportifs.

Le cercle se resserra. On savait ce qu'ils allaient boire à présent : deux tiers de vin, un tiers de marc de raisin. Paulo éleva le pot sous son nez et grimaça :

— Ça sent drôle, le tutu, d'un seul coup.

Oscar ne voulut pas mentir par crainte de trop engager sa responsabilité :

— Ouais, j'ai mis un peu de casse-pattes dedans, vu qu'il fait frisquette dehors. Mais si t'en veux pas, Paulo, faut pas te croire forcé...

— Laisse, va, laisse. Paulo Thérard, il en a bu d'autres. Pas vrai, Juju ?

Juju hocha interminablement une tête empreinte de componction. Le parfum de l'alcool lui retournait la cervelle comme un doigt de gant. Il savait, Juju, qu'il ne devait pas fermer les yeux, la trombe de

l'ivresse l'aurait emporté plus loin qu'au diable. Thérard le frappa à l'épaule :

— Allez, Juju, re-cul sec !

— O. K., Paulo, vive le bâtiment !

— Des machines, on en a un plein calfouette, hein, papa ?

— Sûr, articula Juju, sûr, même que ça gêne pour arquer.

Il saisit le pot à deux mains, le porta à sa bouche, imité par Paulo. Il suçà à petites gorgées cette folie brûlante qui lui tombait goutte à goutte dans le corps. Il reposa le pot et, durant ce geste, son bras lui parut dénué d'os. Il entendit des voix joyeuses s'exclamer :

— Paulo vainqueur ! Vive Paulo !

— Il a crevé le Juju !

Quelqu'un chanta sur l'air du *Veau d'Or* :

La terrasse est toujours debout !

Juju s'aperçut alors qu'il était à genoux, les doigts crispés sur la barre du zinc. A trois kilomètres de lui, ses jambes de flanelle s'agitaient sur le dancing du vin.

— C'est marrant, j'aurais pas cru que Juju calerait si vite.

— C'est toi qu'es marrant, tu pourrais prendre une douche dans le picrate qu'il s'est embourbé aujourd'hui.

Juju sentit que le routier le prenait sous les bras, le soulevait, l'installait sur une chaise.

— Ça va pas, père ?

Juju grogna :

— Si, au poil.

Il entendit encore Teuteu :

— Merde, il est dix fois plus blanc que ma limouse.

— Pour ça, il a pas de mal, lui rétorqua un camarade.

— Salut la compagnie ! fit Paulo.

Et il partit non sans avoir auparavant visé la porte. L'odeur de terre, de gravats, de fer de pelle et de mort s'en alla avec lui. Oscar s'inquiéta :

— Joue pas au con, Juju, barre-toi croûter. Les routiers, prudents, avaient regagné leurs tables. Momo, la serveuse, escamota les pots.

— Joue pas au con, Juju. Si tu te tires pas, parole que tu refous plus les pieds dans la crèche.

Cette menace-là, Juju la comprit à la perfection. Il parvint à mesurer combien elle était grave. « C'est pas de la tarte », pensa-t-il. S'aidant du dossier, il se remit sur ses jambes. Il sentit que par derrière on lui renouait son cache-col.

— Faudrait pas qu'il attrape la crève, le frangin. Il n'avait plus rien à faire ici. Il avait été battu.

Il allait peut-être leur claquer dans les doigts. Il gênait. Juju n'aimait pas gêner. Il se dit : « Faut trisser, Juju. T'es de trop. » On avait mis des gazes devant ses yeux. Un feu d'essence lui flambait l'estomac.

— Bon, il arrive à marcher.

— Ouvrez-lui la lourde !

— Non, Juju, pas là, c'est le mur !

— Rentre pas dans le calendrier, y a déjà du monde !

— Là, Juju, là ! Bonne nuit !

Il sortit et cent flocons de neige lui sautèrent au visage.

— Ah les vaches, ça reneige, les mecs !

Vingt hommes se portèrent sur le seuil. Juju entra dans le froid à petits pas. Les bruits l'abandonnèrent, puis la lumière. Il demeura, triste, sous une lune de glace. Le froid lui coupa le front au rasoir. Juju s'agrippa à un arbre de marbre, torcha d'un coup de manche la sueur qui gelait sur ses tempes. Il ahana, les yeux grands ouverts sur cette route qu'il ne reconnaissait plus depuis qu'elle était blanche.

— T'es chargé, Juju.

Il se plaignit avec douceur :

— Pauvre Juju, t'es chargé. Y a des gaspards qui te tortorent les tripes. T'as mal, hein, mon pauvre Juju... T'as mal...

Cette tendresse lui fit du bien. Il n'était pas seul sur la terre. Il lâcha l'arbre et traversa la route.

— Faut te rentrer, mon fils. Bijou te fera un caoua.

Il se retourna. Il y avait de la lumière chez Frédérique, au premier.

— En Corse, on se baigne à cette heure-là, véridique. C'est elle qui me l'a dit.

Face aux grillages qui longeaient les voies ferrées, il rêva, la main en cataplasme sur le ventre. Il faisait moins seize, c'était de Paulo qu'il le tenait, il faisait moins seize et, là-bas, on se baignait, pas croyable, dans de l'eau bleue, dans de l'eau tiède, dans de l'eau mousseuse de soleil, c'était Frédérique qui le lui avait dit.

— On se baque, officiel, marmonna-t-il en cherchant à tâtons la déchirure qu'il savait exister dans la clôture.

Il y passa enfin le bras et se coula dans l'ouverture. Un fil de fer crissa longuement sur le cuir de son vieux blouson d'aviateur américain. Juju, à quatre pattes, escalada le talus et s'assit au sommet, essoufflé.

Les signaux papillotaient rouge et vert dans la nuit. Il entendit sur les rails claquer les dents des aiguillages. Un grondement fondit sur lui. Le train hurla à trois mètres de ses pieds, l'éclaboussa de clartés, d'escarbilles et de clameurs. Juju aimait les trains. Il les voyait courir de chez lui, il connaissait leurs rails, tous leurs rails, ces rails qu'il enjambait chaque jour pour se rendre au *Réveille-Un-Mort* ou chez

Frédérique. Cette nuit-là pourtant le train le fit trembler. Les fesses dans la neige, il grommela :

— Juju, un jour que tu seras poivre, un jour comme ce soir, tu prendras un dur dans la gueule. Y aura plus de Juju, et t'auras l'air fin en viande hachée. Tu feras marrer tout le monde.

Cette idée-là le fit pleurer à gros bouillons. Le train était parti, beuglait déjà sous le tunnel.

Gentiment, le froid endormait Juju, lui léchait les orteils dans ses chaussettes trouées, aiguissait en silence ses couteaux sur son dos. Juju se sentait bien, Juju était heureux et pleurait avec docilité.

Le jet d'une lampe électrique lui barbouilla soudain, le visage.

— Ça, je m'en gourrais ! T'es beurré comme une huître !

Il cessa de pleurer. C'était Renée, sa sœur. Elle était en pantalon, en bottes, en pardessus. Elle le poussait du pied :

— Lève-toi, duglandard ! Si j'étais pas venue, sûr qu'on te ramassait plus raide qu'un chibre en java. Lève-toi, merde, je vais pas te porter.

Elle le tira par le col du blouson. Elle avait de la poigne, Renée. Surtout quand elle fleurait bon le rhum.

— Tu sens le rhum, Nénette.

— Ta gueule, tu sens pas le thé des Familles, mon pote !

Il parvint à se redresser. Il n'avait plus de pieds, il était perché sur des semelles de mousse hautes, précisa-t-il, de vingt centimètres.

— T'avances, oui, purée ?

Il avança, elle le soutenait. Des milliards d'épingles se fichaient en tourbillonnant sur le nez de Juju.

— Nénette, on se baigne à Bastia, en ce moment. C'est pas croyable, hein, Nénette ?

— Ce qu'est pas croyable, c'est d'avoir un frangibus aussi ravagé que toi, mon pote !

Ils arrivèrent au bord de l'autre talus, celui qui descendait sur La Décharge. On avait appelé ce quartier La Décharge parce qu'il abritait les tordus de la ville. Les papiers peints s'y décollaient dès que vous aviez le dos tourné. L'Oistre le traversait, l'Oistre dont les eaux servaient de mer aux petits bateaux des vieilles boîtes de conserve.

— Laisse-toi glisser sur le cul, sans ça tu fais un vol plané.

Il obéit. Lorsqu'il était gosse, c'était son cadeau de Noël de glisser sur la neige du talus. Il y avait plus de vingt ans qu'il n'avait pas transformé en luge son fond de culotte. Tandis qu'il glissait doucement, il riait en se rappelant ses copains d'alors, Marco, Chérif, Poléon... Renée le rejoignit en bas, l'aida à franchir le grillage à l'endroit où les usagers du *Réveille-Un-Mort* avaient joué de la cisaille à la bonne franquette. Ainsi qu'il se l'était dit, une bande de rats grouillait de griffes et de crocs dans l'estomac de Juju. Ses jambes,

sous lui, faisaient les marionnettes. Renée bougonna :

— Tu vas te pieuter, mon pote. Tu trembles que ça m'en fout les flubes.

Tant d'amitié émut Juju aux larmes. C'était vrai qu'il était un salaud, un échappé de poubelle, une cloche.

— Non, ça va, Nénette, ça va.

— Qu'est-ce qu'ils t'ont fait siffler, ce soir ?

— Une paire de kils, pas plus.

— Tu parles ! Une paire de paires, plutôt !

Ils atteignirent le pavillon. On avait revendu les tuiles et mis à la place un toit en carton goudronné qui tenait sacrément bien. Bijou, la mère de Juju, ouvrit la porte. Renée fit entrer Juju en vitesse et referma sur elle.

Juju faillit faucher le poêle et s'abattit près de l'évier. Il s'accroupit, fourra la tête dans ses mains.

— Encore noir ! pesta Bijou.

Il les entendit vaguement parler au-dessus de lui :

— Fous-lui la paix, Bijou, si tu l'engueules, tu pisses dans un violon !

— Si tu crois que ça fait plaisir...

— Mais non, ça fait pas plaisir. Y a rien qui fait plaisir. Tu crois que ça me fait plaisir de me taper le père Étienne ?

— Ça te fait manger, au moins !

— Manger, manger, quand est-ce qu'on pourra manger sans avoir envie d'aller au refile !

Bijou était énorme, boursouflée, grasse d'une graisse jaune. Bijou boitait. Bijou prenait chaque matin le train de cinq heures pour se rendre à Paris. C'était une rude femme de ménage, Bijou. La gare était à deux kilomètres de La Décharge. Ah, si Bijou n'avait pas boité !

— Bijou, donne-lui un jus, au gros porc, au lieu de chanter la messe pour les sourds.

— Bon. Il bouffera pas, c'est toujours ça.

Cette économie imprévue enchantait Bijou et ce fut de fort bonne humeur qu'elle tendit la tasse de café à son fils. Juju but en grimaçant. La chaleur lui redonna la vie :

— Dégueulasse, ton jus, Bijou. Dégueulasse. Y a du vermicelle avec.

— Ah, ferme-la, Julien, ferme-la ou ça va chier des flammes !

Conscient de son infériorité, il se tut. Lorsque Bijou l'appelait Julien, des éclairs déchiraient volontiers l'azur. Et elle en profitait, la mère, lorsqu'il était incapable de remuer ! Une fois, elle lui avait cassé un vase d'Uniprix sur la tête, un beau vase que lui avait offert jadis feu le père Cabatier son homme. Juju se contenta de mâchonner des choses entre ses dents, des choses riches en S. Il releva les yeux, les

baissa aussitôt, la vue du poisson rouge virant dans son bocal lui donnait le vertige. Ces vaches de poissons rouges, faut tout le temps qu'ils tournent... Et c'est même pas bon à manger ; le rouge des poissons rouges, c'est du poison, paraît.

Il entendit, lointaine, la guitare de L'Artisse. Il habitait dans la cabane en bois au fond du jardin, L'Artisse. Il savait jouer de la guitare. Lui, Juju, n'en pouvait tirer que les deux notes de « Caporal Con ». C'était une sonnerie militaire, la sonnerie « Aux lettres » : « Caporal Con, caporal Con, caporal Con, va chercher des nouvelles de ta putain ! »

Juju chanta, réjouï :

— Caporal Con ! Caporal Con !

L'odeur des côtelettes et des haricots que le père Étienne, l'épicier de La Décharge, avait apportés dans l'après-midi, l'odeur l'écœura.

— Va te pager, Juju, ça vaudra mieux.

Elle était humaine, Renée. C'était ça, humaine. Juju empoigna le rebord de l'évier pour mieux se relever. Dans une pâte de brouillard, il quitta la cuisine. Le froid était fantastique, dans le couloir. Moins que dans la chambre où couchait Juju, mais tout de même. Juju se laissa choir sur son lit, jeta ses chaussures contre le mur et se coula sous son amas de couvertures et de vieux manteaux. Il tanguait, le lit. Il évoqua à Juju le *Maréchal-Joffre* qu'il n'avait jamais vu et qui n'en assurait pas moins le service entre la Corse et le continent.

— Y a des mecs qui se baignent, c'est pas des salades...

Des retours de gnole lui aigrirent la bouche. La neige frôlait les volets métalliques. L'ivresse heurtait du poing le crâne de Juju.

— Entrez, mais entrez donc, soupira-t-il.

Il ne l'avait pas volé. Il n'était qu'un salaud.

Un billet de mille, à La Décharge, ça n'avait pas de prix. Surtout par un hiver pareil, un hiver qui vous vulcanisait les habits sur la crasse, la crasse sur la peau et la peau sur les os.

Le matin, les hommes partaient à l'usine, les bonnes femmes pédalaient sur la machine à coudre, le litre de rouge à portée de la main, roide sur la Singer. La marmaille avait des jeux rudes où le sang coulait. Les filles maigres aux grands yeux attendaient Dieu sait quoi Dieu sait qui derrière leurs vitres. Les rues de La Décharge étaient des rues pour pauvres, noires de poussier, de mâchefer. Les jardins sentaient la salade gelée, le chou pourri, le cimetière.

À l'heure des commissions, à l'heure de la sortie de l'école, à toutes les heures, les ménagères se retrouvaient chez Halimid, le Nord-Africain qui tenait la buvette. Il n'y avait que du vin chez Halimid, du vin d'Algérie, du douze, du treize et du quatorze degrés. On le suivait à la trace dans les boyaux, celui-là.

À partir de six heures du soir, la buvette tombait aux mains des hommes. Ils n'étaient pas bruyants, les hommes de La Décharge. Abrutis par leur journée de bêtes, ils s'accoudaient au zinc et buvaient, buvaient comme ailleurs on se pique à travers la manche de la veste.

Halimid, Kabyle noirâtre et maussade, sortait les ardoises dès le 15 du mois. On les effaçait à la paye. Il fallait boire ou mourir de cafard. On n'avait pas le choix. On buvait.

L'été, ah, l'été, c'était autre chose, l'Oistre était belle, on s'y trempait les pieds, des rosiers éclataient sur les clôtures, et le rouge aux lèvres des filles n'avait plus rien de sanguinaire. Mais l'été était loin, cet hiver-là avait comme des tranchants de bêche et lorsque les hommes rentraient chez eux c'étaient des loups rasant les murs, des bouts de nuit en marche.

Les flics isolés ne se risquaient pas dans les chemins de La Décharge depuis que l'Oistre en avait rendu un tout gonflé, le visage écrasé à coups de poing et de culs de bouteille. On n'aimait pas ces gens-là, à La Décharge. La vie y était suffisamment âpre. Elle n'avait pas besoin d'aide.

D'ailleurs, les habitants de La Décharge se passaient de police. Il existait entre eux une solidarité. Les familles qui habitaient le même pavillon mangeaient volontiers la soupe en commun les jours de mistoufle. Liron, le pauvre bougre qui avait une case de vide dans la tête, avait son assiette assurée. On l'invitait selon un roulement qui lui faisait boucler le tour du quartier plusieurs fois l'an. Il gardait les gosses, cinquante foyers étaient finalement le sien. On se tenait les

coudes. Il n'y avait pas, ici, la méfiance propre aux quartiers résidentiels où vit le chien méchant.

Si Panzano le maçon entraît un soir chez la Georgette Rousse et n'en ressortait que pour y ramener ses affaires ; si Micheline Papot avait un gosse de père inconnu au bataillon ; si Bébert Mombe semblait aussi intime avec la mère qu'avec la fille Goûtai, on ne pensait pas plus au curé qu'au maire. C'était déjà âpre de vivre, il n'y avait pas besoin de complication. La morale, c'est bon pour ceux qui ont le temps, seul le cafard n'est pas une affaire de bonne ou de mauvaise conscience.

Mais ce qu'il était raide, cet hiver. On tenait à coup de triperie, de haricots, de nourritures lourdes arrosées d'Algérie. Les chats avaient fui La Décharge dès novembre, pressentant la période noire où l'on casse les meubles pour en tirer la merveille du feu. La nuit où une locomotive était tombée en panne sur les voies, cent ombres avaient vidé le tender de ses briquettes. Et les cheminées de La Décharge avaient eu un instant des fumées triomphantes, toutes transformées en cigare à Churchill.

C'était la saison où le père Étienne, l'épicier veuf et rouge, régnait en pacha sur un petit harem dont il exigeait beaucoup dans son arrière-boutique. On fermait les yeux là-dessus. La marmite bouillait. Tant mieux si par hasard la soupe était un ciel tout étoilé de beurre. La vie était bien assez âpre sans la durcir de jalousie. C'est un truc de riches. S'il fallait souffrir autrement que dans sa peau, ce serait tout à fait l'enfer, La Décharge, vous comprenez ? On ne mange pas de ce pain-là, du pain on n'en mange que du gros. Les gosses font le beau pour avoir un sucre. On ne peut pas avoir un chien et un enfant. Il faut choisir. Et de temps à autre, maman Berthe, celle qui louche, passe à la flamme ses aiguilles à tricoter.

Le ciel, on aurait pu le toucher de la main tant il était bas de plafond. Un jour de cave apparaissait quelques heures entre deux nuits. Petit à petit, la C.P.D.E. coupait les compteurs, on s'éclairait alors au pétrole, à la bougie. Mais il ne fallait pas un soleil pour manger, vider un litre, faire l'amour. On trouvait toujours, fût-ce à tâtons.

Le froid était là, mystérieux, pesant et présent comme l'Allemand sous l'occupation. Il passait à travers les vitres, les manteaux et les corps. Il avait des cravaches et des armes blanches ; des mains pour étouffer, des rapidités de gifles. Il drapait de glace des chambres. Il hurlait dans le bleu des oreilles. Il saignait d'aise dans la fleur des engelures. D'un drap mis à sécher il faisait une porte, une cuirasse d'une chemise. Il était le roi de la misère, le seul qui fasse peur. Et partout mieux que Dieu.

Dieu n'osait pas se rendre à La Décharge. Une fois, un curé de choc

était venu. Comme Bébert Mombe l'avait sommé d'aller porter malheur ailleurs, notre curé le boxa, convaincu que tout se déroulerait selon les feuillets du *Pèlerin*, « prêtre ayant raison des brutes athées par sa foi et au besoin sa force ». Juju, L'Artisse, Halimid, tous les hommes présents le ramenèrent à une notion plus juste des choses de la terre. Ils lui cassèrent trois dents et un nez pour lui apprendre à mieux tendre l'autre joue. Il n'y avait pas besoin de Dieu à La Décharge, voilà tout ! La résignation, merci ! On était au monde pour se bagarrer et non pour louer le ciel de nous faire aussi parfaitement crever de faim. Dieu, on l'aurait vu qu'on l'aurait pendu à un arbre, la bourrique. C'est ce qu'on en pensait, hommes et femmes, tous, à La Décharge.

Il y avait le froid qui était sur la terre, lui, et pas qu'un peu. Un froid qui déroulait derrière lui le tapis de sa Sibérie foraine. Un froid sous lequel pétaient les pierres et les cœurs. Un froid tout noir. Un froid vivant, malpropre, qui se grattait. Un froid d'œil de buse. Un froid de meurtre. La Décharge craquait et pourrissait sous ce maître. Jamais plus le printemps ne reviendrait, il ne fallait plus compter sur cet angelot de vitrine.

A quatre heures du matin, Juju entendit Bijou se lever et gémir sur son sort. Il pensa : cinq et trois huit, cinq et trois huit, en l'écoutant boiter vers la cuisine. Juju songea que c'était beau, une mère, d'ainsi se dévouer pour ses enfants. Cette idée l'attendrissait toujours. Il se rendormit jusqu'à dix heures, satisfait d'éprouver chaque jour cette même pitié pour la pauvre Bijou.

L'odeur lointaine du café le fit se lever rapidement. Il savait par expérience que cette égoïste de Renée était capable tout en lisant *Nous deux* de siroter la cafetière. Et il avait la langue de l'épaisseur d'une figue en ce lendemain de cuite. Il apparut dans la cuisine. Renée, cireuse, grasse d'une crème qui eût intrigué les Champs-Élysées, chargeait le poêle de coke. Elle portait son habituel peignoir rose dont un pan déchiré laissait une jambe à l'air.

— Alors, mon pote, tu surnages ?

— Faut voir.

— Tu peux me dire merci.

— Merci. A charge de revanche.

Juju flaira, ébahi :

— Dis donc, ça serait pas du vrai café ?

— C'en est, mon pote. Et du Brésil.

Juju s'assit sur un des quatre tabourets métalliques de la maison. Bijou, lasse de voir ses chaises prendre la direction du poêle, avait trouvé la solution qui s'imposait. Juju prit le bol que Renée lui tendait, tout épaté qu'il ne s'agisse pas d'orge ou de chicorée comme à l'accoutumée. C'était bon, le café. C'était aussi nécessaire au corps,

aux nerfs que le vin rouge.

— C'est le père Etienne qui t'a filé ça ?

— Oui.

Juju ricana bêtement :

— Quelle vieille ordure, ce père Etienne !

— Merde, Juju, parle d'autre chose.

— Ben quoi, c'est bath de faire l'amour !

Renée haussa les épaules, mélancolique :

— Ça vaut pas un coup de rouquin.

Elle eut une moue de dégoût.

— Si encore c'était seulement faire l'amour, avec le père Étienne !

On pourrait penser à des trucs plus marrants et attendre que ça soit classé. Si c'était que ça... Mais c'est un dégueulasse, le père Etienne. Un fumier.

Juju, du geste, signifia que tout cela ne le regardait pas. Et il songea que c'était beau, une sœur, que c'était une sacrée veine d'en avoir une. Reconnaisant, il sortit de sa poche un paquet de gris et un cahier de feuilles. Ils se roulèrent une cigarette.

Juju redevenait peu à peu lui-même, sa tête se dégonflait. L'ivresse s'en allait à pas vif, entraînant ses fumées fauves.

Renée avait trente ans. Oui, c'était une chance qu'elle ne soit pas mariée. Elle préférait dormir, boire chez Halimid, couchailler par-ci par-là pour se payer ses « Balto ». Il fallait que l'hiver ait été vraiment dur pour qu'elle descendît jusqu'au père Étienne, lequel n'avait pas dû en croire ses yeux de crabe lorsque d'elle-même elle était passée dans l'arrière-boutique. Ça lui coûtait cher en conserves, en rhum, en café, à l'épicier. Elle n'était pas belle, Renée, au saut du lit, un peu fripée, un peu jaune, mais cela s'arrangeait dans l'après-midi.

« Faut dire, continua à penser Juju, qu'elle a un pétard du tonnerre. Ça habille une bergère. »

Il interrogea, intéressé :

— Il t'aurait pas filé un peu de blé, le père Etienne ?

— Tu charries. C'est pas Farouk. On becte, c'est déjà pas mal.

Juju en convint. Elle se gardait de lui dire que le vieux lui en avait proposé, de l'argent, mais à quel prix ! Il n'aurait pas compris, Juju, qu'elle ait pu refuser. Juju, il ne se mettait jamais à la place des copains. Juju avait un gros nez et des moustaches de Mongol.

— Nénette, qu'est-ce qu'on clape à midi ?

Il le demandait toujours deux heures à l'avance. Cela lui permettait de manger d'abord longuement par la pensée, car il pensait très fort quand il le voulait.

— Du boudin et des nouilles.

— Avec du gruyère, les nouilles ?

— Pourquoi pas avec du caviar, mon pote !

Juju fut déçu car il aimait le gruyère. Cette absence lui indisposa l'âme et il éprouva le besoin d'aller rendre visite à son ami L'Artisse. Comme il partait, Renée lui donna à boire le fond d'un verre de rhum. Il n'en avait aucune envie mais, trop jaloux de sa réputation, il but l'alcool d'un trait.

Le froid était toujours dans le jardin recouvert d'une croûte de neige et de boue entremêlées. Juju frissonna, sortit son couteau à cran d'arrêt, l'ouvrit d'un doigt et le balança à toute volée. De trente mètres il alla se planter dans la cabane en bois. C'était toujours ainsi que Juju annonçait sa venue à L'Artisse. Il était aussi orgueilleux de ce talent-là que de sa résistance au vin. Si personne n'avait coupé son vin de gnole, au *Réveille-Un-Mort*, il aurait eu Paulo à l'usure, il était sûr. On l'avait fait tomber par trahison, voilà tout.

Amer, il traversa le jardin, grimpa les marches à bascule de l'escalier, poussa la porte.

Ce qu'avait pu entasser L'Artisse dans cette pièce de quatre mètres sur quatre n'était pas croyable : un lit, une table, une chaise, un buffet, un fourneau, des monceaux de bouquins, des portemanteaux, une guitare, une tortue. Il avait aussi fixé à la seccotine sur les cloisons des portraits délavés de Bonnot, de Bakounine et d'Élisée Reclus. Ces têtes s'alignaient sous une large bande d'étoffe noire découpée dans de vieux parapluies.

Juju jeta un regard par la trappe ouverte de la cave.

— T'es pas là, L'Artisse ? fit machinalement Juju en refermant la trappe d'un coup de pied.

Il ajouta aussitôt à mi-voix :

— Si t'es pas là, c'est que t'es aux chiottes, officiel.

Il s'assit sur le lit-cage, décrocha respectueusement la guitare et gratta avec douceur son éternel « Caporal Con ». C'était beau aussi, la musique. Ça ne se vendait pas, la musique, la vraie, ça ne coûtait rien, ça ne s'achetait nulle part. C'était la seule chose qui tombât du ciel, en fait. Ça et les oiseaux. Jamais Juju n'avait eu l'idée de piéger les oiseaux comme tout le monde à La Décharge. Au contraire, il leur jetait des miettes. L'Artisse aussi leur en jetait. Alors le jardin était devenu le refuge des oiseaux du quartier. On disait parfois à Juju : « Bon Dieu, si t'aimes pas les piafs à la broche, laisse-moi leur tirer un coup de flingue. Y en a tellement qu'on en ramasserait un plein sac rien qu'avec une cartouche. » Naturellement, c'était exagéré. Mais Juju ne donnait jamais la permission. Pour lui, tout était simple : la musique, c'est une invention des oiseaux, sans les oiseaux, plus de musique, tant pis pour ceux qui ne comprenaient pas cela, ils ne méritaient pas de boire un verre. Juju rejoua « Caporal Con ».

La porte s'ouvrit et L'Artisse entra, les bretelles sur les talons. Il avait soixante ans et une jambe artificielle, L'Artisse. Il portait le bouc,

un bouc jaune et blanc, un vieux melon et des lunettes d'acier.

— Encore en train de désaccorder cet instrument de musique, Juju ! Tu parles d'un temps perfide et ignominieux. J'ai les fesses gelées, littéralement gelées. Vraiment, ce n'est plus un plaisir de se rendre aux commodités. Cela devient extrêmement désagréable. A-t-on déjà vu froidure pareille ? Aux Épargés, peut-être, en 15, et encore ! Les Épargés, ou la Caisse d'Épargés, ah ah !

Enthousiasmé, il s'assit sur sa chaise et se reculotta dans un bruit d'épingles à nourrice. Juju reposa la guitare. C'était son ami, L'Artisse, son seul ami. Juju raffolait du tour noble qu'il savait imprimer à la plus prosaïque des conversations. L'Artisse n'avait jamais été artiste au sens propre du terme. Mutilé et pensionné de guerre, employé trente-cinq ans au rayon ganterie de la Samaritaine, il avait pris sa retraite à La Décharge voilà cinq ans, ce lieu farouche convenant à des principes anarchistes refoulés péniblement durant toute son existence, la Samaritaine n'étant pas un foyer révolutionnaire des plus fameux.

L'Artisse commençait seulement à envisager la fabrication de bombes, avait conscience de son retard et potassait maints traités concernant les panclastite, roburite, cordite et dynamite. L'Artisse mettait aussi un point d'honneur à cuisiner lui-même ses plats. Il buvait également la moitié de sa pension et ses ivresses étaient d'une dignité inégalée. Pourquoi s'était-il pris d'affection pour Juju ? Parce qu'il était son plus proche voisin ? Parce qu'il aurait pu être son fils ? Parce qu'il buvait d'une façon céleste ? Qu'il aimait la musique et les oiseaux ?

— Mort aux vaches et à bas la calotte, s'exclama L'Artisse une fois réparé le désordre de sa tenue, nous allons boire, Juju, un coup de goutte !

— Pas de refus, ça retape et ça tue les limaces.

— Riche en calories, l'alcool, Juju ! Riche en calories !

Il sortit deux verres de son buffet et une bouteille d'eau-de-vie de pommes, si violente qu'on avait dû distiller les branches avec le fruit. Ils trinquèrent. L'Artisse claqua fort la langue :

— Quel réconfort que ce velours ! Cela vous tuerait une punaise de sacristie à dix mètres. Mort aux lois !

Juju se fit brusquement suppliant :

— L'Artisse, dis, joue-moi le truc...

Docile, L'Artisse empoigna sa guitare et interpréta tant bien que mal le début de la *Cinquième*. Il ne se passait guère de jour sans que Juju demandât « le truc ». C'était un rite. Les mélomanes se fussent fort étonnés d'entendre, dans un bistrot, ce poivrot banal siffloter du Beethoven au lieu d'un plus logique *Étoile des Neiges*. La récompense de L'Artisse était l'attention que consentait Juju à ses péroraisons antisociales. On était bien, chez L'Artisse. C'était si exigü qu'une

flamme de bougie eût suffi à réchauffer les quatre murs. Il y avait toujours vaille que vaille quelque chose à boire. Aux yeux de Juju, une pension de mutilé représentait la fortune en ce qu'elle avait de plus ailé. Il regrettait souvent de posséder la totalité de ses membres. Il estimait dans ses moments de cafard en avoir un de trop. Un bras ou une jambe, c'était l'image, pour Juju, d'un nombre pharamineux de verres de vin, une source inépuisable d'Algérie, une mine de paquets de tabac. Juju n'avait jamais eu de chance. L'Artisse considérait souvent avec plaisir sa jambe artificielle. Un mandat tous les mois. Juju n'avait jamais touché de mandat.

— Voilà, fit L'Artisse en reposant la guitare.

Il disait toujours : « Voilà », et Juju dit « C'est bath » parce qu'il le pensait toujours. Là-dessus, L'Artisse ouvrit avec majesté sa fenêtre et lança des miettes aux misérables moineaux. Il ne la referma pas sur l'instant, demeura là à soliloquer :

— Juju, de qui se moque-t-on ? Tu connais bien sûr le vers concernant Dieu : « Aux petits des oiseaux il donne la pâture. » Tu peux constater de tes deux yeux que ledit dieu se contrefiche de la pâture des oiseaux. Un cheval, pour un oiseau, est plus charitable que Dieu.

Il claqua ses carreaux sur un péremptoire et rimbaldien « Mort à Dieu ! ».

Les moineaux sont tristes, l'hiver, tristes de ne pouvoir se suicider. Et Juju déclara :

— Le truc, ça m'a foutu le bourdon.

Cela n'était pas tant « le truc » que son regret soudain très vif de ne pas posséder lui aussi un joli appareil orthopédique fait de cuir fauve et de nickels, que sa mélancolie de voir souffrir les oiseaux à musique, que sa rage envers le dieu de Notre-Dame de Passy et des alentours. Il eut envie de boire, de retourner au zinc et d'attendre la fin des heures face à l'éternelle rangée de bouteilles. Sans se l'avouer, il en avait assez de Bakounine. Il n'aimait pas ces gens, les morts, qui ne peuvent pas frotter leur verre contre le vôtre.

De l'ongle, il gratta distraitement « Caporal Con ». Cela lui rappelait l'armée, les brocs de vin à la surface desquels traînaient des taches de gras, ces brocs que l'on vidait à trois ou quatre en jouant aux cartes dans un coin de caserne. Il y serait resté bien volontiers si l'on n'avait pas eu la manie de le jeter en prison chaque fois qu'il rentrait saoul. Et les brocs ne passaient pas la porte de la prison, c'était à devenir fou de soif.

L'Artisse remplit les verres. Il savait bien, L'Artisse, que boire sans raison, comme mangent les porcs, cela remplace tout, les femmes, les voyages et les sécurités. L'Artisse éleva son verre à la hauteur de ses lunettes :

— Bonjour, chasse-misère ! Va dire au ventre qu'il a du cœur !

Juju ricana à tout hasard et ils burent. Juju avait envie d'aller chez Halimid, d'y faire le guignol, de plaisanter avec les bonnes femmes.

Il se leva et dit :

— C'est pas tout ça, j'ai une commission à faire chez Halimid.

L'Artisse décrocha son pardessus, obéissant au cérémonial quotidien, respectueux de l'étrange pudeur de Juju qui proférait rarement « Allons boire un coup ». Juju n'était pas le poivrot solitaire ou d'appartement. Ce qui le fascinait avant tout, c'étaient les verres à pied, les glaces, les réclames, le percolateur, l'apparat de l'ivresse, fût-il des plus humbles. Juju sursauta, près de la fenêtre :

— La vache ! Viens vite voir, L'Artisse !

Ils virent qu'un chat mangeait les miettes destinées aux oiseaux. Il était, ce chat, gris, sinistre, plus maigre qu'un fagot.

— Le dégueulasse ! tempêta Juju.

— Le flibustier ! tonna L'Artisse.

Mais pas un ne fit le geste d'ouvrir la fenêtre et de chasser le chat. Il avait faim, lui aussi.

— C'est fumier, un chat..., reprit doucement Juju.

L'Artisse lui répondit qu'il s'agissait là de fort sales bêtes. Ils attendirent en silence que le chat eût fini. C'est une chose embarrassante que la pitié, on ne sait où la mettre. Le chat repartit, le chat sans caresses, ni mémère, ni mou, ni coussin, le chat pauvre. L'Artisse murmura en ouvrant la porte :

— Il faudrait acheter des graines. Les félins ne mangent pas les graines.

Mais il savait que Juju répondrait comme il répondit :

— Faut pas se mettre en frais, L'Artisse. Des miettes, c'est bien bon pour les piafs.

Ils descendirent les marches et de petits glaçons vinrent déposer leurs œufs dans la moustache de Juju. L'Artisse déplora une fois de plus en termes civils la rigueur extrême de la température. Ils gagnèrent la rue. Juju rêva :

— Dis, L'Artisse, une supposition qu'on trouve un chat gras à lard, on le bouffe ?

— Tu ne trouveras jamais un animal de fort tonnage à La Décharge.

— Un greffier qui viendrait du haut quartier, des fois.

— Pas un être vivant du haut quartier ne mettrait les pieds ou les pattes à La Décharge en ce moment, tu le sais bien.

— J'en mangerais bien un chat, moi. Un gros. Pas un de chez nous. J'en ai marre du boudin de bœuf et des ragoûts de semelle. Un chat, t'enlèves la tête, c'est un lapin tout craché. On fait le derrière rôti et le devant en civet, c'est bath. Avec des oignons. C'est par cher, les

oignons. Et pis, ni Bijou ni Renée ne voudraient en manger, c'est tout bénéfice, il serait que pour nous deux, on s'en ferait crever.

— C'est une idée à creuser.

Ils la creusèrent jusqu'à la buvette sans toutefois dénicher la solution idéale pour attirer un matou ventru dans leurs parages.

Il y avait chez Halimid un poêle rouge de feu, la mère Poulu, la grand-mère Charnette, la mère Saponère et deux femmes de manœuvre des usines POUM. Chez POUM on fabriquait de l'eau de Javel et les hommes se plaignaient de leurs yeux. Les cinq dames buvaient un coup de rouge au comptoir. Grand-mère Charnette était fort excitée, elle ne tenait pas même le demi-litre. L'Artisse et Juju se tassèrent auprès du poêle.

— Crébouse, blagua L'Artisse, la chaleur est vitale pour les parties sexuelles.

Il se les massa chastement. Les femmes rirent. On parla de certains petits fourneaux portatifs et de feu quelque part. C'était l'atmosphère qui ravissait Juju. L'Artisse avait déposé un billet de cent francs sur le bois blanc sale du comptoir : dix coups de rouge. Pas des demis, bien sûr, mais pour dix francs le verre on aurait eu mauvaise grâce à ronchonner. Halimid servirait cinq fois la tournée, Juju vivait.

Halimid, outre la buvette, remplissait les fonctions de brocanteur. On avait tant de fois voulu le régler avec une casserole, une commode ou un parapluie qu'il s'était à la longue incliné. Un bric-à-brac avait envahi l'arrière-salle, où chacun désormais trouvait son bonheur, le bazar d'Halimid s'avérant aussi complet que le catalogue du *Chasseur français*. On y voyait au meilleur prix les articles qu'il eût fallu se procurer dans les quincailleries, magasins de chaussures, etc., de la ville. Un mannequin de couturière bombait sa gorge 1900.

Juju, tout en cherchant à pincer les fesses de la mère Poulu, davantage par politesse que par érotisme – le libertinage n'étant pas son fort – Juju songeait à emprunter une de ces nuits noires la remorque de Paulo Thérard. Il avait-le mois dernier forcé la porte d'une de ces villas en planches que les pêcheurs de Paris construisent sur les bords de l'Oistre. Ils y viennent aux beaux jours, les abandonnent l'hiver. Juju avait ainsi pu revendre à Halimid de la vaisselle, des rideaux, des couvertures, des chaises, un moulin à café. Il n'avait pas touché un sou, lui et Halimid étant tombés d'accord sur la base de cinq cents coups de rouge. Cette réserve de liquide étant aujourd'hui épuisée, Juju songeait derechef à emprunter la remorque.

C'était un riche filon que ces villas désertes. Et Juju ne faisait de mal à personne. Des gens qui peuvent s'acheter des asticots, ça a de quoi. C'est du superflu, non, des asticots ? Ainsi raisonnait Juju.

Elles sentaient le poireau, l'huile à frites, les femmes. L'Artisse leur racontait sa guerre de 14. Halimid, muet, grignotait des pistaches

d'Alep. Juju, très à l'aise, vida son verre. C'était bon, le vin à jeun. Après les repas, il saoulait moins vite. Juju ramassa sans manières un mégot dans le cendrier, l'alluma et alla se camper devant une carte de France craquelée de partout qu'on avait épinglée au mur.

En bas de la carte, il y avait la Corse, la fameuse Corse où des gens se baignaient à cette heure même. Il y avait le soleil, il y avait Calacuccia, Bocognano, Calenzana, les îles Sanguinaires, les olives, les chèvres, l'étang de Biguglia, Bastelica. Il y avait la mer et dans la mer des coquillages où l'on entendait la mer.

III

Le chien-loup du père Etienne hurla à l'amour. On disait qu'il participait aux saturnales de l'arrière-boutique.

— Ta gueule ! lui cria Bijou qui rentrait du travail, son boa de skunks autour du cou.

C'était son orgueil, ce skunks que les années avaient réduit à l'état de ficelle velue.

Bijou, sa jambe la faisait souffrir, par cette nuit de glace. Jambe de vieille pauvre sculptée de varices noires. Bijou trottait et reniflait. Jamais elle n'eût pensé qu'elle était la misère en marche. Elle s'estimait heureuse de son sort. Certes, le père Cabatier était mort. Et après ? Un homme qui ne voyait plus que des rats autour de lui, les derniers temps, vous parlez d'une compagnie.

Elle avait de bons patrons, des gens pas fiers. Parfois la tête lui tournait d'avoir balayé, frotté, astiqué, rampé, mais elle était sur terre comme tout le monde, pour souffrir, elle s'y était habituée.

Bien sûr, Renée et Juju auraient pu travailler. C'est ce qu'on lui disait parfois mais son cœur répondait : « Ils pourraient, oui. Mais ils pourraient aussi être mariés et loin, tu ne les verrais plus qu'au jour de ton enterrement. » Alors elle était contente de les nourrir comme s'ils étaient bébés, enfants. Elle n'aurait pu vivre sans travailler, d'abord. Tout était bien. S'il n'y avait pas eu ces varices que le froid cisaillait...

Le skunks c'était le dernier souvenir du passé, la mercerie qu'ils avaient tenue près de la gare jusqu'au jour où le père, sous l'empire de douze pernod d'avant guerre, avait éjecté la clientèle à coups de pied et s'était mis en tête d'avaloir toutes les épingles et les aiguilles de la boutique. Une soirée honteuse, dont Bijou rougissait encore. Le sang des varices éclatées gelait sous le bas de coton.

Comme autant d'étoiles polaires, les réverbères frissonnaient tout au long du chemin des Goujons, qui suivait l'Oistre dans ses méandres. Bijou tenait des raves dans son sac. Ça ferait une vraie soupe, les raves. La crème serait « de sortie ». Bijou aurait soixante ans aux cerises. Elle soufflait sur ses doigts durs et rouges comme des pattes de langouste.

De retour à la maison, Renée se regarda dans la glace. Cela ne se voyait pas. C'était un beau salaud, le père Étienne, pire qu'un flic. Mais elle avait deux mille francs et des conserves, du café, du sucre pour la semaine. Elle courut cacher les deux billets. Elle avait cédé mais les deux billets étaient à elle. Peut-être qu'un jour la sortiraient-ils de là. Elle demeura auprès de sa cachette, indifférente au froid de la chambre, à cette sourde humidité devenue fleur de givre sur les

murs. « J'en ai marre, pleurnichait-elle, j'en ai marre. Je vais foutre le camp de cette turne. Bijou et Juju, ils pourront crever. J'ai trente ans, moi. C'est pas ma faute si j'ai jamais été foutue de tomber amoureuse d'un homme. Faut pas croire qu'on tombe amoureuse comme ça. J'en ai marre, merde. » Elle revint à la cuisine et se mit à pleurer, la tête à plat sur la toile cirée de la table.

Bijou entra en clopinant. Accoutumée aux brillants numéros de cafard de sa fille, elle n'y prit garde et, retirant ses mitaines avec ses dents, étendit ses mains au-dessus du poêle. Ce fut alors qu'elle avisa sur le buffet l'abondance mise en boîtes. Elle siffla, éberluée :

— C'est le père Étienne qui t'a donné tout ça ?

Renée sanglota :

— Oui, et je n'y retournerai plus, tu m'entends, plus jamais. Si ça continue il va m'estropier, ce fumier.

Bijou décréta en elle-même que son enfant, comme tous les enfants, exagérât. Elle énuméra sans lâcher le poêle :

— Trois grosses boîtes de choucroute garnie, trois de cassoulet, deux de haricots, six de sardines...

— Tais-toi, Bijou, bon Dieu, ou je fous tout par la fenêtre !

Bijou resserra dignement son skunks :

— On dirait que tu connais pas les hommes.

— Les hommes, si. Pas les charognes.

— Les charognes, les charognes, ton père avait des drôles d'idées aussi, quand il s'y mettait. Tiens, un jour, il m'a fait grimper sur le buffet...

— M'en fous, Bijou ! Vieille marteau ! M'en fous ! J'ai envie de vomir !

Bijou haussa les épaules et s'en alla inventorier en silence les nourritures. Renée était bien délicate. Le père Étienne, avec sa grosse bouille sanguine, n'avait rien du satyre. La fille se faisait des idées. Bijou croqua un sucre prudemment, le bruit pouvant déclencher une nouvelle fureur de Renée.

— Nénette, où est le gros porc ?

— A la cave. Il est saoul.

Juju enfouit sous un tas de paille qui sentait la poussière, le charbon et le moisi, Juju ouvrit les yeux sur le noir. Il s'étira, bâilla et rigola :

— Encore une de morte, vingt dieux la belle église, c'était une méchante cuite !

Il se gratta, s'assit, chassa les fétus qui picotaient ses cheveux et sa moustache. Son ignorance de l'heure qu'il pouvait être l'inquiéta. Il se leva tout à fait, s'adossa à la chaudière depuis longtemps désaffectée. On y remisait les pommes de terre.

Tout s'était fait sans y penser, chez Halimid, d'un verre à l'autre. Des gars étaient venus, d'autres encore. Bref, il avait fallu le

raccompagner, Renée n'était pas là, on l'avait le plus simplement du monde déposé dans la cave et recouvert de paille pour qu'il ne gèle point.

Il passa le bout de sa langue dans les cavités de ses dents. Il se moucha dans un chiffon ramassé sur le sol. « Parole, il est minuit ! » Cette hypothèse extrême l'angoissa pour de bon : ils auraient tout mangé. Il sortit de la cave, sourit en constatant qu'il n'y avait pas de lumière chez L'Artisse. On avait dû l'allonger sur un divan de la brocante d'Halimid, il devait y ronfler encore. « Ouais, mais si ça se trouve, il est minuit. » Il entra lourdement dans la cuisine.

Il n'était que huit heures au réveil, la soupe aux raves fumait, des conserves s'alignaient sur le buffet et Juju soupira d'aise. Des femmes, Bijou et Renée, de vraies femmes françaises.

— 'lut, Bijou. Boume, Bijou ? Tiens, t'as chialé, toi ?

Boursouflée, Renée se colmatait les poches à la poudre de riz. Elle retira avec une sorte d'horreur la main de Juju posée sur son bras. Vexé, Juju grommela, la bouche pleine de sucres :

— Dingue, dingue, c'est la baraque aux dingues.

— Merde, il mange tous les sucres, le gros porc !

— Toi, Bijou, tu vas me les laisser pendre cinq minutes ou ça va être ta fête !

De l'amertume dans la voix, il acheva :

— Et la prochaine fois que tu me tabasses quand je suis bourré, tu t'en rappelleras, vieille salope !

Bijou se tint coite. Les Cabatier mâles, quand on les cherchait, on les trouvait. Tout de même, ce n'était pas des façons de répondre ainsi à sa mère. On avait beau ne pas rouler sur l'or, on pouvait rester corrects. Et Bijou rumina des insultes dans les poils follets de son inséparable skunks. Fort de son avantage, Juju râla :

— Et on va pas tortorer à minuit, hein ! Je sors, moi !

— Tu vas encore rentrer plein comme une vache.

Comme Bijou sortait les assiettes, Juju jugea inutile de relever son pronostic. Il y avait deux jours qu'il n'avait vu Frédérique. Frédérique, c'était une chaleur pour sa tête. Le froid durait depuis deux semaines, depuis deux semaines le thermomètre oscillait entre zéro et moins vingt. Ça n'était plus une vie. Frédérique, c'était le reflet des anciens soleils. Elle les avait conservés dans les paillettes de ses yeux de malade. Timide, Juju demanda :

— Nénette, t'aurais rien pour Frédérique, des fois ?

Renée lui lança un demi-paquet de « Balto ». Juju n'osa pas la remercier. Il avait de ces pudeurs.

Bijou en trempant la soupe chantait à tue-tête l'air des *Bijoux* qui lui avait valu son sobriquet. Renée, en maillot de corps d'homme, s'épilait sous les bras en poussant de petits cris. « La baraque aux

dingues », songea Juju en ouvrant d'autorité avec son cran d'arrêt la plus grosse des boîtes de choucroute garnie. Les deux bouts du skunks pataugeaient dans la soupière. Le seul Juju s'en aperçut et cela le fit rire. Il refusa d'expliquer aux siens les motifs de son hilarité.

Près des voies, Juju s'arrêta, essoufflé d'avoir escaladé le talus. Dire que dans le temps, avec Marco, Chérif et Poléon il faisait dix fois de suite en courant le tour de La Décharge... Il se confectionna à la lueur d'un signal vert une cigarette de mégots. Il n'aimait pas les « Balto » et de toute façon elles appartenaient à Frédérique. Le signal vert éclairait un Y peint sur un panneau. Et Juju respectait les mécaniciens, pour qui tout n'était pas lettre morte. Il aurait aimé panser les locomotives. C'était un travail, ça. L'an dernier, il avait essayé, il s'était embauché à la POUM. On lui avait confié des tâches idiotes, compter des capsules, coller des étiquettes. Il avait compris au bout de deux jours. Il préférait encore trier des lentilles pour le père Étienne.

Les locos, c'était autre chose. C'étaient les avions de la terre. Ça gueulait dans la nuit, le métal et le sol criaient sous elles. Juju attendit le passage d'un train. Il était sensible à la force. Il aimait la boxe des samedis soir à la Maison du Peuple. Il aimait les locos lancées en avant comme un coup de poing. Un rapide arriva, dévalant, avalant la nuit. Juju demeura le plus près possible des rails, faisant confiance aux inscriptions recommandant aux voyageurs de ne pas se pencher à la portière et de s'abstenir de balancer au-dehors des objets contondants. Quelque chose de rouge le frôla en sifflant. Il ramassa un bout de cigare. On fume des cigares à l'intérieur des trains de luxe. Juju ne désespérait pas de recevoir un jour un pilon de poulet dans les mains.

Étourdi de lumières, il regarda longuement les lanternes s'enfoncer dans le noir.

— Sans parler du chaud qu'il fait, dans les locos ! murmura-t-il en remontant le col de son blouson.

Il descendit l'autre talus, franchit le grillage et traversa la route. Il frappa à la porte des Scanigli. Le vieux vint ouvrir.

C'était un fantôme, le père Scanigli, un flocon égaré sur terre. Il s'efforçait de rendre son ombre plus modeste qu'une ombre. Son teint de rat le désespérait, qui le faisait remarquer. Le père Scanigli était employé dans les caves où mûrissent les bananes, ravi d'entretenir le moins possible de relations avec tout ce qui bouge. Il devait parler banane, penser banane, vivre banane. Juju savait de longue date que le fait de lui adresser la parole le mettait au supplice. Il toucha sa casquette du bout de l'index et le père Scanigli répondit en baissant les yeux. Juju entra alors dans la chambre de Frédérique.

Frédérique était couchée. Sur la table de nuit étaient disposés des fioles, des tubes de cachets, une casserole d'où pointait l'aiguille d'une seringue.

— Ah te voilà, Juju, tu m'avais laissée choir.

Juju s'assit sur une chaise tout près du lit.

— Je me suis pas mal saoulé la gueule ces temps-ci. Ça prend du temps. Ça va, toi ?

— Comme ça. P.S.A. Strepo. Rimifon. Strepo. P.S.A.

Elle sourit :

— La tuberculose est une maladie terrible.

— Faut dire que c'est pas de la tarte et qu'on peut en crever du jour au lendemain.

Cela aussi, c'était un rite, que de bons esprits eussent baptisé gouaille populaire. Frédérique avait vingt-quatre ans. Elle avait le teint de son père mais de grands cheveux noirs et d'immenses yeux de corail bleu. Ç'avait été une fille sur laquelle les mains se retournent. Même malade, amaigrie, fanée par les mois de lit, elle conservait un charme de chat de race.

— Quel temps c'est dehors, Juju ?

— Le même que dans les frigidaires. Le vent en plus, la croûte en moins.

— Là-bas, on se baigne, je te l'ai dit.

— Tu me l'as dit, Fred. On se baque. A poil si on veut.

— Ça coûte pas plus cher.

— Et ça coûte pas plus cher, et y a personne pour vous mater.

— Personne, que les chèvres et les figuiers de Barbarie.

— Et le soleil, y en a ?

— Du soleil, y en a partout. C'est avec lui qu'on fait le pastis et les chansons.

— Y a jamais de neige ?

— Jamais, Juju. S'il y en avait, les hommes prendraient leurs fusils et la dégringoleraient.

— C'est salement bath, hein, Fred ?

— Oui, c'est bath...

Elle avait dessiné sur le mur avec du rouge à lèvres et du crayon gras une gigantesque carte de la Corse cernée par une mer de bleu de méthylène. Au cœur de cette mer était clouée une petite photographie d'identité, le portrait d'Ange, le frère de Frédérique. Ange avait été tué par les gendarmes de Bastia. Mais il en avait tué un auparavant. « Avec cette vendetta », précisait fièrement Frédérique en montrant le couteau que jamais on n'avait nettoyé. C'est après cette affaire vieille de quinze ans que le père Scanigli, veuf, s'était embarqué pour le continent en emmenant sa fille. Depuis, Frédérique n'avait en elle qu'un seul rêve, retourner dans son île. Une île qu'elle parait des mille

colliers de son imagination. Une île qui finissait par ressembler à Tahiti. Le père Scanigli s'opposa à ce désir jusqu'à la majorité de Frédérique. Ce fut à cette date qu'elle tomba malade, refusa de partir en sana pour abriter ses illusions chez elle.

— Un jour, je partirai. Je prendrai le bateau. Je me marierai avec un pêcheur. J'aurai un fils qui vengera Ange. Je sais le nom du gendarme qui a tiré. Je quitterai ce brouillard. Je partirai. Si je ne guéris pas, j'irai crever là-bas, en plein soleil à bout portant.

— Quoi, merde, tu guériras !...

— C'est dur, ici. Ça sent la poubelle et la mort, ce pays-là.

— Au printemps, c'est pas si mal... Y a des rosiers, à La Décharge. Des boutons-d'or le long de la voie.

— Me fais pas rire, Juju, j'ai les lèvres gercées. Tu ne vas pas comparer le printemps d'ici avec le printemps chez nous.

— Non, bien sûr...

— Et la mer, Juju ! Tu ne sais pas ce que c'est que la mer !

Il ne savait pas. Il était pourtant allé à Dieppe un dimanche il y a quatre ans. Un copain garagiste l'avait entassé avec d'autres copains dans une vieille Viva. Mais il avait tant bu en route qu'il était arrivé ivre-mort sur la plage. Il n'avait pas vu la mer. Il l'avait simplement entendue. Et c'était ce bruit qu'il retrouvait avec émotion lorsque, prenant la conque qui traînait toujours sur la couverture de Frédérique, il la portait à son oreille émerveillée.

— La mer, c'est des poissons et du soleil avec de l'eau autour. Ange, il attrapait les petits poulpes avec ses pieds. C'est des ordures, les gendarmes.

— Si tu pars, je partirai avec toi, Frédérique. J'en ai marre de La Décharge. Elle me sort par les trous de nez quand j'entends le coquillage. Je partirai avec toi et je tuerai le gendarme, parce que si t'attends d'avoir un fils et que ton fils soit grand, le gendarme sera mort de vieillesse avant, mort dans son lit de salaud.

— Ça serait bien, Juju, qu'on parte ensemble. On partira tous les deux c'est juré.

— Juré craché.

Mais ils ne finissaient jamais leur phrase : où trouver l'argent du voyage ? Une fois là-bas, Juju ferait le pêcheur. Il n'y avait qu'à jeter un filet, on le ramenait débordant de rascasses et de lousps. Et Frédérique se marierait avec un autre car il n'y avait rien entre eux que l'épaisseur d'un rêve.

Juju prit la conque et écouta bruire la mer. C'était tout bleu, la mer, Frédérique le lui avait dit. Bleu comme le ciel d'été lorsqu'il se promenait, pas fier, sur La Décharge, illuminant les tas d'ordures et les toits loqueteux. Bleu avec les mousses blanches des vagues donnant du front sur les rochers. La mer plus belle et plus neuve qu'un parc de

locomotives. Plus claire encore que la fille blonde que Juju avait suivie toute une journée de mai sur les bords de l'Oistre quand il avait vingt ans. La fille blonde, on l'avait retrouvée noyée le lendemain et Juju avait eu du chagrin sans bien savoir pourquoi. La mer était plus claire que cette fille-là, ce n'était rien de le dire. Et puis les toits roussis de Pietraneira, le village des Scanigli, à côté de Bastia. Des toits dorés, des toits mûrs qui, même la nuit, gardaient sur leur peau le tiède du grand soleil. Des toits de fruit dont Juju caressait les tuiles à pleines mains comme une chair de fille blonde...

Une bonne femme écarlate de froid, du sparadrap sur ses crevasses, entra dans la chambre. Elle faisait chaque soir la piqûre de Frédérique.

— Il paraît que ça va descendre à moins vingt cette nuit. C'est le boulanger qui me l'a dit, à cause des grillons. Paraît que ça trompe pas, les grillons. Moins vingt, qu'est-ce qu'on va devenir ! Et avec la misère qu'y a !

Juju passa dans l'autre pièce, où le père Scanigli, s'agitant dans un air d'ouate, lavait la vaisselle. Juju osa parler :

— Paraît qu'il va faire moins vingt.

Le vieux ravala sa salive, intimidé, et finit par souffler :

— Ça va faire froid.

Pris d'une inspiration subite, il tendit à Juju un verre de vin. En le buvant, Juju songea qu'il se serait ennuyé, lui, à vivre avec les bananes. Il en aurait mangé dix, quinze, mais après ? Il n'y a rien de plus mort qu'une banane, sinon une autre banane. Le vieux disait moins de choses que le coquillage.

Lorsque la bonne femme fut repartie, Juju retourna dans la chambre.

— J'en ai ma claque, soupira Frédérique, j'ai les fesses en pelote d'épingles.

Juju n'était pas de ces grossiers personnages qui auraient dit bêtement : « On peut voir ? » Non. Juju soupira de même :

— C'est pas marrant. La tuberculose, c'est pas un truc dont on se remet en cinq minutes.

— C'est une maladie terrible, quoi !

— Y a pas d'autre mot.

Ils rigolèrent. Frédérique avait été très amie avec Renée, mais elle lui faisait tant de morale qu'un jour Renée lui avait vivement conseillé « d'aller se faire cuire un œuf ». Frédérique serait morte de faim plutôt que d'embrasser le père Étienne sur les joues. « Chacun voit midi à sa porte », se disait Juju pour l'excuser. Il se disait encore : « C'est une Corse. » Et ce mot-là sonnait comme le paradis, mais un paradis pour de bon, qui se trouvait dans le Larousse, qui avait des routes, des montagnes et, accessoirement, une cour d'appel à Bastia, un évêché à Ajaccio.

Hélas, ce n'était pas dans les cabanes des membres de l'U.P.P. (Union des Pêcheurs Parisiens) que Juju trouverait de quoi gagner le paradis en compagnie de la fille. Et il ne pouvait se résoudre à passer six mois à la POUM pour économiser leurs voyages. Il se connaissait, il aurait bu les paies et, en supposant qu'il les fourre dans une tirelire, il la casserait un soir où la folie du vin lui mordrait au sang les tripes. Il n'y avait pas de solution, et pourtant Juju était sûr qu'il verrait se lever le soleil sur la maison de Napoléon.

Frédérique s'exclama, angoissée :

— Juju, si on reste là, on aura le cœur pourri !

Juju fut fâcheusement impressionné. Il ne s'était jamais posé de questions sur son cœur, mais cela l'ennuyait qu'il fût en danger de pourrir.

— La nuit, Juju, y a des boîtes à ordures qui se renversent sur moi. Je suis recouverte de trognons, de cendre, d'arêtes, de papiers pleins d'huile.

— Tu te fais des idées, bredouilla-t-il en frissonnant dans sa peau de mouton.

Elle sourit sous sa tristesse :

— Non, Juju, ce n'est pas des idées. Loin du soleil, on a des vers dans le corps.

Juju songea que les Corses ce n'étaient pas des personnes comme vous et moi. Par exemple, pour l'Oistre, il n'avait pas la même intransigeance que Frédérique. Il la trouvait jolie, en août, et Frédérique déclarait apercevoir au fond des tessons de bouteille, des ressorts de sommier et de dégoûtants articles d'hygiène...

Les freins d'un camion de routiers qui s'arrêtait au *Réveille-Un-Mort* le firent sursauter. Il y avait peut-être moyen de se faire payer un verre, le dernier. Il s'enfonça sur le crâne sa casquette de laine.

— Je me barre, Fred, à bientôt.

Elle hocha la tête, les yeux dans un vide où s'écaillaient des vagues. Il repassa dans la cuisine. Le père Scanigli reprisait une paire de chaussettes. Juju sortit sans même lui dire au revoir pour ne pas le déranger. Le ciel était d'une limpidité d'aluminium et Juju décréta que le simple mot aluminium était de glace.

— C'est pas vrai, les cœurs ça pourrait pas, grommela-t-il en pénétrant dans le bistrot.

Momo la serveuse tirait la langue en versant le pernod dans cinq verres.

— Mets-en un autre pour Juju, ordonna Edouard, un gars des Messageries.

C'étaient des hommes, les routiers. Juju suivit des yeux la bouteille qui se retournait dans la main de Momo. La grosse bulle de verre qui mesurait les doses s'emplit de pernod, de soleil, et des deux à la fois.

— J'aime pas les pommes, décida Juju face au pommier du jardin.

Il alla emprunter une scie chez Panzano le maçon. Le pommier coupé et débité, Juju se trouva à la tête d'un fagot et d'une quinzaine de bûches.

— C'était pas un gros pommier, fit Juju en se grattant la nuque.

Il s'était imaginé obtenir du bois de chauffage pour une semaine. Tant d'efforts l'avaient épuisé. Il avait passé la journée à chercher tout ce qui pouvait brûler aux environs. Il s'était ainsi aperçu qu'une godasse, dans un poêle, dégage de la fumée. Un emballage de morue avait failli flanquer le feu dans la cheminée. Juju rentra chez lui. L'Artisse bouquinait, et quand cette bizarre manie le tenait, c'était pour vingt-quatre heures.

Renée et la grand-mère Charnette devisaient autour d'un bocal de cerises à l'eau-de-vie qui vivait là ses derniers instants. Ces cerises étaient le prétexte poli de l'eau-de-vie. Juju déposa le pommier près du poêle qu'essoufflaient de la tourbe et du poussier. Réellement, Juju se sentait fatigué.

« Je suis un pêcheur de loups et de rascasses, moi, songeait-il, pas un bûcheron. »

Il s'assit à côté de la grand-mère Charnette et participa à l'assaut du bocal.

— Alors, mon gars, fit la vieille, ça caille, hein ? On les a toutes petites et toutes bleues ?

C'était une dure, la grand-mère Charnette ; un soir de bringue, elle avait cabossé à coups de bouteille le crâne de son homme qui, depuis, confondait contours avec alentours, comme on dit. Et Juju répondit, rêveur :

— Un peu, mon neveu.

Là-dessus, la vieille entama une période concernant les génitoires de son époux qui devaient, par ces températures, se tapir dans du coton hydrophile. Juju se creusait la tête, indifférent à ces tribulations. Bientôt il faudrait se chauffer avec des allumettes. Bientôt il n'y aurait plus que des pommes de terre sur la table, des pommes de terre gelées, noires et tristes. Renée n'allait décidément plus chez le père Étienne, et ce qu'elle avait rapporté la dernière fois de l'épicerie avait été englouti sans souci de l'avenir, l'avenir étant une chose qui galope toujours devant soi et que l'on ne voit jamais en face. Juju pensait de plus en plus à emprunter la remorque de Paulo. « Faudra que j'y aille un de ces jours », se répétait-il avec énergie. Il entendait également se laver tout entier dans le baquet, un soir qu'il ferait chaud dans la

cuisine. Nourrir tant de bonnes résolutions lui ravissait l'esprit.

Bijou entra, des larmes de froid figées sur ses joues grises comme les parois d'une blague à tabac. Après quelques salamalecs, car elle respectait tout ce qu'on voulait y compris le grand âge de la Charnette, Bijou posa son sac à fermeture éclair sur la table. Le sac tressauta, les assistants en firent tout autant.

— Qu'est-ce qu'il y là-dedans ? s'exclama Renée.

— Devine.

— Un poulet ! frémit Juju.

— Un poulet, grogna Bijou en haussant les épaules, cet enfant est fou !

Elle tira brusquement la fermeture et la tête d'un chat apparut.

— T'es louf, s'indigna Renée, on clape déjà des briques et tu ramènes ça à nourrir, t'es louf !

Les poils du skunks se hérissèrent :

— Parle autrement à ta mère, ce chat va nous rapporter trois cents francs par mois. On me l'a donné en pension. C'est ma patronne qui l'avait depuis six ans, elle ne peut plus le garder car sa fille va avoir un bébé. Elle a peur qu'il se couche dessus et l'étouffé. Comme elle ne voulait pas le faire piquer...

— Forcément, on s'attache aux bêtes, coupa grand-mère Charnette.

— ...elle m'a dit : « Madame Cabatier, prenez Minouchet – il s'appelle Minouchet – et rendez-le heureux, je sais qu'avec vous il sera bien soigné, je suis tranquille. »

Le chat était entièrement sorti du sac. Juju, béat, ne le quittait plus des yeux. C'était un chat confortable, entrelardé, le chat de gens qui ont les moyens de se payer un esclave. Il regardait autour de lui avec la morgue du monsieur qui descend un barreau de l'échelle sociale et se souvient des fastes.

— Qu'il est beau ! s'extasiait grand-mère Charnette les mains jointes.

Le porc se laissa caresser avec condescendance. Juju le flattait de la main, le palpa longuement. Bijou émietta une biscotte dans une soucoupe de lait. Le nommé Minouchet, dédaigneux, sauta à terre et s'en alla jouer les sphinx auprès du poêle.

Le lendemain, Juju qui avait mal dormi courut à la cuisine. Bijou était partie depuis longtemps. Renée, par extraordinaire, n'était pas là. Il y avait un télégramme sur la table : « Viens déjeuner. Paul. » Ce Paul était un avocat parisien qui convoquait parfois Renée lorsque sa femme s'absentait. Renée avait placé en évidence deux œufs et un restant de purée à l'intention de son frère.

— Ça c'est du vase, ça c'est du pot, murmura Juju incrédule.

Il s'empara du chat et sous couvert de le serrer sur son cœur avec cent mignardises le soupesa longuement. Il le reposa, lui sourit avec amitié.

— C'est vrai que c'est un beau chat. Il fait bien six livres.

Il ne pouvait se décider à en détacher son regard. De mémoire d'homme on n'avait vu bête au poil plus frais dans les rues de La Décharge. Juju émerveillé prit sa casquette et sortit. Il avait encore neigé dans la nuit et le ciel s'était rapproché de la terre. Le couteau de Juju se planta dans la cabane en bois. Juju escalada les marches au galop et pénétra à toute allure dans la pièce où L'Artisse, un manuel en main, exécutait des mouvements de culture physique.

— L'Artisse ! L'Artisse ! Y a un chat énorme chez moi !

L'Artisse s'arrêta net de plier sa jambe artificielle.

— Crédié, comment est-il entré ?

— C'est Bijou qui l'a apporté. Viens vite, j'ai peur qu'y se tire.

L'Artisse enfila précipitamment sa veste.

— Il est réellement énorme ?

— On dirait un lièvre.

— Crédié de crébouse ! Renée est là ?

— Non, barrée à Paris. On a tous les bols.

L'Artisse prit le temps de siffloter à l'adresse de la Providence ses sincères félicitations avant de pousser Juju au-dehors.

La hâte les fit trébucher dans le jardin. Hors d'haleine, ils s'assirent avec respect autour du chat qui somnolait au centre de la table.

— Bel animal, parvint enfin à souffler L'Artisse.

— J'ai peur qu'il tienne pas dans la cocotte.

— Je possède une marmite d'une capacité supérieure à celle de la cocotte moyenne.

— Va falloir des oignons, L'Artisse, comme on avait dit.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Minouchet.

— Minou Minou Minouchet... Oui, tu es beau. Là, là...

— Alors comme on avait dit on fait le derrière en civet ?

— Mon Dieu, le derrière en civet me semble tout indiqué. J'ai du thym et du laurier.

Le chat s'étira et bâilla. Juju le caressa :

— J'irai vendre la peau au père Lamoelle. Ça vaut chéro, une peau de chat. T'en as jamais vu dans les pharmacies, c'est contre les rhumatismes.

— Parfaitement. Tu peux en tirer un litre ou deux.

— Il nous les faudra pour la sauce.

Ils se dévisagèrent, embarrassés. Juju tripota sa casquette :

— C'est pas tout ça, comment qu'on fait pour...

— Je me demandais, cher Juju. Comment allons-nous procéder ?

— Si on le pendait ?

— Mauvais, mauvais ! La viande s'abîmerait.

Juju, excité par le mot viande, ne se contenta plus.

— Ben alors, on va le saigner.

Il claqua son couteau sur la table. Le chat, offusqué, sauta sur le buffet d'où il les considéra avec circonspection.

— Modère-toi, Juju, n'indispose pas Minouchet. Le saigner, disais-tu ? Crois-tu qu'il va se laisser saigner sans te souffler sa haine au visage ?

— T'as raison. Il est foutu de m'arracher la gueule, cet enfoiré.

Ils lorgnèrent le chat tout en le berçant de bonnes paroles.

— Ah, L'Artisse, si on avait un pétard, on cajolerait le greffier, minou minou, et pan dans la poire !

— Nous n'avons pas de revolver, Juju. Demeurons réalistes...

Ils se roulèrent une cigarette sans perdre de vue l'animal. Celui-ci se mit à miauler.

— Il a les crocs, s'apitoya Juju.

— C'est une maladie qui va lui passer prochainement. J'ai une idée, Juju. Tu as un sac ?

— Un sac ?

— Oui, un sac à pommes de terre, un vulgaire sac en jute.

— Ouais, j'en ai un.

— Suis-moi. On le met dedans.

— On le met dedans, d'ac.

— On le met dedans, ce qui nous isole de ses griffes cruelles. Je lui prends le cou et tu lui tapes sur le crâne, c'est simple.

— C'est pas con, approuva Juju.

Il demanda :

— Avec quoi que j'y tape dessus, L'Artisse ?

— Tu n'as pas de marteau ?

— Ah merde non. Mais on a une hache. La tête de la hache, ça peut faire.

— C'est parfait. Une fois le félin immolé, nous l'emmenons chez moi et tu diras à ta mère qu'il s'est enfui.

— C'est ça. J'y avais pensé.

Juju se leva, recommanda avant d'ouvrir la porte :

— Tiens-le sur tes genoux, faudrait pas qu'il mette les voiles.

L'Artisse prit le chat, le câlina, l'accabla de douceur. Juju sortit, revint peu après porteur du sac et de la hache. Il ouvrit en grand le sac. L'Artisse, mielleux, en approcha le chat. D'un geste vif, il le précipita à l'intérieur. Le chat tenta de s'agripper de toutes ses griffes aux parois du sac. D'un coup de poing, Juju le fit tomber au fond. Saisissant une corde, il noua prestement les bords du sac et le jeta sans façons sur le carrelage où il se mit à s'agiter avec frénésie. Ils

entendirent cracher et miauler leur victime furibonde. Juju décupla sa rage en la frappant du pied.

Juju lava deux verres à la va-vite et les emplît à moitié de rhum.

— Ça va nous donner du cœur à l'ouvrage.

Ils burent et L'Artisse plaisant prononça l'oraison funèbre du chat :

— O toi représentant infâme d'une société capitaliste de gavés, tu vas mourir, il en est temps. Le mou que tu mangeas ta vie durant, sache que les enfants d'ici l'auraient volontiers mangé. Les caresses que tu reçus, sache que les femmes d'ici en manquent lorsque les hommes rentrent morts de l'usine. Tu vas mourir, Minouchet dit Rothschild. Tu finiras dans la gamelle des damnés de la terre, amen.

— Le devant rôti, le derrière en civet, souligna Juju en s'emparant de la hache.

L'Artisse s'agenouilla près du sac, attrapa le chat par le cou, s'appliquant à faire bien deviner la tête de l'animal sous la toile. Juju aspira fortement, la main crispée sur le manche de l'outil.

— Je m'en vas lui foutre un coup à tuer un flic.

— Excellent, mais veille à ne pas me taper sur les doigts.

— Te fais pas de mousse, petit mousse.

Juju leva le bras, l'œil fixé sur la bosse.

— Vas-y, il se débat, l'animal !

Juju porta un coup terrible et sentit que sa hache avait touché le sol à travers la tête du chat. Il y eut un hurlement qui leur glaça la peau, un hurlement quasi humain. Du sang teignit le sac, le sac qui échappa à L'Artisse pour s'en aller danser dans la pièce, giclant de gouttes rouges.

— Rattrape-le, bougre de con ! s'épouvanta Juju.

L'Artisse à genoux récupéra le sac, reprit la tête du chat et Juju se mit à frapper comme un fou sur cette tête élastique. Des cris horribles éclatèrent, le sac à nouveau s'arracha des mains de L'Artisse. Blême, Juju sauta à pieds joints sur le sac, martela du talon ce qu'il pensait être le crâne de la bête. Puis les cris s'éteignirent, le sac ne fut plus secoué que par des soubresauts d'agonie. Il s'immobilisa dans une mare grasse et pourpre.

Juju se rua vers l'évier pour vomir. L'Artisse se jeta sur la bouteille de rhum, s'assit et but, tremblant de terreur. Juju décomposé se plongea le visage dans une cuvette d'eau. Il s'essuya, osa enfin regarder L'Artisse.

— L'Artisse, tu le boufferas tout seul. Moi, j'en veux plus.

— Moi non plus, Juju.

— En ce cas...

Il enleva tous les ronds du poêle et balança dans le foyer le sac dégoulinant.

— Viens prendre l'air, L'Artisse, ça va puer.

Ils sortirent en titubant, refermèrent la porte sur eux. Une fumée noire jaillissait déjà de la cheminée. Le froid cingla les deux hommes, les réveilla.

— Crébouse, murmura L'Artisse, c'était pire qu'au Chemin des Dames.

— J'aurais pas cru que ça serait la boucherie. Si j'avais su ça, elle vivrait encore, et pour cent ans, la charogne ! On s'en vantera pas, hein, L'Artisse ?

— Sûr que non.

— Tu vois qu'il ne faut pas faire de mal aux bêtes...

— Nous avons certainement eu tort.

— Dans le fond, faut rien regretter, il était peut-être dur comme de la carne.

Juju s'épongea encore, malgré le froid. Il rentra quelques minutes pour nettoyer la cuisine et revint, son blouson sur le dos.

— Tu as du sang sur ton pantalon, Juju.

— Je dirai que j'ai saigné du nez.

Ils ne savaient quoi faire, en leur cœur, de ce meurtre inutile. Ils avaient les oreilles pleines du fracas de la mort.

— On va chez Halimid, dit Juju, j'ai des courses à faire.

Ils avaient besoin de mettre de la vie entre le chat et eux. Devant sa porte, la mère Poulu perdue dans un nuage gris tamisait des cendres pour récupérer des miettes de charbon. Les boueux vidaient les poubelles de La Décharge dans leur Sita, des poubelles maigres, grattées jusqu'à l'os.

Lorsqu'ils passèrent devant l'épicerie du père Étienne, Juju prit le bras de L'Artisse :

— Attends-moi, L'Artisse. On est des ordures, c'est entendu. Mais on est pas les seuls.

Il planta là le vieux et pénétra dans la boutique. Replet, le père Étienne siégeait derrière sa caisse :

— Bonjour, Juju, ça va, Juju, qu'est-ce qu'il y a pour ton service ? Tu veux trier cent kilos de lentilles ?

Juju s'avança, la lèvre retroussée sur les dents :

— Père Etienne, t'es un fumier.

— Quoi ? Quoi ?

— Un dégueulasse. Tu baisses les bonnes femmes parce qu'elles ont faim. T'es un pourri.

— Tire-toi, Juju, ou je vais chercher le chien.

— Faudrait que je t'en laisse le temps, sale enviandé. T'auras pas le temps parce que je vais te faire la gueule au carré !

Il l'accrocha par sa blouse bleue et le bouscula. Des boutons tintèrent sur le sol. Le père Étienne hoqueta.

— Que tu les baisses, ça serait rien, encore. C'est fait pour, les

bonnes femmes. Mais paraît que t'as des fantaisies, vieux pédoque ! T'aimes les faire chialer !

Le père Étienne, cramoisi, tenta de se dégager. Un coup d'avertissement sur la nuque le fit tenir tranquille et flageolant.

— T'aimes qu'elles chialent, t'aimes faire du ciné-cochon dans ta tête avec elles, ton chien et tes carottes. Tout ça parce qu'on a la dent. T'es qu'une salope.

Il le lâcha et le cueillit d'un crochet au menton qui l'expédia sur un sac de pois chiches. Il crut entendre le classique conseil des réunions de boxe : « Suis-le ! », et « suivit » l'adversaire. Il tripla son gauche, grisé par le son de ce poing sur cette viande molle. Le père Étienne demeura inerte, à demi enseveli sous les pois chiches, du sang aux lèvres, sur les joues et le menton. Juju se frotta la main, abasourdi. Le père Étienne effaçait le chat. Tout était bien.

Froidement, Juju décrocha un filet à provisions neuf et l'emplit à craquer de saucissons, de litres de pernod et de boîtes de conserves. Il fit rebondir par dérision une boîte de cassoulet sur la face de l'épicier et rejoignit L'Artisse dans la rue où le vent chassait la neige en tourbillons d'écharpes.

— J'ai fait quelques achats, dit Juju.

— Fils, t'as bien fait.

L'Artisse avait compris. Le père Étienne ne s'aviserait certes pas de porter plainte, surtout dans ce quartier où les pavés auraient pris en droite ligne le chemin de sa vitrine. Pour L'Artisse aussi, l'épicier effaçait le chat.

Liron l'innocent les croisa, un canotier sur le crâne.

— Liron, c'est un brave mec, grogna Juju.

— Liron est pur.

Ils entrèrent chez Halimid. Il y avait là : la mère Poulu, qui en avait fini avec ses cendres, la grand-mère Charnette, la mère Saponère et deux femmes de manœuvres des usines POUM.

— Deux petits rouges, commanda Juju.

Mais déjà il ne songeait plus qu'au pernod, au fleuve de pernod qu'il tenait à la main. Et il était pressé de rentrer à la maison pour y déboucher les orchestres.

Les flics étaient à La Décharge. Les flics cernaient La Décharge. A chaque coin de rue se tenait un camion de C.R.S.

Il y avait des voitures radio, des chiens policiers, des flics à képi de luxe et des flics en civil.

Il y avait des journalistes et des armées de flics, un 14 juillet de flics, le grand bal de la Police.

— Tout ça pour un seul mec, rigola Juju qui, entre Renée et L'Artisse, contemplait de ses carreaux le déploiement bleu sombre des forces de l'ordre. L'Artisse gloussa :

— Oui, mais quel mec, comme tu dis. Un homme. Un homme qui a supprimé de la surface de la terre deux des collègues de ces messieurs.

— Ça, ils peuvent pas le lui pardonner, fit Renée.

C'était à l'aube que les policiers avaient investi La Décharge, empêchant même les ouvriers de partir au travail. Ils avaient jeté le quartier sous les mailles d'acier de leur épervier.

Pierre Barbier avait tué à coups de mitraillette deux motards de la route.

Pierre Barbier était en fuite.

Attention, individu dangereux et armé.

On le traquait depuis trois jours et dans la nuit on avait retrouvé sa Buick aplatie contre un arbre, à deux kilomètres de La Décharge, dans la plaine.

Pierre Barbier était en fuite.

Les maisons les plus proches du lieu de l'accident étant celles de La Décharge, les flics avaient coché de rouge sur leurs cartes le nom du quartier pauvre. Quartier que les journaux déclarèrent « mal famé » parce qu'y logeait la misère.

Les flics étaient là, vaniteux et mal rassurés. Pierre Barbier tirait à vue sur les uniformes. Pierre Barbier était en fuite.

— Il a une bonne tête, ce mec, dit Juju en lorgnant la première page du *France-Soir* de la veille.

Une photo de Barbier s'étalait sur quatre colonnes.

— Forcément qu'il a une bonne tête, rétorqua L'Artisse, cela va de soi.

Et il ajouta :

— Deux flics, c'est beau.

Il était très jeune, ce Barbier. Vingt-six ans. On disait qu'il possédait ses deux bacs. Et une mitraillette. Une photo sous la sienne montrait les deux veuves des flics, en noir et en larmes. Pierre Barbier était en fuite. « Un tigre libre », titrait *France-Soir*.

— Pourvu qu'ils mettent pas la main dessus, souhaita Juju en serrant les poings.

Les flics étaient là. Les flics patrouillaient dans les rues, pataugeant dans la boue du dégel commençant.

— S'ils le dénichent, c'est la guillotine.

— Ah les vaches, L'Artisse, les vaches, pourvu qu'ils le trouvent pas !

Renée sourit :

— Va faire brûler un cierge, mon pote.

Leurs trois haleines embuaient les vitres que Juju nettoyait parfois d'un large mouvement de manche.

— Mate les cadors, L'Artisse. Ils reniflent partout. Quels empaffés, ces cadors. Des cadors flics, ça devrait pas être permis.

— C'est dégradant en effet pour ces pauvres bêtes. La Société protectrice des Animaux devrait protester. On ravale ces êtres vivants à un rang pour le moins honteux.

Les flics savaient que dans ces quartiers-là on ne chantait jamais « Les agents sont de braves gens ». C'était dans ces quartiers qu'ils avaient à mater les explosions de la faim. Ils n'avaient rien à attendre de leurs populations que des raclées, s'ils venaient autrement qu'en bande. Ils étaient mille et parlaient haut dans le jour engourdi.

— Trois jours qu'y drope, reprit Juju, faut en avoir une méchante paire.

— Paraît que cette nuit il a forcé un barrage de cognes.

— On ajoute même, ma chère Renée, qu'il n'aurait pas résisté au désir somme toute naturel de leur adresser une rafale de mitraillette.

— Il en a dégommé ? questionna Juju frétilant d'espoir.

— Hélas non. Un blessé, d'après les on-dit.

Déçu, Juju reporta une fois encore ses regards vers la photo. Pierre Barbier souriait. Il portait des moustaches effilées de footballeur brésilien. Sa mâchoire était dure, prête à mordre.

« Quel type », pensa Juju, et il eut comme une vague tristesse de n'être point cette vedette de l'actualité, ce héros, cet introuvable gibier. Il n'était rien, lui Juju. Rien. Qu'un spectateur qui ne verrait rien. Il n'aurait jamais le courage de tirer sur un flic. La mort d'un chat le faisait s'évanouir. L'Artisse non plus n'aurait pas le courage, malgré ses promesses virulentes de bombes et d'incendies.

« Nous, on est bons qu'à entrer à reculons dans le bureau du pitaine », songea Juju excédé d'amertume.

Une escouade de flics vint se camper sous la fenêtre. Un brigadier fit signe à Juju d'ouvrir les croisées. Il obéit avec lenteur.

— On va fouiller votre maison, dit le flic.

— C'est une faveur ? gronda Juju.

— Non. On perquisitionne partout en ce moment. Descendez

ouvrir.

Juju referma la fenêtre.

— Les guignols qui viennent, plaisanta-t-il, et ton ménage qu'est pas fait !

— M'en tape. Tu voudrais pas qu'en plus on leur paie le viandox !

Juju et L'Artisse allèrent à la porte du jardin, introduisirent les indésirables.

— C'est la première fois qu'il vient des agents ici, remarqua L'Artisse à haute voix.

— C'est bien de l'honneur, roucoula Juju.

Le brigadier, mauvais sous son casque, eut une lippe :

— Pas de salades. Naturellement, il n'est pas chez vous ?

— Ça, il y est peut-être, après tout. Pour le savoir, faut perquisitionner puisque vous êtes là pour perquisitionner.

Juju et L'Artisse s'amusaient ferme. Les flics les dévisageaient de leurs yeux de brochet. Ils les auraient bien embarqués si ç'avait été l'heure du fretin. Ils n'étaient pas gracieux. L'un d'eux demeura à la porte, mitraillette à la main. Les autres envahirent la maison, suivis par Juju et L'Artisse.

— Ici les cabinets... bouchés. Là la cuisine, un litre... débouché. A côté du litre, Pierre Barbier... en photo, gouailla Juju.

Le brigadier fit une gueule de marbre :

— Tu es trop drôle pour nous, toi. Va voir dans le jardin s'y a des pâquerettes.

— Merde, je suis chez moi !

Les flics se rapprochèrent de lui sur un glissement de clous. Le brigadier poussa Juju de la main :

— Sois poli et sors. On n'a pas le temps de s'occuper des rigolos, mais si on le prend !...

Renée lorgna les flics avec une moue de dégoût :

— Laisse tomber, Juju, on dirait que tu les connais pas.

— Parce qu'il les connaît déjà, hein ! ricana le gradé.

Juju murmura :

— Un peu. Ils m'ont filé une avoine quand j'avais quinze ans, un 1^{er} mai.

— Alors sors, ou ça va être le 1^{er} mai, trancha l'autre, glacial.

Juju haussa les épaules et rejoignit L'Artisse qui l'avait précédé dans le jardin. Il rêva :

— N'empêche que si tout le monde en butait deux, comme Barbier, ça serait vite nettoyé, hein, L'Artisse ?

Renée s'aperçut qu'un flic regardait celle de ses jambes que dévoilait perpétuellement la robe de chambre. Elle rougit, le traita de « salaud » à voix basse et il n'osa pas relever le mot parce que c'était vrai. Elle conduisit le groupe dans chaque pièce. Dès qu'elle ouvrait

une porte, les mitraillettes se cabraient sur leur ventre. Renée pouffait :

— Faut pas avoir peur. Ce bruit-là, c'est l'horloge. Ce craquement, c'est le plancher.

Ils vivaient dans leur crainte depuis tant d'heures qu'ils ne répondirent pas. Cette nuit, ils avaient pris les briquets qui s'allumaient pour le feu d'une balle. Ils étaient épuisés et malades de l'âme. Ils revinrent dans le couloir.

— La cave ? fit le brigadier.

— A la cave, comme toutes les caves.

Il lui marcha sauvagement sur le pied et gronda :

— Pardon.

Elle eût aimé l'insulter, elle se contenta de le considérer avec un tel mépris qu'il se sentit sale. Il toussota et commanda :

— Sortons, il n'y a rien ici.

Il fixa Renée et ajouta pour obtenir le dernier mot :

— Rien d'intéressant.

La haine respirait entre les flics et les habitants de La Décharge, une respiration régulière de poumon d'acier. Confrontés sur le terrain en apparence neutre de cette chasse à l'homme, ils savaient que leur jour reviendrait, où ils se taperaient dessus, tireraient dans le tas. La Décharge était un désordre, La Décharge était un pou. On ne trouvait en elle ni grands mots ni Honneur ni Patrie. On n'y suçait pas les cure-dents mais les os.

Assis au bas des marches, Juju et L'Artisse se tassèrent pour laisser passer la demi-douzaine de flics. Ils les virent s'engouffrer dans la cave.

— L'Artisse, ça me fait mal aux seins de les voir chez nous, ces empapaoutés.

— Bast, Juju, ils seront tous pendus à la Révolution.

Juju clapota de la langue, sceptique. On n'en verrait jamais la couleur de la Révolution. Et quand bien même on la verrait, les flics ne seraient pas pendus. Juju comprenait clairement ces choses-là, et sans avoir besoin des deux bacs d'un Pierre Barbier.

Pierre Barbier est en fuite, alerte à toutes les polices, Pierre Barbier est en fuite, en fuite, en fuite. S'ils ne le retrouvaient pas, ils mourraient d'une rétention de rage, c'était plus sûr que la corde. Un mètre soixante. Brun. Porte une gabardine grise, un complet bleu. Est armé. Sa mitraillette a tué deux serviteurs de la nation. Pierre Barbier en fuite.

Les flics remontèrent.

— Vous n'avez pas bu toutes mes Veuve-Cliquot ? ne put s'empêcher d'ironiser Juju.

Ils parurent ne pas l'entendre et se dirigèrent en éventail vers la

cabane en bois.

Juju rêva encore. Barbier est dans la bicoque, le doigt sur la gâchette. Il va tirer. Il tire. Tacata-cata ! Les flics dégringolent. Mais les autres rapploient. Ils font de la cambuse une passoire à thé d'où l'on ressort le corps cent fois troué de Pierre Barbier... Le rêve se décomposa et se mit à puer. Mais il n'y avait personne, dans la cabane.

L'Artisse, qui avait suivi, eut vite fait les honneurs de son antre, se félicitant d'avoir fourré ses explosifs dans une série de boîtes à épices. Les flics soulevèrent la trappe, l'un d'entre eux se laissa glisser par l'échelle de corde au sein du bois et du charbon. Ensuite ses compagnons le hissèrent.

— Excusez-nous, monsieur, fit le brigadier en saluant, impressionné brusquement par la jambe artificielle du vieux.

Il avait dû prendre le portrait de Bonnot pour celui d'un chef d'État.

— Vous faites votre devoir, répliqua cet hypocrite d'Artisse.

Les flics gagnèrent la rue, un ordre les jeta dans la maison de la mère Poulu. La bonne femme gémissait sur le pas de sa porte, regrettant âprement d'avoir lavé sa cuisine la veille.

Juju et L'Artisse demeurèrent à la grille. Un photographe de presse s'approcha d'eux, leur offrit une cigarette et dit :

— Sale temps pour la maison Poulaga, hein ? Avec le dégel, plus de neige, plus de traces dans la neige. Sans ça ils auraient presque pu le suivre, le Barbier, de sa Buick là où il se planque.

— Nature, lança Juju agressif, ça te chagrine qu'ils le piquent pas. Tu vas te bomber de tes photomaton.

Le photographe sourit :

— Finalement je m'en fous, tu vois. Je voudrais même qu'il coure aussi vite qu'il les emmerde. On peut boire un sirop dans le coin ?

— Plusieurs, si tu les paies.

Juju ajouta pour excuser son audace :

— On est un peu fauchmans par ici.

— Ça va, venez.

Ils le rejoignirent.

— T'es de quel canard ? questionna Juju.

— *Match*. Spécialisé en généraux, en défilés, en guéguerres d'Indochine, d'Algérie et des Deux-Sèvres, en évêques, en nichons, en cognes et en bons français.

— Ça paie ?

— Ça paie toujours de rassurer le bon bibard qui est au coin de son feu. Ça lui plaît, au bibard, qu'on ait une armée, une église et une police. Ça lui met les doigts de pied en bouquets de violettes, tu comprends ?

— Je ne t'ai jamais dit autre chose ! triompha L'Artisse en donnant une bourrade à Juju.

Quelques chapeaux mous et képis de gala se concentraient au milieu de la chaussée. Il y avait de la mauvaise humeur dans l'air. L'une après l'autre les patrouilles revenaient bredouilles en se plaignant du manque de bonne volonté de la population. D'habitude, les populations aidaient aux recherches. Ici, on semblait vraiment très détaché de la sécurité du territoire. Les légumes de la Préfecture confrontaient leurs grimaces, ulcérées de ne point emboucher les trompes de victoire. Pierre Barbier la leur copierait, celle-là ! Juju sifflota à leur intention « Il court il court, le furet ». Il ne se retourna pas pour juger de l'effet produit. Le photographe portait de solides bottes fourrées, un pardessus en lama. Il dit à ses nouveaux compagnons :

— Ça vous amuserait d'avoir votre tronche dans *Match* ? Comme on aura pas Barbier, on va coller des à-côtés.

— Nous n'en avons guère envie, trouvez-en d'autres.

— Bien, dit Juju.

— Oh moi, hein, je m'en tape, c'était pour vous faire plaisir, conclut le reporter en réajustant sur son dos les bretelles de ses appareils.

La boue noire et glacée crépitait sous les roues des camions, des autos, des motos tournant au pas autour de La Décharge. Les trois hommes arrivèrent enfin chez Halimid où la foule des grands jours d'été se pressait au comptoir, buvant et ricanant.

— Puisque t'es à peu près un pote, souffla Juju au photographe, laisse pas trop traîner tes instruments.

— Je m'en gourais, sourit l'autre.

— C'est pas qu'on est systématiquement des pirates dans le coin, mais on la pète, surtout l'hiver.

— Je pige.

Juju commanda d'autorité un litre et trois verres.

— On dira ce qu'on voudra, mais on n'est plus chez soi, ronchonna la mère Saponère.

— Monsieur est un copain, déclara Juju en claquant l'omoplate du photographe.

La mère Saponère eut un gaillard geste d'indifférence :

— Oh c'est pas pour ceux qui font des photos que je dis ça, ceux-là y me dérangent point. Y peuvent même photographier mon cul. C'est pour les autres !

Elle expédia un crachat noir de poussier sur le sol et l'effaça en le raclant du plat de sa sandale. Un garçon également sanglé dans un pardessus de lama entra et s'approcha du photographe qui interrogea :

— Alors ?

— Que dalle. Mais on sait jamais. On n’a pas intérêt à mettre les adjas avant ceux de *France-Dimanche*.

— Sûrement. Tu bois ?

— Je sais pas, un grog.

— Il n’y a que du vin, ici, lâcha Halimid, d’une dignité de bronze derrière son zinc.

Panzano qui était farouchement éméché plissa les yeux en voyant passer sur le trottoir une dizaine de pèlerines. Il se mit à hurler :

— Enculés !

P’tit Louis Misque et la Micheline Papot tentèrent de le tirer en arrière car déjà les flics s’arrêtaient.

— Ta gueule, Luigi, ils vont t’embarquer.

— M’en fous ! C’est des enculés !

— Mais on le sait, Luigi.

— C’est pas tout de le savoir, faut le gueuler !

— Bon, bon, mais attends cinq minutes.

— C’est des salopes !

Le bec-de-cane tourna, un képi parut dans l’entrebâillement :

— Qu’est-ce que c’est ?

— Enculés ! Encularès du jars ! tonitrua Panzano.

— Il est noir, expliqua le photographe.

— Bon, ça va, fit le képi en se retirant, préoccupé.

Halimid grommela :

— Tu es tombé sur un brave type, Luigi.

Panzano déchaîné grimpa sur une chaise :

— C’est des pédés ! Tous ! Tous !

Le photographe se tourna vers L’Artisse :

— Ils ont autre chose à faire qu’à chasser le poivrot, aujourd’hui.

Ils ont des consignes, c’est pour ça qu’ils...

Ils entendirent très nettement le coup de feu.

Tout le monde cria : « Merde ! » Déjà le photographe et son copain se ruaient vers la porte. On se bouscula à leur suite, les joues en feu, le cœur tintinnabulant. Ils l’avaient trouvé, c’était sûr. Les sirènes des voitures se mirent à meugler. Débouchant de dix rues au pas de course, les flics bondissaient des trottoirs, mitraillettes et mousquetons prêts à faire feu. Le coup était parti de la maison des femmes Goûtai.

— Garez vos miches, cria quelqu’un, ça va saigner !

Mais déjà la mère Goûtai, de sa fenêtre ouverte, piaillait à pleins poumons :

— Ils ont tué Liron ! Ils ont tué Liron !

Des flics penauds sortaient Liron de la maison. L’innocent n’était pas mort et riait jaune en se tenant le bras. La colère de La Décharge, attisée par le vin, explosa à la vue de son sang, le sang des drapeaux rouges de sang de La Décharge :

— Mort aux cognes !

— Assassins !

— Salauds !

Le flic qui avait tiré se disculpait, livide :

— Il a bougé, c'était dans le noir. J'ai parlé, il a rien dit, alors...

Une brique vint sonner sur son casque. Le flic trébucha et du vermillon lui pissa des oreilles. Ses collègues hargneux mirent la main à la matraque. On hissait Liron dans une voiture, les photographes se gênaient, au coude à coude. Un flic supérieur clama :

— Que tout le monde garde son calme. C'est une erreur. Nous conduisons votre ami à l'hôpital, il sera dédommagé.

— Ta gueule, putain !

— Aux chiottes les flics !

Des pierres volaient, jaillies de tous les coins d'ombre. Des ordres retentirent. Les brigadiers soufflèrent dans leurs sifflets. Les flics montèrent dans leurs camions. Ils repartaient navrés, ridicules, et se souciaient peu de mater une révolte qu'ils avaient somme toute provoquée. Les portières des voitures claquèrent. Des cailloux tintèrent sur les carrosseries.

En trente secondes, les flics avaient évacué La Décharge. Il ne resta d'eux que des milliers d'empreintes sur la boue. Pierre Barbier était toujours en fuite.

Des bonnes femmes hirsutes traînèrent alors en s'esclaffant sur la chaussée le cadavre d'un chien policier pris au collet et oublié par ses maîtres dans leur retraite précipitée. Juju saisit le bras du photographe qui s'apprêtait à prendre un cliché du trophée :

— Laisse, tu veux ? S'ils voient ça, ils sont pas au bout de venir nous faire chier, les bourres.

Le photographe hésita, rangea finalement son Leica :

— Ça va, fini pour aujourd'hui.

L'événement avait attiré auprès de la buvette tout ce qui, à La Décharge, pouvait encore marcher. Tant de perturbations et d'émotions avaient altéré les autochtones. On buvait au goulot, sur le trottoir, les litres que l'on réussissait à attraper au zinc malgré l'affluence. Un pâle soleil s'était montré. Accoudés au capot de la voiture de *Match*, Juju, L'Artisse et les deux journalistes trinquaient avec du vin chaud.

— Barbier, disait le photographe, c'est un jeune gars qui s'occupait de traite des blanches. Il s'est fait coincer à Lille, il a volé une bagnole. Les poulets lui ont filé le train, pour leur malheur. Jusque-là c'était un petit voyou, maintenant c'est un tueur. Pour lui, c'est de l'avancement. S'il s'en tire, ce sera une huile, en Argentine ou ailleurs.

— On sait pas au juste ce qui les prend, renchérit son copain, un jour ils deviennent enragés. Mais il ne s'en tirera pas. Quel bath procès

à l'horizon, hein, Bob !

Juju et L'Artisse se taisaient. L'Artisse remuait son vin avec son stylo, Juju avec son doigt. L'image de Barbier planait sur La Décharge, mitrailleuse à la main. Le photographe posa son verre sur le pavé, fit : « Tchao les gars ! », s'installa au volant. Son camarade monta à ses côtés. La traction disparut, patinant dans la boue.

— Gentils, ces garçons, apprécia L'Artisse, malgré leur appartenance à la presse capitaliste.

Juju se sentit triste. La Décharge allait retomber dans sa monotonie de mâchefer. Tout à l'heure les rues seraient vides, crasseuses, les caniveaux sueraient d'ennui. Les deux pieds dans la vase crevée de bulles noires qui recouvrait les trottoirs, Juju mélancolique dit :

— L'Artisse, c'est sale, ici, c'est moche. En Corse, on se baigne.

— Mais qui t'a raconté ça, Juju ! A la radio ils ont annoncé qu'il faisait moins deux à Ajaccio !

Juju agacé s'abstint de répondre à ces radotages de vieux. Frédérique le savait mieux que L'Artisse et que la radio, qu'on se baignait en Corse, puisqu'elle était corse, elle ! Il y a toujours des gens pour vouloir être plus malins que les autres. C'est ce que pensait Juju.

Il entra chez Halimid et L'Artisse le suivit. Renée s'y trouvait, entourée d'hommes qui emplissaient son verre et s'extasiaient sur sa « descente ». Le père Étienne était là lui aussi, qui tint à offrir un coup de rouge à Juju. Il bavait jaune sur ses moustaches, le père Étienne. Pas rancunier, Juju trinqua. La saoulerie flottait sous les poutres de la buvette, y déployait ses drapeaux fous. Depuis l'aube on était sur les nerfs. La mère Poulu dansait, les cotillons retroussés jusqu'à son caleçon de l'armée américaine. Panzano à genoux buvait encore. Deux mâles dans un coin déshabillaient la Micheline Papot qui riait bêtement, chatouillée sous les bras et le ventre. Halimid imperturbable montait des litres et des litres de la cave.

Juju trinqua et retrinqua, imité par L'Artisse. Lorsque Juju se mettait à boire pour de bon, à mort, et ce n'était jamais que lorsque le cafard le prenait tout à fait à la gorge, il buvait comme un robot, posait son verre, le reportait à ses lèvres, le reposait, l'attrapait encore, les yeux grands ouverts sur le vol d'une mouche invisible. Il avait alors des façons glacées pour regarder cette mouche. Il n'était plus à La Décharge, il se promenait sur les chemins oscillants et internationaux de l'alcool.

On entendit tinter sur leur tringle les anneaux du rideau qui séparait la brocante de la buvette. Ainsi isolés, les amoureux de Micheline Papot passèrent aux choses sérieuses ainsi que le prouva la plainte chantante et sourde de la fille. Halimid montait des litres. Juju buvait, indifférent aux coudes qui se levaient autour de lui. Renée partit avec le père Étienne non sans en avoir demandé permission à

son frère. Il avait d'abord dit non. L'épicier avait supplié : « A la papa, Juju, je te jure qu'on le fera à la papa. J'y donnerai du rhum. » Alors Juju magnanime avait dit oui.

Ce soir il irait chez Frédérique écouter ce que lui confierait son pote le coquillage. Il en savait un bout sur les histoires, le coquillage.

— Qu'est-ce que t'en dis, toi, L'Artisse, des coquillages ? bougonna-t-il.

— Il y a des perles dedans. Pas que dans les huîtres, dans tous.

Cela satisfit Juju. L'Artisse, il avait oublié d'être idiot. Même en semi-équilibre sur sa jambe valide, il ne déraisonnait pas. Juju le prit par un bras :

— Viens. Viens. Tu vas me jouer le truc, j'ai besoin d'entendre le truc.

L'Artisse tenta bien de protester, mais il vit que les lèvres de Juju étaient lourdes. Il ne fallait pas contrarier Juju lorsque ses lèvres apparaissaient exagérément en relief. Il vous aurait cassé son verre sur les dents. Ils sortirent en titubant. Une pluie rude les cribla de piquants de cactus. Le chien policier mort était roide dans une flaque. Des rats d'égout s'attaquaient en plein jour à ses yeux. Ici tout le monde avait faim et ne s'en cachait pas.

Les rues étaient désertes. Les cheminées toussaient des filets de fumée. Un gosse dépassa les deux hommes en vrombissant, tendant à bout de bras une hélice fichée sur un bouchon, hélice que faisait tourner le vent de la cavalcade. Lui aussi, ce gosse, semblait lancé à la poursuite de son rêve. Il disparut à un croisement non sans s'être délesté sur un chat de son chapelet de bombes figurées par des cailloux.

— C'est con, les gosses, grogna Juju avec admiration.

Deux autres accoururent, qui brandissaient des mitraillettes découpées dans une caisse.

— C'est moi Barbier, braillait l'un, et toi t'es un flic.

— Des clous, j'suis pas le flic !

— Si, merde. Il en faut bien un. T'es un flic et j vais t'descendre !

Comme l'autre refusait de toute son âme de jouer les flics, ils se cassèrent leurs armes sur la tête en hurlant. Juju rigolait, agrippé à L'Artisse qui s'agrippait lui-même aux murs et aux grillages :

— On est bourrés, L'Artisse, faut dire ce qui est.

— Je vous avouerai, mon cher Couzenal, que je tiens mon plumet.

L'air ne dessoûlait pas L'Artisse, au contraire. Ce Couzenal inattendu avait dû être jadis un de ses compagnons à la Samaritaine.

Ils arrivèrent enfin à la maison de Juju. L'Artisse cramponné à Juju l'empêcha de rentrer chez lui :

— Venez donc, mon cher Couzenal, nous boirons le dernier.

Juju le secoua :

— Arrête de m'appeler Couzenal, nom de Dieu !

L'Artisse, les yeux brouillés, lui palpa le menton :

— C'est vrai, tu n'as pas la petite barbiche de Couzenal. Nous étions les seuls boucs de la Samar, Couzenal et moi. Nous avons des affinités. Mais avec toi, Juju, j'ai mieux que des affinités, j'ai la fraternité. Viens boire le dernier dans la cabane en bois.

Ils se reprirent par le cou et franchirent en faisant fréquemment la pause la distance qui les séparait de la baraque. A chaque station, ils entonnaient :

Quand j'clamserai j'voudrais qu'ce soye Edouard

Qui me conduise aux sons de sa guitare,

Y me jouerait un petit air,

Un genr' d'Ave ou de Pater.

Leurs fourbis d'enterr'ment, moi j'y connais rien,

Des trucs comm'ça, ça va pour des bons chrétiens,

Et j'm'en irai bercé par la musique

Derrière un vieux bourrin mélancolique(1)...

L'Artisse s'empêtra dans les marches, Juju s'écroula sur son dos. Ils parvinrent enfin à pousser la porte et à entrer dans la pièce.

C'est alors qu'ils aperçurent dans un coin l'homme et sa mitrailleuse braquée vers eux.

— Ça alors, fit Juju, stupide.

L'Artisse se passa la main sur le front.

Puis soudain enthousiaste il enlaça Juju :

— C'est Barbier ! C'est Barbier !

— Ta gueule, le vieux. Et foutez-vous contre la cloison.

Il avait la voix sèche de la fièvre. Il était sale, des croûtons de boue s'émiettaient sur ses cheveux.

L'Artisse demeura tout pantois. Ce n'était pas là le ton d'un ami, d'un héros.

— Contre la cloison, j'ai dit ! Je vais vous flinguer tous les deux.

Juju comprit et protesta :

— Fais pas le con ! On est tes potes !

Ce canon à hauteur de leurs poitrines les dégrisait mieux qu'un seau d'eau sur la nuque. Barbier gronda, trop las pour ricaner :

— Te fatigue pas. J'ai pas le temps.

Juju vit dans ses yeux qu'il allait tirer d'une seconde à l'autre. Il haussa les épaules :

— Écoute, merde. Si tu nous butes, ça va faire du foin et ils vont te piquer. Écoute une minute, bon Dieu.

L'homme hésita, atteint par cette logique simpliste. Les détonations

signeraient sa perte, il parut ébranlé par cette évidence et grommela :

— Si je vous fais pas la peau vous allez me vendre.

L'Artisse qui avait enfin réalisé la situation osa avancer d'un pas :

— Barbier, vous êtes sauvé, c'est moi qui vous le dis. Voyez aux murs ces portraits : Bonnot, Bakounine, etc. Vous avez tué deux flics, vous êtes des nôtres. Vous n'avez rien à craindre de nous. Je suis heureux et honoré de vous offrir l'hospitalité.

— Cause toujours !

Juju dompta sa peur et fit effort pour s'asseoir posément sur une chaise.

— L'Artisse a raison, mon pote. Regarde un peu nos tronches, c'est pas des tronches de bourres ou de donneuses. Réfléchis, t'en es capable, si t'as tous les bacs qu'on te dit. T'as du vase d'être atterri là. Une méchante terrine, même. Si tu veux nous étendre, c'est ton droit, et on aura même pas le temps de se dire que le Barbier c'était un con. Mais si tu poses ta mandoline, c'est ta seule chance de te tirer des pattes. C'est tout ce que j'ai à te raconter.

L'Artisse approuva par de larges hochements de tête, étonné de cette superbe de la part de Juju. Barbier quitta soudain son masque de tueur, sans pour cela se résoudre à abaisser son arme. Il murmura, désespéré :

— C'est des mots.

— Que voulez-vous que nous disions d'autre ? clama L'Artisse, spectaculaire.

— J'en sais rien, mais ça me fout les copeaux de faire confiance à quelqu'un.

Imbécile, le réveil sonna, qui les fit tressaillir. Ils restèrent là, muets, à se dévisager. Barbier ferma à demi les yeux et soupira d'une surprenante voix de gosse, les mains crispées sur la crosse de sa mitraillette :

— J'ai faim.

Il laissa encore L'Artisse s'approcher, L'Artisse lui taper sur l'épaule :

— Alors, posez votre arme et prenez une fourchette, ça vaudra mieux.

Barbier enleva d'un coup sec le chargeur et jeta d'un geste dégoûté la mitraillette sur le lit :

— Je suis crevé et j'ai pas le choix. Tant pis si je me gourre.

L'Artisse et Juju eurent le tact de ne pas paraître remarquer le revirement de l'homme. L'Artisse fouilla en silence dans son buffet, ouvrit une boîte de sardines, la posa sur la table avec un camembert, du pain et un litre de vin. Barbier, égaré, suivait dans une brume les mouvements de l'infirmes. Il s'affaissa sur la chaise que lui offrait Juju et se mit à manger comme un chien. Sa pâleur s'estompa peu à peu.

Juju se servit posément un verre de rouge. Son cœur battait très fort. Elle était devant eux, la vedette, la pointe extrême de l'actualité. Juju était intimidé à la façon d'une fillette face à son chanteur préféré. Il lorgnait, le souffle coupé, cette mitrailleuse d'où était née la mort. Il tressauta ainsi que L'Artisse lorsque Barbier gêné dit sans relever la tête :

— Je sais pas ce que ça donnera quand un de vous deux sortira d'ici, mais je vous dis quand même merci.

— Ça donnera que dalle, voilà tout, t'es ici chez toi, affirma avec force Juju.

Barbier le fixa et lança :

— Bon. Mais pourquoi ? pourquoi ?

— Parce que t'as dégommé deux flics et qu'on les blaire mal, répondit Juju avec simplicité.

L'Artisse éprouva le besoin de discourir :

— La Décharge, c'est le nom du quartier où vous avez échoué. Vous n'avez certainement pas eu le loisir de constater combien ce quartier était misérable. On ne donne pas aux pauvres, ici, parce qu'il n'y a que des pauvres. C'est nous que la police assomme en priorité lorsqu'il faut assommer quelqu'un.

— Pour moi, fit Juju, t'as vengé mon pote Poléon qu'ils ont rendu dingue quand ils l'ont passé à tabac. Il avait volé une pipe dans un Uniprix. T'as vengé Constant, Constant qu'on appelait Fleur de Bismuth. Ils lui ont cassé les doigts à coups de règle. Il en avait traité un de connard. T'as vengé mécol à qui, un 1^{er} mai, ils ont labouré le portrait avec leurs chaussettes à clous. J'avais quinze ans. Ça s'oublie pas.

Barbier eut un petit sourire :

— J'ai pas pensé à ça. Ils me collaient au cul, je les ai décollés, rien d'autre.

Juju fit la moue :

— T'es un homme, toi. Tu passes pas ta vie à gamberger comme une patate. Moi, je suis une patate.

— Chiale pas sur ton sort, trancha Barbier sèchement, si tu es une patate, je le verrai bien assez tôt.

Juju ne protesta pas. Il comprit qu'un maître entrait dans sa vie. Il subissait déjà le charme de Barbier. Pierre Barbier, le « tigre libre », était entre les quatre murs familiers.

— Vous auriez pas une pipe ? Ça fait deux jours que je crache et pas question d'aller au bureau de tabac. Je crois que je me serais rendu rien que pour tirer une goulée, c'est terrible.

— Mon vieux, on a que des clopes. Si tu veux en rouler une...

— Je sais pas les rouler. Roule-la, toi.

Barbier se détendait. Il observa, amusé, Juju qui lui préparait sa

cigarette avec respect :

— Vous voyez, ça y est, je suis embobiné, je vous prendrais presque pour des potes...

— Il le faut, Barbier. Nous vous étonnerons.

— Question de m'épater, c'est déjà fait. Mais comprenez qu'à ma place on est en droit de se méfier même des chardonnerets.

— Vous êtes tout excusé, approuva L'Artisse, civil.

Barbier alluma sa cigarette. Son briquet était en or. Le fuyard aspira une telle bouffée qu'elle enfuma la pièce lorsqu'il la rejeta.

— Je me demande où je vais atterrir, maintenant. Je vais rester jusqu'à la nuit, si ça vous emmerde pas de trop.

L'Artisse, théâtral, leva les bras au ciel :

— Vous êtes fou ! Repartir cette nuit alors que le plus paralytique des gardes champêtres est sur le pied de guerre ! Vous ne feriez pas un kilomètre. Nous allons vous garder ici.

— Vous rigolez !

— Pas du tout. Hein, Juju ?

— Sûr. Faut pas qu'il bouge d'ici. Dans quinze jours, quand ça chiera moins mal, on verra si tu peux tenter une sortie. On va s'organiser.

Barbier avisa la bouteille d'eau-de-vie et, sans rien demander, s'en versa un demi-verre qu'il but d'un trait. Il fit la grimace :

— C'est du pétrole, ma parole ! Vous auriez pu dire que je me trompais de bouteille.

— C'est de la goutte de pommes, répondit L'Artisse, froissé dans sa dignité de maître de maison.

Barbier signifia de la main qu'il s'en fichait, que son propos n'était qu'une parenthèse. Il réfléchissait. Il se tourna vers Juju qu'il jugeait sans doute plus réaliste que son compagnon :

— Comment tu vois ça ?

— Ben, si L'Artisse veut te prêter sa cave, tu crècheras dedans.

— Ce n'est pas le Claridge, ajouta L'Artisse, mais c'est de bon cœur.

— On te mettra un matelas et des couvrantes.

Tu becteras en bas. Tu raseras tes charmeuses, bref t'essaieras de te fabriquer une nouvelle gueule, qu'on ne te demande pas d'autographes quand tu fouttras les pieds dehors. Et pis, je sais pas, moi, on peut des fois dégotter une combine de faux papiers...

Les yeux de Barbier étincelèrent.

— Si vous m'aidez, c'est pas impossible.

— Question de t'aider, on est là pour ça.

Barbier murmura :

— J'ai un peu de fric. Ça servira.

— Ça servira même pas mal parce que nous on a pas un flèche.

— Dites, il n'y a pas que vous deux dans le secteur ?

— Ah non. Y a ma frangine. Le soir et le dimanche, y a ma mère, en plus.

— Tu leur diras rien, hein ?

— Pas folle la guêpe. Il n'y aura jamais que L'Artisse et moi dans le coup. Si tu montres pas le bout de ton nez, tu risques rien, je te dis.

Barbier ferma les yeux, se relâcha, s'engourdit et soupira :

— Faites pas gaffe, je tombe en flammes. Trois jours sans dormir, c'est long.

— Allongez-vous, fit L'Artisse en désignant le lit qu'il n'osait pas débarrasser de la mitraille.

Barbier les regarda, anxieux. S'étendre, c'était complètement s'en remettre à eux. Ils pourraient faire de lui ce qu'ils voudraient. L'Artisse et Juju comprirent ce que voulait dire ce regard qui paraissait toujours enfantin lorsque Barbier s'abandonnait. L'Artisse tutoya l'homme pour la première fois :

— Dors, mon vieux. Dors. Tu peux ronfler sans crainte.

Cette tendresse fut bonne à Barbier. Il répondit de même :

— D'accord, pèpère.

Il dénoua les lacets de ses souliers et tomba sur le lit. Il demeura quelques minutes les yeux ouverts, une main posée comme par mégarde sur la mitraille, luttant malgré lui contre le sommeil. Ses paupières se baissèrent enfin, sa main tomba sur le parquet, devint au bout de son bras d'une mollesse de gant. Bientôt ils n'entendirent plus que le ronron régulier de son souffle. Ils sortirent sans bruit.

Un vent glacial s'était levé, qui pétrifiait la boue, posait des vitres sur les flaques. Ils restèrent un long moment debout sur les marches sans se soucier du froid, pâteux encore de l'ivresse qu'on leur avait si violemment arrachée de la bouche.

— Dis donc, L'Artisse ?

— Oui, Juju ?

— C'est bath qu'il soit venu là, Barbier.

— Comme tu dis.

— Ils l'auront pas, les vaches.

— J'espère. Il faudra tenir nos langues, Juju. Il faudra aussi faire attention à Renée.

— Ça sera pas toujours facile.

— Je sais.

Ils furent très embêtés de n'avoir pas de prière à faire à quelque ciel. Leur horizon n'était plus vide. Leur vie se gonflait. Ils avaient devant eux une tâche à mener, un devoir difficile qui allait requérir le meilleur de leurs esprits et de leurs nerfs. L'Artisse recommanda :

— Juju, il faudra te surveiller, dans les bistrots. Il pourrait t'arriver, une fois ivre, de lancer une parole malheureuse.

— T'inquiète pas, Juju se mettra en veilleuse.

— Et pas de trop, encore ! C'est délicat. Il faut vivre de la même façon qu'avant, sinon quelque puce se mettrait dans quelque oreille.

— C'est délicat, tu l'as dit. Mais j'aurai plus le bourdon. On a quelque chose à faire.

Juju transfiguré aspira l'air à la façon de Tarzan, tous pectoraux bombés. Le silence de La Décharge fut coupé en deux par un train.

— Qu'est-ce que vous foutez dehors ?

C'était Renée.

— Elle est bourrée, apprécia Juju en connaisseur.

Sa sœur titubait mais portait un sac à provisions. Ils la rejoignirent et lui « firent la fête ». Juju subtilisa dans le filet une boîte de porc aux lentilles et la cacha sous son blouson.

« Pourvu qu'il aime le porc aux lentilles », songea-t-il, et c'était la fin de son égoïsme.

Le lendemain, Juju se leva en même temps que Bijou. De mémoire d'habitant de La Décharge on n'avait vu Juju debout à quatre heures du matin et Bijou faillit en avaler son skunks. Elle osa même nourrir une seconde l'idée saugrenue qu'il allait prendre le train avec elle pour chercher du travail à Paris. Elle avait été réellement surprise. Elle le fut moins lorsqu'il lui réclama cent francs.

— Tu vas les boire ! grogna-t-elle en lui tendant à contrecœur le billet.

— Non, c'est pour lire.

Il but son café, un café qui sentait cette fois la violette – le parfum préféré de Renée – et embrassa Bijou, une Bijou qui sentait vaguement le saindoux. Puis il enfila le passe-montagne de son invention, un vieux bas de laine noir de sa mère. Il n'y avait pas ménagé de trou pour le visage, mais découpé une étroite meurtrière à l'usage des yeux. Il s'enroulait autour du cou l'ample surplus du bas. Ainsi déguisé en Fantomas comique, il prit la porte.

La nuit féroce et gorgée de gelée, la nuit de glace qui était le pays de Bijou, la nuit brutale l'emporta dans ses bras. Le vent le mordit aux genoux, le fit grimacer sous sa carapace. Le froid battait, disait-on, ses records de 1929. Juju voulait un journal. Il n'osait pas se rendre pour cela à la mercerie-papeterie de La Décharge. Jamais on ne l'avait vu acheter un journal et il ne voulait pas se faire remarquer. Au *Réveille-Un-Mort*, Oscar lisait chaque jour le *Parisien*. Juju aussi pourrait lire le *Parisien*, là-bas. C'était tant mieux car aucun journal ne consacrerait à Barbier un lignage supérieur à celui qu'allouerait au fugitif le *Parisien*.

Juju découvrit avec le même ravissement le spectacle lunaire des voies où se découpaient les rails avec une netteté d'os. Les étoiles bizarres des signaux se clignaient de l'œil dans la brume. Et toujours le silence, que grignotait de temps à autre le « clic » furtif d'un aiguillage.

C'était là pour Juju l'idée qu'il se faisait de la terre des morts, plus troublante et plus riche que celle des cimetières où règne le rang d'oignons.

Il espérait qu'en Corse aussi roulaient des trains. Lorsqu'il aurait vendu bon prix ses poissons bon poids, il irait boire le pastis ocre devant les voies et finirait là sa journée de soleil. Puis il regagnerait sa cabane au bord de la mer, caresserait une dernière fois avant de se coucher les flancs de son bateau. Il sentirait le gros sel et le goudron frais, son bateau.

Juju dégringola l'autre talus. Sur le trottoir cyclable, les yeux ronds

des vélos et des mobylettes éclataient dans la nuit comme des grenades. C'était l'heure des premiers ouvriers, les gamelles étaient encore chaudes dans les musettes que fermait la classique épingle à nourrice.

Juju fourra son passe-montagne dans sa poche et entra au *Réveille-Un-Mort* où Oscar, gris et encore décoiffé par l'oreiller, servait des cafés-rhum.

Oscar sursauta :

— Y a le feu chez toi, Juju ? Ou l'eau ?

— Non, mais je pouvais pas ronfler. Comme une pomme, j'ai bu un jus carabiné avant d'aller au page.

Il tendit l'oreille. Les propriétaires des cafés-rhum, des prolos en avance sur leur horaire, discutaient passionnément.

— D'abord, si ça se trouve, il a déjà passé la frontière.

— Ça l'avancera pas. L'extradition, tu sais ce que c'est l'extradition, non tu sais pas ce que c'est.

— Il est peut-être tout bêtement crevé de froid dans un fossé.

— Penses-tu ! Il doit être au chaud chez des potes sûrs.

— Et ma sœur, elle en a ? Des potes sûrs, quand ça crame, y en a pas dans ce milieu-là qu'est le milieu.

— Et s'il avait été se réfugier chez toi, qu'est-ce que t'aurais fait, toi ?

— Je lui aurais dit : Barre-toi, mon vieux. J'aurais pas été le donner, c'est pas le genre de la maison, mais je l'aurais pas gardé, pas d'histoires avec la reine mère !

— T'es salingue. Moi, j'y aurais filé un bout de brignolet et un sac avant de le remettre dans la rue.

— Ouais, et puis il se fait gauler et il dit aux bourres : Y a Jeannot qui m'a donné un coup de paluche. Et le Jeannot va au gnouf ! Non, des niards comme ça, je les file aux guignols, on a pas besoin de ça en France, faut dire ce qui est. Des ramiers, ces truands, des bons à lape.

— Enfin, c'est du vent, tout ça. Il a pas été sonner à votre porte, le principal c'est qu'où y soye et même dans la lune, les flics l'ont toujours pas et ça, ça me fait marrer.

— Ça les fait sûrement pas goder, les cognes. S'ils le pincen pas d'ici une semaine, les journaux vont se payer leurs fioles.

— Y's avaient chacun un gosse, les flics qu'il a descendus. C'est malheureux pour les gosses, on a beau dire.

Juju réclama un calva. Ils pouvaient y aller de leurs suppositions, les « boulots », et vendre ou non la peau de l'homme en fuite. Juju crevait de fierté. Lui seul et L'Artisse détenaient le secret d'une cachette qui allait poser un fameux point d'interrogation au pays entier. L'étranger aussi s'intéresserait au mystère. Juju et L'Artisse savaient, eux. Juju souriait modestement à la manière des gens qui

lâchent, dès qu'on s'entretient d'une gloire en leur présence : « Oui, oui, c'est un ami d'enfance, ou de régiment, etc. »

Tout frais et plié sur la caisse, le *Parisien* lui tirait l'œil. Alors que Juju s'apprêtait à se saisir discrètement du journal, Oscar le déplia avant lui et fit à haute voix la lecture des gros titres concernant Barbier :

— Toutes les polices de France tenues en échec par Barbier l'assassin. — Vaines perquisitions à La Décharge. Pierre Barbier, le « tigre », court toujours. — Les paysans de l'Ile-de-France ont sorti le fusil. — Battues dans les forêts de Sénart et de Fontainebleau.

Oscar reposa le *Parisien*, Juju s'en empara et parcourut les articles tandis qu'autour de lui le concert reprenait :

— Tout de même, hein, La Broutille, tu te mets dans les toiles avec ta bergère, t'entends craquer sous le lit, tu regardes, tu tombes sur le Barbier, y a de quoi tourner de l'œil !

— Ta gueule, tu me foutrais les flubes !

Perçant les éclats de rire, une autre voix fusa :

— Et pis, La Broutille, ce soir, tu manges ta soupe, tu relèves la tête, qu'est-ce que tu vois : un nez collé à la vitre, Barbier qui te contemple comme un fantôme ! Tu canes d'un arrêt du cœur, aussi sec !

Les rires grossirent, le surnommé La Broutille devant jouir d'une solide réputation de pleutre. Il y avait pourtant dans tous ces rires un soupçon d'inquiétude, nul ne pouvant s'empêcher d'évoquer une réelle apparition de Barbier dans sa vie. Et cette peur confuse était le respect qu'éprouve face aux lions le visiteur du Zoo. Les lions ne mangent pas de cacahuètes.

Enfin le groupe ramassa ses musettes et sortit. Juju poursuivit sa lecture. On racontait les événements de La Décharge, on se perdait en hypothèses quant au refuge de Barbier. Car on commençait à se persuader, étant donné l'ampleur et l'organisation de la chasse à l'homme, que Barbier avait trouvé asile quelque part. Juju pensa justement qu'il était bon que les maisons de La Décharge aient été fouillées. Les flics n'y reviendraient pas. Comment Barbier s'était-il dissimulé durant l'opération, Juju s'interrogeait encore là-dessus. Le fuyard seul pourrait l'éclairer.

Gagner l'amitié et le cœur de cet homme était pour Juju un admirable but. Il redoutait de n'y point parvenir et cette pensée soudaine l'assombrit. Il but son calva sans y goûter. Barbier lui demanderait s'il avait lu un journal. Il fallait que Juju soit à même de lui répéter ce qu'il savait de nouveau. Il relut donc soigneusement à plusieurs reprises ce qui pouvait intéresser leur hôte, s'appliquant, murmurant chaque mot entre ses dents.

— Parole, ça te passionne, Juju. Tu l'apprends par cœur, l'histoire

du type.

Juju se sentit rougir désespérément. Il lui était interdit de rougir, il exécra ce sang idiot qui lui grimpait jusqu'aux oreilles. Mais Oscar fouinait dans sa caisse et ne lorgnait même pas de son côté.

— C'est pas que ça me passionne mais c'est plus marrant que les Petites Annonces ou que les cours de Bourse.

— Pour ça, t'as raison. A ton idée, où qu'il est passé, ce Barbier ? Des croques disent avoir vu un type qui lui ressemblait, vers Nemours.

— Penses-tu, il est chez moi et je lui porte tous les matins le caoua au lit.

Oscar pouffa complaisamment. Juju redevint sérieux et reprit :

— Je pense comme le gars de tout à l'heure qu'il est chez des potes. Je pense pas, comme l'autre, que ça existe pas, les potes sûrs.

— Ouais, ça peut exister. Mais les flics les connaissent, ses potes, tu parles. Et ils doivent être surveillés du coin du quart d'œil, je te le garantis.

— Alors... Et merde, je m'en tape.

— Moi aussi, c'est pour causer, quoi.

— Remets un calva, ça vaudra mieux.

Juju revida son verre. Il aurait pu boire un troisième calva, grâce aux cent francs de Bijou, mais décida de s'en abstenir. Il convenait de ne pas arriver ivre au soir, et sa journée avait commencé tôt. Il récupéra sans façons les mégots entassés dans les deux cendriers du zinc. Il y avait une bouche à fumer supplémentaire à la maison.

— Bon, ben, je me tire, Oscar.

— Bon, ben, tire-toi, Juju.

— A bientôt, hein !

— D'accord'à nœuds, Juju.

Il sortit et se dit qu'on ne s'arrêterait jamais dans la vie d'entrer et de sortir. Il se trouva tout bête dans la nuit. C'est alors qu'il pensa à Frédérique.

Machinalement, il se tourna vers sa fenêtre, fut tout étonné d'y voir de la lumière.

— Elle doit plus pouvoir ronfler, depuis le temps qu'elle est au page.

Il se tira la pointe des moustaches, perplexe.

— J'irais bien, mais c'est pas une heure pour aller chez les gens.

Il arpenta un moment le trottoir, se demandant s'il devait ou non remettre son passe-montagne. Il se décida enfin à pousser la porte, fut soulagé de pénétrer dans une cuisine obscure. Le père Scanigli était déjà parti vers son peuple muet de bananes. La voix de Frédérique inquiète interrogea :

— Qui est là ?

— Juju. Je te dérange pas ?

— Juju ! Qu'est-ce qui t'arrive ? Viens !

Il ne régnait pas une chaleur folle dans cette chambre qu'on aérât dix fois par jour. Des souris blanches, quatre ou cinq, trottaient sur le couvre-pied noir. Frédérique dit :

— On me les a données. Elles sont jolies, hein ? C'est des petites boules de neige toutes chaudes.

Juju considéra les bestioles.

— Ça doit chier partout.

Il s'assit sur le bord du lit et expliqua en balançant l'une des souris par la queue, distraitement :

— Il m'arrive rien, Fred. Je me balade. Je sors du *Réveille-Un-Mort*. J'ai vu que t'avais allumé ta loubarde, et je me suis dit...

— Tu as bien fait, et lâche un peu cet animal.

Juju sursauta et la souris tomba. Au-dessus de sa table de nuit, Frédérique avait épinglé la photo de Barbier, découpée dans un *France-Soir*. Frédérique remarqua l'ahurissement de Juju et sourit :

— Oui, mon vieux. Toutes les filles ont leur héros à la tête de leur lit. Pour l'une c'est Mariano, pour l'autre c'est Gérard Philipe. Pour moi, c'est un assassin de flics. Si Ange me voit, il doit rigoler.

Elle soupira en regardant ses mains, ne désespérant pas d'y voir un jour le jour à travers :

— Mais il ne me voit pas, Ange. Il est mort. Il y a des vers dans ses yeux. Les mêmes vers tristes et mous qu'on met à l'hameçon. Des fois la nuit je les vois grouiller les vers dans ses yeux. C'est pourquoi j'aime pas les pêcheurs d'ici, ils en ont toujours dans des boîtes avec de la sciure et j'ai l'impression qu'ils ont été les ramasser sur Ange...

Elle désigna la photo d'un coup de menton :

— C'est un homme, Juju, celui-là. Il en a crevé deux. Un de plus qu'Ange, et il vit encore. Ils ne l'ont pas trouvé à La Décharge et nulle part. Tu ne dis rien, Juju ?

Il se secoua :

— Ben, je dis pareil que toi. C'est un homme.

Une pensée baroque le turlupinait. Depuis qu'il possédait pour la première fois de sa vie un secret véritable, ce secret le démangeait. Il brûlait de le confier à quelqu'un, de se rendre intéressant. A quelqu'un de sûr, bien entendu. Qui pouvait être plus sûr que Frédérique ? Elle n'avait pas attendu cent sept ans pour afficher contre son mur le portrait de Barbier. Son frère avait été tué par un gendarme, tout de même. Mais Juju repêchait à chaque minute sur le bord de ses lèvres sa confidence sensationnelle. Frédérique, c'était une fille. Les filles trahissent, se trahissent. D'un autre côté, Frédérique était d'une autre trempe, qu'une Renée. Elle ne bavarderait pas sur un oreiller, dans un sens. Mais Juju savait qu'on ne rattrape plus les mots, qu'ils courent à perdre haleine hors de la portée des fusils, savait aussi qu'aussitôt

lâchés ceux-là il aurait le désir forcené de les ravalier.

Mal à l'aise, il mâchonnait sa salive épaisse, les yeux fuyant sur les lames du parquet. Frédérique rêvait, comme obsédée, elle, par le plafond :

— Tu vois, Juju, si Barbier avait le temps et l'idée, la veine, quoi de pouvoir s'y rendre, c'est en Corse qu'il serait le mieux pour se planquer. Il y a des cachettes formidables, en Corse. Il prendrait le maquis, retrouverait d'autres hommes et tous ensemble ils tueraient beaucoup de gendarmes.

Juju sauta sur cette excuse. Frédérique avait raison. La Corse, c'était l'idéal. Frédérique pouvait être d'une utilité capitale. Elle pouvait sauver Barbier. Juju plongeait. S'allongeant à demi sur les couvertures, ce qui provoqua la fuite éperdue des souris, il murmura :

— J'ai quelque chose de terrible à te dire, Fred, mais jure-moi de la fermer, jure-le-moi sur la mémoire de ton frelot.

Cet accent angoissé bouleversa la fille. Jamais Juju n'avait parlé ainsi. Elle dit :

— Je le jure.

Juju se rapprocha davantage, affolé par les feuilles d'acanthé du papier peint, des feuilles à semblance d'oreilles :

— Fred, je déconne pas, Fred. Barbier est chez moi. L'Artisse et moi, on le cache depuis hier.

Frédérique joignit les mains, hébétée. Elle serra faiblement Juju à l'épaule et souffla près de sa bouche :

— Tu es fou, Juju. Tu es fou. C'est pas vrai...

— Je te le dis, bon Dieu. Après la perquisition des cognes, L'Artisse et moi on a été se givrer chez Halimid. Quand on est rentrés chez L'Artisse, Barbier était là avec sa mitraillette. Même qu'il voulait nous sulfater, parole. Quoi, c'est pas incroyable ! Je te raconte pas que j'ai vu un Martien !

Frédérique demeura muette, blanche sur l'oreiller blanc. Et Juju regrettait ce qu'il venait de dire. S'il arrivait quelque chose ce serait de sa faute. Si Barbier était un homme, ce qu'ils affirmaient tous, qu'était Juju sinon une concierge ? Ce Juju flasque répugnait au Juju qui parfois se considérait avec plaisir dans le miroir fêlé de la maison.

— Si Barbier est piqué à cause de moi, je me foutrai une balle dans la gueule.

Cette décision le réconforta. Frédérique sourit avec douceur :

— Barbier chez toi. Tu as de la chance, Juju. Toi et L'Artisse vous avez un beau rôle à jouer. Dire qu'il aurait pu aller chez des honnêtes gens ! Il ne manque pas d'honnêtes gens prêts à toutes les dégueulasseries du monde pour une médaille de bons serviteurs. Mais sois prudent, Juju. Barbier serait fou s'il savait que tu parles.

Juju grogna :

— Ça va, Fred, ça va. Je sais à qui je le dis. Je le dirai à personne d'autre, tu peux être peinarde. C'est quand t'as parlé de la Corse que j'ai pensé que tu pouvais aider Barbier. L'Artisse et moi on va se démerder pour le faire barrer d'ici huit, quinze jours. Si on pouvait l'expédier chez des mecs que tu connais...

— C'est facile, Ange avait un copain, Dominique...

Juju approuvait de la tête mais n'entendait plus. Les solutions de Frédérique, il était vain de les écouter. Jamais Juju n'oserait dire à L'Artisse qu'elle était au courant. Il s'en rendait compte à présent. L'Artisse aurait éclaté en imprécations. Barbier le maudirait et reprendrait la route instantanément.

— Tu m'écoutes, Juju ?

— Oui, oui. Mais on verra ça plus tard. Ça sert à rien d'en causer tout de suite.

Il se leva. Il ne tenait plus en place. Il voulait revoir Barbier vite, sentir ses yeux de fer se reposer sur lui. Il avait envie de cette voix qui commandait. Barbier avait peut-être besoin de lui et s'impatientait. S'il avait giflé Juju, Juju se serait dit que tout était bien et que Barbier avait raison. Il avisa la conque et la prit.

La mer trimbalait toujours au-dedans ses galets. L'extase revint en Juju, plus pure encore qu'avant. La mer et le soleil c'était mieux que tout, mieux que Barbier même. De grosses oranges parfumées tournèrent dans la tête de Juju comme un cycle de lunes. Des huîtres bâillèrent d'admiration devant le passage d'un Juju hardi pêcheur sous-marin. Une sirène qui ressemblait à la petite noyée blonde le serra sur son sein. Des grondins roses cascadèrent dans la bouillabaisse dorée qui fleurait bon la « rouille », l'olive et la tomate. Les habitants de Pietraneira, assis sur le trottoir de l'auberge autour de leur pastis riaient des Parisiens qui se gelaient les arpions et le cœur là-haut tout là-haut sur la carte. Et la mer lécha les pieds merveilleusement propres de Juju.

Barbier s'éveilla à sept heures et bondit, une graisse de sueur étalée sur les tempes. Sa main chercha à ses côtés la mitraillette et ne la trouva pas.

— Bien dormi, Barbier ?

Il aperçut alors L'Artisse assis sur une chaise, L'Artisse qui triait paisiblement des lentilles, et comprit seulement qu'il était sauvé.

Il avait dormi, dormi, et les flics n'étaient pas là, ne seraient jamais là. Il se souleva sur un coude, contempla avec gratitude ce vieux fou en chapeau melon qui triait des lentilles.

— Vous êtes un brave type, monsieur.

— On m'appelle L'Artisse.

— Je vous remercie, L'Artisse. Où est votre copain ?

— Juju ? Il est dans l'autre maison. Il dort encore, probablement.

— Quelle heure est-il ?

— Un peu plus de sept heures. Si vous le voulez bien, dès que Juju sera là, nous vous installerons à la cave. Ce sera mieux. Ici il y a une fenêtre. N'importe qui peut vous voir en passant devant cette fenêtre car je n'aime guère le rideau naturel que forment les vitres sales.

— Je serai très bien à la cave.

— Vous n'y serez pas très bien, car vous aurez froid.

— M'en fous. Quand on est libre, on n'a pas froid.

Il sauta sur le plancher et s'inquiéta :

— Où avez-vous dormi ?

— J'ai descendu votre matelas du grenier. J'y ai fait des rêves de toute beauté, des rêves d'âge d'or.

— Dites, où est ma mitraillette ?

— Sous le lit.

— Parce que, s'ils revenaient, j'en dégringolerais encore.

— Ils ne reviendront pas.

L'Artisse invectiva dans sa barbiche le père Étienne qui vendait les cailloux au prix des lentilles, sans réduction. Barbier renoua ses lacets.

— Patientez une minute, je vais vous préparer une tasse de café.

— Merci. A part Juju, personne ne vient vous voir, hein ?

— Qui viendrait voir un retraité de la Samaritaine qui de surcroît compta sa vie durant ses succès féminins sur les doigts d'une main ? Rassurez-vous, Barbier, personne ne vient. Je suis un vieux poivrot, un vieux maboul qui rêve un monde où chacun aura la marguerite entre les dents, tout en sachant pertinemment que c'est un leurre. Personne ne vient, Barbier. Personne.

Touché par cette mélancolie bardée de dignité, Barbier lui tapa amicalement sur l'épaule :

— Si, L'Artisse. Moi.

— Ç'a été un beau jour pour moi, j'en conviens, quand vous m'avez mis votre arme sur le ventre.

Barbier rit et la fraîcheur de son rire attendrit L'Artisse. Ce garçon eût pu être le fils que jamais il n'avait tenté de procréer de peur de le voir revêtir la blouse des vendeurs de la Samaritaine.

Il quitta sa chaise et s'affaira autour du réchaud et de la cafetière. Barbier d'une main machinale se mit à trier les lentilles. Et L'Artisse regardait du coin de l'œil cette main qui avait tué et triait des lentilles à présent.

*Quand j'clamserai j'voudrais qu'ce soye Edouard
Qui me conduise aux sons de sa guitare...*

Barbier sursauta. « C'est Juju », fit L'Artisse. Juju apparut, referma vite la porte au nez d'une bourrasque. Il éclata de rire en constatant

que Barbier demeurait hésitant devant son passe-montagne fantomatique. Il l'arracha, serra la main qu'on lui tendait enfin. C'était la première fois qu'ils se serraient la main, et Juju s'aperçut avec émoi que cela lui faisait quelque chose de doux dans la tête. Une poignée de main, c'était aussi de la chaleur.

Juju s'assit sur le lit, décrocha la guitare pour se donner une contenance et gratta « Caporal Con ». Barbier sourit et chantonna la suite :

Va chercher des nouvelles de ta putain !

Juju en fut tout ahuri. Leur amitié pour naître employait la voie inattendue d'une sonnerie militaire. Il bredouilla :

— Tiens, tu connais « Caporal Con » ?

— Et l'extinction des feux ? Barbier sifflota l'air et fredonna :

Qu'est-c' qui t'a fait ça ma fille

C'est un artilleur maman...

Juju enthousiaste se tapa du poing dans la paume :

— Ça, c'est chié ! T'étais dans quoi ?

— Dans la biffe.

— Merde, moi aussi !

— Soixante-quatre jours de tôle.

— Chapeau, j'en ai que trente-huit.

Ils rigolèrent et d'instinct Juju prit une chaise pour se rapprocher de Barbier. De Pierre, quoi ! Ils trièrent ensemble les lentilles pendant que L'Artisse disposait des tasses et les remplissait de café. Juju dit :

— Je suis allé au troquet pour lire un canard.

Barbier écarta d'un geste agacé les lentilles :

— Alors ? Alors ?

— Paraît que des culs-terreux t'ont vu du côté de Nemours.

— Ça, c'est des Jules, les péquenauds ! Les bourres marchent ?

— Du coup, ils patrouillent dans le coin comme un seul homme. Y a bon, hein ?

— C'est pas sale. Ça s'éloigne, rêvassa Barbier en sortant de sa poche une lime à ongles dont il se servit lentement.

L'Artisse surenchérit en poussant vers Barbier le sucrier :

— C'est toujours comme ça. On va vous voir dans dix endroits à la fois. Dieu merci, ce pays ne manque pas d'illuminés qui voient pleurer les Vierges de bois et qui, pour se rendre intéressants, écrivent aux journaux, au Président de la République, donnent leur avis pertinent et voient ce que les voisins ne voient pas. Il est à souhaiter que toutes les pistes se brouillent.

Barbier, les lèvres serrées, approuva d'un coup de menton. Juju entreprit de réciter le *Parisien*, maudissant le tabac et le vin, parasites de sa mémoire. Barbier l'écoutait maintenant froidement, lucide comme on ne l'est que pour sauver sa peau.

— Enfin, réfléchis. C'est le commissaire Chavarche ou le commissaire Drapon qui s'occupe de ça ?

— Ça doit être le premier que t'as dit.

— Chavarche ?

— C'est un nom comme ça. Tu le connais ?

— Je sais qu'il s'était chargé de l'affaire des Barrats, il y a deux ans.

Juju se tut, admiratif. C'était un vrai professionnel, Barbier, au courant de tout ce qui touchait sa corporation. Il lança naïvement :

— C'est mauvais que ça soye lui ?

— C'est pas du gâteau. Il est pas cul-de-jatte de la cervelle.

Barbier but son café et Juju l'imita. Il toussa et s'adressa à L'Artisse :

— Y a du vicomte dans le café, L'Artisse.

— Du vicomte, fit Barbier intrigué.

L'Artisse expliqua gracieusement :

— Nous suivons vaguement, Juju et moi, les aventures de la famille Illico. Il y était question un jour du vicomte Marc de Café. Le mot vicomte, par ellipse, sert entre nous à désigner le résidu qui stagne volontiers au fond des tasses.

Barbier ne daigna pas sourire, préoccupé. L'Artisse insista, infatigable :

— N'avions-nous pas dans les Pieds-Nickelés le fameux fakir Tabouchbé-Bey ?

— Oui, oui, coupa Barbier.

Il se reprit et rit poliment pour ne pas froisser le vieux. Juju se versa une gnole. Le vent secouait avec furie la carcasse de la cabane en bois. Juju murmura :

— Dis, Barbier, comment ça se fait que les flics t'aient pas trouvé quand ils ont fouillé tout le quartier et la baraque ? C'est extraordinaire, ça.

— J'avoue que moi non plus je n'ai pas très bien compris, déclara L'Artisse curieux en s'accoudant sur la table.

Barbier se dérida, joua du doigt avec l'anse de sa tasse :

— C'est simple. Les flics sont des cons, sans quoi ils ne seraient pas flics. C'est cartésien, comme raisonnement. Quand j'ai foutu la guindé dans le platane, je me suis dit : « Fils, facilite-leur le boulot. » Alors j'ai abandonné ma valda sur les coussins. C'était du velours pour les clebs, d'autant qu'il y avait dedans du linge propre et du sale. L'odeur de Barbier, ils pouvaient s'en foutre jusqu'aux trous de nez, ces chiens de

salope. Seulement, pas dingue, le Barbier, et avec ça, coquet. Il avait dans sa valise un litre d'eau de lavande et il l'a emporté. Je parie que les cadors ils ont paumé ma trace au bord de la rivière, parce que là je me suis vidé la lavande sur le crâne. J'en dégoulinais de partout. J'ai jeté la boutanche à la baille et je me suis tiré plus parfumé qu'un escadron de tantes. Pour l'arôme nature de Barbier, on pouvait repasser.

Il alluma la cigarette que Juju lui avait dévotement roulée pour l'encourager à poursuivre l'histoire.

— Là-dessus, j'arrive en vue de votre quartier. Je comptais par probabilités que j'aurais une heure d'avance sur les flics, je ne me suis pas trompé de beaucoup. Il n'y avait pas un rat dans les rues. Je me grouillais pendant que j'empestais la cocotte. J'ai grimpé sur le talus qui mène aux voies, en face de chez vous. Alors je me suis camouflé comme j'ai pu, je me suis aplati sous la boue, la neige, les ordures, les buissons. J'avais des vieilles boîtes de petits pois sur le crâne, des ressorts de sommier sur le dos, j'étais sous une croûte de merde. Au bout de la fameuse heure, on aurait pu me marcher dessus sans me voir. J'avais un trou rond comme une pièce de dix ronds pour respirer et contempler le paysage.

— Ce que t'as dû geler, s'apitoya Juju.

— Ça, faut souffrir pour être beau. J'y serais pas resté dix ans, remarque. Et les flics sont arrivés. Y en a une bande qu'a été mater les voies, sans trop approfondir. En principe, c'est pas sur des voies ferrées qu'on se planque, c'est accidenté comme un calendrier des postes. Je les ai vus entrer dans votre crèche, ressortir, je vous ai vus tous les deux et la fille. Ensuite vous vous êtes barrés tous les trois. Je savais toujours pas quoi faire, jusqu'à ce coup de pétard. Les cognes ont lâché le secteur, se sont mis à cavalier et tout le monde avec vers la fumée. Je suis sorti de mon manteau de bouse comme une bombe et en deux secondes j'étais ici, bien décidé à vous buter quand vous rappliqueriez...

Juju et L'Artisse firent une moue émerveillée. Barbier haussa les épaules :

— Y a pas de quoi se pâmer. S'il n'y avait pas eu ce coup de flingue ils seraient restés trop longtemps pour que je tienne, sous les étrons et la glace. J'ai eu du bol. Y compris celui de vous trouver.

Juju protesta :

— T'es un héros.

Le mot amusa Barbier :

— Les héros, c'est pas des assassins, en principe, et ils attendent pas que ça se goupille bien, ils forcent la décision. Je te le répète, j'aurais été cravaté, sans mon coup de lune.

Il écrasa son mégot dans la tasse :

— Juju, si t'es un frère, un de ces quatre tu iras me chercher des Philip Morris. J'ai pas l'habitude de fumer du gros cul. Et tu me ramèneras du scotch, du Ballantine's de préférence. Tant que je suis en vie je veux vivre agréablement. Je te donnerai du blé.

Juju fit oui de la tête. C'était un seigneur, Barbier. Il lui faudrait de l'eau pour se laver, un rasoir, une chemise propre. Barbier était d'un autre monde que le leur. S'il était né dans une succursale quelconque de La Décharge, il avait su la planter derrière lui. Ce n'était pas un type à se débarbouiller toute son existence dans un évier. Il devait savoir se balancer sur un tabouret de bar. Il devait savoir quelle douceur a le grain de peau des filles à fourrures, et quel confort apporte à l'homme une liasse de billets sur le cœur. On ne donnait pourtant pas un sou de ses os, aujourd'hui.

L'Artisse passionné rapprocha encore sa chaise :

— Barbier, racontez-nous comment vous avez tué les deux flics.

— Oui, raconte, c'est bath de t'écouter.

Barbier sourit :

— Je veux bien. De toute façon, on n'a rien d'autre à faire, qu'un peu de cinéma. Faut d'abord que je vous affranchisse un peu sur mon compte. Mon job à moi c'était d'emballer des nanas et de les revendre à des grossistes qui les faisaient passer au Venezuela. Les nanas, elles croyaient ce qu'on voulait, qu'elles allaient bosser comme barmaids ou comme hôtesse de la jungle. Ce qu'on voulait, je vous dis. On leur aurait soutenu mordicus que la couronne du Venezuela allait leur servir de bada qu'elles l'auraient cru dur comme armoire à glace. C'est con, une nana. Arrivées là-bas, au clac, et au trot ! En fait de se les roupanner, des Indiens et des nègres sur le ventre toute la sainte journée. En un sens, c'est moral, ça doit les guérir de leur conne-rie. Bref, les affaires marchaient bien. C'est coté, les Françaises à l'étranger. Elles pourraient être froides comme une tire qu'aurait passé une nuit d'hiver dehors que les étrangers s'imaginent tout de même que c'est de la tarte, qu'ils vont connaître avec elles les mille et un frissons de la volupté la plus salope, qu'on va leur faire le coup du téléphone chinois. Y a que la foi qui sauve. L'important pour nous c'était le prix, et il se maintenait mieux que les cours du cochon. J'avais un physique qui leur était agréable, aux frangines, une gueugueule étudiée pour. J'étais pas trop marqué par les bourres des mœurs, ça pouvait aller. Ça a été jusqu'à la semaine dernière. Une souris qui devait s'embarquer le 25 n'est pas partie. On me l'avait payée, j'étais en tort. Ça pouvait pas se passer comme ça. J'apprends que la môme était retournée chez ses vieux à Lille. Je me dis : « Pierrot, pas de bobo. Fais ta valise et file la travailler au corps à corps, ménage pas ta peine. » A tout hasard, j'amène avec moi la seringue au cas où la douceur ne suffirait pas. Je lui aurais flanqué les

flubes avec, et puis on sait jamais avec les parents, y en a qui font de la boxe et j'ai horreur de ça. Bon. Je me retrouve à Lille, je vais chez la fille. Gentil comme tout, chez elle : il y avait un inspecteur qui s'empresse de me braquer en m'annonçant : « Jolie mentalité que la vôtre, enfilez donc cette paire de menottes. » La nana se poilait, sur le papier j'étais fait comme un gaspard. Le temps de poser ma valise et j'emplafonne le flic à coups de boule...

Captivé, Juju profita de l'instant où Barbier reprenait son souffle pour lancer :

— Du tonnerre ! Il a pas pu tirer ?

— Si, mais dans le lustre. Comme quoi rien ne vaut l'éclairage indirect. Mon guignol à terre et bien cabossé, je reprends ma valise et je redescends les escaliers sans perdre cinq minutes pour corriger la gosse, ça sentait trop mauvais. Je vois la fameuse Buick qui se pavanait dans un stationnement interdit. Je suis pour le respect des arrêtés municipaux, moi, je monte dans la guindé pour la faire évacuer. Je mets la mandoline à côté de moi sur les coussins et je démarre. Je fais mon demi-tour, juste pour voir mon enragé de cogne danser le swing sur le trottoir. Il a pas osé me tirer dessus, il devait se dire que je ne méritais tout de même pas ça, il doit s'en mordre les doigts aujourd'hui, le frère. Et me voilà en train de foncer sur l'autoroute avec ma nouvelle bagnole. Je roulais pas depuis un quart d'heure que les deux motards se montrent dans le rétro. Leurs bécanes, elles souffraient un peu, contre une Buick, mais elles me ramarraient petit à petit, malgré tout. Ils arrivent à ma hauteur, me font signe d'arrêter. Je leur tire la langue. Pas contents, ils me doublent, y en a un qui se file au travers de la route. Pas fier, moi j'emboutis la moto, voilà mon flic les quatre fers en l'air et moi à fond sur le champignon. Plus têtue qu'un morpion, le mec se relève, saute sur le tan-sad de l'autre, coucou les revoilà et le feu à la main, cette fois. Ils étaient fâchés, ils se mettent à me tirer dessus. Alors j'ai vu rouge, j'ai attrapé la seringue de la main droite et j'ai conduit d'une main pendant cent mètres en appuyant tant que ça pouvait sur la gâchette. Ça a foutu en l'air mes vitres mais j'ai vu la moto faire la galipette, ça suffisait à mon bonheur.

— Ils avaient chacun huit balles dans la paillasse, commenta Juju, y a pas eu de jaloux.

— Ah, huit chacun ? Moi, j'ai pas compté. J'ai fait le plein d'essence au premier garage, au deuxième ç'aurait été trop tard. Déjà le pompiste matait d'un sale œil mes carreaux cassés mais il a pas osé piper. Je suis reparti et ça m'a mené dans le coin en empruntant tous les sentiers de la terre, les champs, tout ce que je trouvais de modeste devant moi. Avant l'aube, j'entrais dans un bois avec la Buick et j'y restais tant qu'il faisait jour. Une fois, j'ai rencontré un braco que j'ai

dû attacher après un arbre, parce que je voulais pas lui faire du mal. Autrement j'étais assez peinard tant que j'avais la Buick, les flics s'occupaient que des routes. Ils pouvaient pas garder tous les chemins des écoliers que je prenais et je roulais guère qu'une heure par nuit en rasant les murs. Mais je réalise maintenant que j'étais flambé d'avance et que si la guindé avait pas eu l'idée géniale d'encadrer un arbre je serais à l'ombre en ce moment. J'aurais été victime du dégoût que j'ai toujours eu pour la marche à pied. L'infanterie, ça m'a guéri de ce petit sport, acheva-t-il en regardant Juju.

Le chic qu'il s'était donné d'émailler son drame d'expressions plaisantes n'avait pu en distraire L'Artisse et Juju. Béats, ils demeurèrent silencieux. « Dieu que la mort est simple, pensait L'Artisse, qui tombe cent fois plus vite qu'un rideau de théâtre. » – « Quel mec, quel mec, songeait Juju, quel mec, quel mec. » Barbier quitta sa chaise :

— Mais je jacasse comme si je faisais une conférence à Pleyel. Il ne faudrait pas oublier que les bourres ne m'oublient pas, eux. Prudent et pas du tout Pierrot le Fou, le Pierrot. Je crois que je serai mieux à la cave au cas où, par exemple, le mironton de l'E.D.F. se ramènerait pour relever le compteur.

— C'est entendu, fit L'Artisse. Mais je tiendrai en permanence la trappe ouverte pour que vous n'ayez pas trop l'impression de moisir dans un caveau de famille. Si je flaire le moindre louche, je n'aurais qu'à la rabaisser.

Juju souleva la trappe et se laissa glisser à l'intérieur de la cave. Ils l'entendirent empiler le bois, repousser le charbon. Ils lui passèrent ensuite le matelas. Puis il réapparut :

— Tu sais, tu seras pas trop mal. Il y a une ampoule, tu pourras bouquiner.

— Le bouquin, il est dans ma tête. Le sujet, c'est « Comment arriver au Venezuela ».

Juju décontenancé murmura :

— Pourquoi le Venezuela ? Tu pourrais te planquer ailleurs.

— Où ?

— Je ne sais pas moi, pourquoi pas en Corse ?

— Pas assez loin. Et qu'est-ce que j'y ferais, en Corse ? Je becterais des châtaignes. Alors que si j'atterris à Caracas j'ai des potes, j'ai un boulot, un avenir.

— Ne faites pas attention, Barbier, Juju est un obsédé de la Corse qu'il n'a d'ailleurs jamais vue. Il croit que le soleil y brûle jour et nuit.

— Il a raison d'aimer le soleil. Salement raison. Il n'y a que le soleil de vrai.

Barbier parut rêver quelques secondes puis descendit par l'échelle de corde dans ce qui allait devenir son repaire. Il fit la lumière et se

mit à tousser.

— C'est un peu humide, n'est-ce pas ? s'excusa L'Artisse.

Barbier gouailla :

— Mourir de broncho-pneumonie ou sur l'échafaud, ça revient au même, sauf aux yeux des parents. Juju, en même temps que les pipes et le scotch, t'achèteras une prise de courant et un radiateur.

Juju acquiesça, déçu d'avoir inutilement confié le secret à Frédérique. Sur la prière de Barbier, L'Artisse remit la mitraille au fugitif.

— Elle couchera avec moi, cette petite voleuse de santé ! s'esclaffa Barbier en la jetant sur le matelas.

Juju pensa, ému : « Lui aussi, il est pour le soleil » et se remit en bonne ménagère à trier les lentilles.

« Le soleil est pâle des genoux », se dit Juju en se rasant dans la cuisine.

Le soleil luisait au-dehors comme un cent de chandelles, on ne pouvait fixer sans trouble la neige fraîche tombée la nuit.

— Ça va durer cent sept ans, cette chierie de temps ? interrogea Juju.

Renée eut un geste signifiant qu'elle n'était pas dans les secrets du ciel. Renée s'empâtait. L'hiver, elle mangeait toujours trop. Une graisse d'alcool et de pommes de terre la rembourrait sous le menton.

— T'es pas jojo, Nénette, lança Juju avant d'effiler avec soin ses moustaches.

— Casse-moi pas les claouies, riposta-t-elle, blessée.

Les deux mille francs qu'elle avait pensé mettre à gauche, elle s'en était à contrecœur défait pour acheter deux cents kilos de boulets, lasse qu'elle était d'entretenir le feu avec de la sciure et des boules de papier mouillé.

Il ne lui restait déjà plus rien de son embryon de rêve.

Juju s'apprêtait à se rendre à la ville. Il en reviendrait à la nuit et c'était tant mieux, nul ne verrait ce qu'il aurait dans les mains, lui qui n'y avait rien à l'ordinaire hormis, disaient les mauvaises langues, « un poil qui lui servait de canne ». Il avait à ramener des cigarettes, du scotch, le radiateur et des conserves de riche, des conserves de lièvre, de poulet, de foie gras, etc. Barbier lui avait remis trente mille francs. Jamais Juju n'avait vu tant d'argent ailleurs que dans les films. Ça lui faisait tout drôle dans le portefeuille.

Il s'appliquait à paraître présentable. Il ne fallait pas que les commerçants s'intriguent d'achats aussi fastueux. Il avait repassé son pantalon, choisi une cravate parmi les deux qu'il possédait. Il avait simplement adopté celle que n'étoilaient pas les taches de gras. Renée se barbouillait négligemment les ongles au mercurochrome :

— Enfin, où tu vas, pour t'habiller comme le prince de Galles ?

— Je vais chez Tout Nu derrière la gare, ma chère sœur.

— Déconne pas. T'as un rancart ?

Juju décida qu'il convenait de jeter un os à Renée :

— Oui, j'ai un rancart. Si ça continue, faudra que je me crève un œil, toutes les nanas me courent après dans la rue.

— Dugland, va ! Qui c'est ?

— Tu la connais pas.

— Dis toujours.

— Ah merde, ça veut tout savoir et rien payer, ces nanas ! C'est la

femme de Bouteillot.

— Bouteillot le flic ?

— Exact.

— T'es pas dégoûté de passer derrière un cognac ?

— C'est la seule façon de les faire cocus. Et puis une nana c'est une nana.

Renée grogna, agacée :

— Nana, nana, nana ! Y a pas longtemps que tu le sais, ça ! On se demande qui c'est qui te l'a appris.

Juju se sentit blêmir sous la mousse de savon. Il entra en furie :

— Qui est-ce qui me l'a appris, qui est-ce qui me l'a appris, qu'est-ce que ça peut te foutre, enflée ! C'est pas Pie XII ni la reine Elisabeth ! J'ai entendu ça au *Réveille-Un-Mort*, un point c'est tout !

— Oh là là, te mets pas à faire du foin pour si peu, gros porc ! Je m'en tape !

Juju décida que sa rage était effectivement disproportionnée et il se calma sur-le-champ. Il acheva en silence de se raser, constata qu'il était quatre heures et maugréa à tout hasard en désignant du linge intime féminin qui séchait sur un fil :

— Tu peux pas les mettre ailleurs, tes cravates à Gustave ? Tu crois que c'est décoratif ?

— Fous la paix, elles sont propres !

— Encore heureux !

— Mais qu'est-ce que t'as, toi, en ce moment, tu fais du genre ! Ta femme de flic elle se loque chez Dior, parole !

Juju marmotta un chapelet de gros mots, déposa délicatement ses vieilles godasses sur la table afin de les cirer. Une feuille de journal enveloppait trois harengs saurs. Juju lut un titre machinalement :

« Les nanas, c'est mon rayon, aimait dire le bandit Barbier dans les bars de la rue de Steinkerque. »

Le couvercle de la boîte à cirage tinta sur le sol comme une cymbale. Juju regarda sa sœur en dessous. Comment se douterait-elle ? C'était impossible. Mais pourquoi ce « Y a pas longtemps que tu le sais » ? Juju ravalait sa salive et décida de ne plus parler de nanas devant Renée. Les nanas, pardon les souris, sont équipées d'antennes, c'est connu. Juju eut encore un œil noir pour elle et les harengs saurs avant d'aller agrémenter sa chevelure d'une raie sur le côté semblable à celle qu'imposent les parents aux premiers communiantes.

Il sortit sans un mot. Il n'avait pas fait dix pas dans la rue qu'il entendit corner derrière lui. Il se retourna, c'était le camion de Milou Lacoïnche, un de ses copains routiers qui convoyait principalement des sacs de pommes de terre du Loiret aux Halles.

— Où tu vas, Juju ? demanda Milou après avoir baissé sa glace.

— A la ville.

— Monte, fleur de nave. Tant qu'on use les pneus, on est pas sur les semelles.

Juju obtempéra et s'installa aux côtés du chauffeur.

— Tu passes par La Décharge, maintenant ? s'étonna Juju pendant que le dix tonnes redémarrait bruyamment.

— Ça m'arrive, depuis que je tranche la Micheline.

— La Micheline Papot ?

— Tout juste Auguste. Je sais bien qu'il n'y a que mon gros cul qui lui ait pas passé dessus mais je m'en cogne, l'important c'est d'aller au joint de temps en temps.

Ils pouffèrent et Juju alluma la gauloise que Milou lui tendait. Il lui en alluma une et la lui mit aux lèvres.

— Remarque, poursuivit Milou en tétant la cigarette, remarque qu'elle se défend, la Micheline. C'est une baiseuse correcte. Elle avale la fumée, elle reluit facile. Mais je te dis ça, tu le sais peut-être mieux que moi.

— Non.

— C'est vrai que toi j'oubliais que t'es plus porté sur le biberon que sur le robert au naturel.

D'une main il se tapa gaîment sur la cuisse puis bourra les côtes de Juju :

— Pour en revenir à ce que je te disais, ça m'arrange, la Miche. J'avais personne. Des fois, je passe la neuille chez elle, enfin, une partie, je file aux Halles vers les trois plombes. Où je te dépose ?

— A la gare, si tu veux.

— O.K. A la gare comme à la gare ! On se boira un godet.

Milou arrêta le camion sur la place de la Gare, ils descendirent et entrèrent au *Café des Cheminots*. Ils burent une tournée de pernod, Juju dit « Pareil » au garçon. Milou rigola sans raison, approcha sa bouche du visage de Juju et il en résulta un croisement d'haleines viriles :

— Ah, je t'ai pas dit, tu l'as peut-être pas su, le tour qu'ils m'ont joué, les flics de la route ?

— Non, on m'a rien dit.

— Ben, voilà, le jour qu'ils sont venus à La Décharge pour chercher le Barbier, il y en avait sur la route, vers la Pyramide. Ils me font signe de garer mon buffet contre le trottoir, je me gare aussi sec, tu penses. Eh bien, mon pote, ils sont montés sur la plate-forme et ils ont regardé dans tous mes sacs de patates si le Barbier s'y coulait pas la vie douce. Tu parles si je me fendais la gueule ! Je leur ai dit : « Faut les épilucher, mes patates. Il est peut-être sous la peau. » Ils étaient pas joisses, les frères pleins de pisse. Ils m'ont même engueulé, les pédoques !

Ils crevèrent de rire et revidèrent leurs verres. Là-dessus Milou prit

congé et remonta dans sa cabine. Juju excité se commanda un troisième pernod avant de sortir. Il avait payé avec l'un des billets de cinq mille de Barbier. Barbier n'était pas un homme à compter sa monnaie sur ses doigts.

Juju pénétra timidement dans la première épicerie d'aspect cossu qu'il rencontra sur son chemin.

— Z'avez du scotch ? demanda-t-il.

— Du quoi ?

— Du scotch ?

— On connaît pas.

L'épicier se renseigna en vain auprès de son épouse et revint à Juju en brandissant son ignorance à bout de nez :

— Qu'est-ce que c'est d'abord, du scotch ?

— Ben, ça doit se boire.

L'épicier fouilla sans conviction parmi ses bouteilles et lâcha un catégorique :

— On n'en a plus.

— Bon. Vous avez du poulet en boîtes ?

— Ça oui.

Juju n'en prit que trois boîtes, et une de foie gras, n'osant attirer l'attention par des dépenses excessives. Il fit également le tour des bureaux de tabac, prenant dans chacun d'eux quatre paquets de « Philip Morris », s'y donnant du cœur par l'absorption d'un petit pernod. D'épicerie en épicerie il compléta sa cargaison de conserves et finit par trouver l'épicier auquel le mot scotch procura autre chose qu'un arrondi des yeux :

— Du scotch, du scotch, du whisky voulez-vous dire ?

— P'tête...

On lui mit sous le nez une bouteille de Ballantine's, et Juju reconnut bien là ce que désirait Barbier. Il en prit deux, tout effaré que cela coûtât cinq mille francs. Débordé par ses multiples sacs en papier, il fit l'emplette d'une immense musette pour y fourrer le tout, la gorge serrée dès qu'il croisait un agent de police. Il acheta ensuite un radiateur « parabolique » et une prise de courant, grisé par cet argent qui lui coulait si aisément des doigts en un craquement de billets neufs. On le raccompagnait aux portes, on lui disait « Merci, Monsieur », il était un grand de la terre et demeurait pourtant humble, prêt à se coller au mur pour ne pas gêner. Il n'osait plus entrer dans les cafés de peur d'y rencontrer quelqu'un qui lui demanderait s'il avait fait un héritage.

Il ne put s'empêcher, sur le chemin du retour, de se payer un litre de vin blanc, se réservant de le boire en marchant pour s'insuffler de la force. Il quitta les rues de lumière et soupira d'aise en se faufilant dans la nuit venue, la nuit noire qui menait à La Décharge. Un

bonhomme de neige le fit sursauter, puis un chat jaillit d'un couloir comme un coup de poing. La musette et le radiateur lui tiraient les épaules et le bras.

Il fut content de longer l'Oistre, sa rivière, où les ronds de mazout des péniches étaient modestement remplacés par ceux que produisait l'huile des vieilles boîtes de sardines. Essoufflé, il s'assit sur une pierre, entendit plonger un rat et but au goulot de la bouteille de blanc. Il le retira de sa bouche avec un bruit de flèche Eurêka.

— Te saoule pas, Juju, grogna-t-il, te saoule pas, on t'a prévenu que ça risquait de faire des histoires. T'es plus seul dans la vie, Juju, t'as un frangin. Pour ton frangin, faut pas que tu fasses le con.

Il eut une seconde l'idée héroïque de balancer à l'eau son litre à demi plein mais ne put s'y résoudre, un crime pareil lui porterait malheur, c'était sûr.

*Y m'jouerait un petit air,
Un genre d'Ave ou de Pater...*

chantonna-t-il, indifférent aux flocons blancs qui se plumaient sur son cou comme autant de bécots glacés.

*Leurs fourbis d'enterr'ment moi j'y connais rien
Des trucs comm'ça, ça va pour des bons chrétiens...*

Du doigt, il battit la mesure. Vingt dieux que la vie était belle, et Juju l'eût volontiers passée sur les bords de l'Oistre avec à boire et du soleil.

*Et j'm'en irai bercé par la musique
Derrière un vieux bourrin mélancolique...*

Il aurait la guitare de L'Artisse et jouerait « Caporal Con » toute la sainte journée en crachant dans l'eau pour intéresser les épinoches. Il but encore sans scrupule et le soleil entraît en lui par la grande porte, c'était l'août, des promeneurs piaillaient sur le chemin, les bras de chemise et les robes claires s'entremêlaient comme au son d'une valse ; chaque arbre du monde était une gerbe d'oiseaux, les filles sentaient l'amour, il y avait de la buée sur les canettes de bière, et les canoës sur l'Oistre poursuivaient les chiens crevés infatigables. Le soleil là-haut vaporisait des lumières blondes pour les cheveux des blondes.

Juju acheva la bouteille qui roula sur la terre livide avant de se glisser à l'eau. Le brouillard s'infiltra dans la tête de Juju, l'envahit par les yeux et les oreilles.

— Je suis bourré, murmura Juju avec angoisse.

— Les salauds, ils m'ont saoulé, tempêta-t-il en tentant de se remettre sur ses pieds.

Il ramassa la musette, le radiateur, et s'en alla, résigné à rallier sa maison en ligne brisée sous les bourrasques de l'ivresse, trébuchant, se couronnant les genoux, se relevant et rechutant.

— On en fait tout un plat du Jésus parce qu'il s'était rétamé trois fois, maugréait Juju, moi j'en prends un peu plus, des pelles, et il avait pas une musette et un radiateur à se coltiner, le frère.

Toute ombre l'épouvantait, il ne fallait pas qu'on le reconnaisse, et Juju se plaquait au grillage des jardinets en retenant un souffle qui courait lui gonfler le crâne. Il flageola un instant sur ses jambes.

— Faut pas que tu tombes en couille, Juju. Si on te retrouve allongé avec un radiateur, du scotch et des pipes américaines dans ta musette, on saura que Pierrot est chez toi, on ira le piquer, on lui coupera la tête, ça sera de ta faute et t'auras plus, c'est promis, qu'à te brûler la gueule.

Il se raidit et parcourut vaillamment les cinq cents mètres qui le séparaient encore de la maison. Il poussa avec précaution la porte d'entrée. Si Renée surgissait c'était la catastrophe. Il traversa le jardin le plus vite possible et chantonna en bas des escaliers :

*Quand j'clamserai j'voudrais qu'ce soye Edouard
Qui me conduise au son de sa guitare...*

pour rassurer les occupants de la cabane. Il s'empêtra dans le radiateur et s'affala lourdement sur les marches. L'Artisse entrebâilla sa porte :

— C'est toi, Juju ?

— Fait'ment, c'est moi. C'est pas Louison Bobet.

Juju entendit L'Artisse murmurer vers l'intérieur :

— C'est Juju, ivre comme un cochon qu'il est.

Il se redressa, réussit à se hisser sur le palier. L'Artisse l'empoigna par un bras et le tira dans la pièce. Juju faillit être escamoté par la trappe ouverte avant de s'écrouler sur le lit qui se mit aussitôt à tourner mollement. La voix méprisante de Barbier lui cingla les oreilles :

— Je fous le camp demain. Je ne peux pas rester avec un poivrot qui a peut-être déconné toute la soirée dans les bistrots. Les flics l'ont peut-être suivi, ce déchet !

La voix de L'Artisse répondit, aigre et lointaine :

— Je ne le pense pas, mais je trouve comme vous ce manque de conduite déplorable. Fâcheux et déplorable, c'est le mot.

Imbécile, Juju s'écouta fredonner :

*Y a l'bon Dieu qui fait l'andouille,
Y tomb' des hallebardes(2)...*

Une gifle lui brûla la joue, une seconde le fouailla sur l'autre joue. Il se mit à pleurer. Barbier lançait, haineux, tout près de sa figure :
— T'es un con, Juju, t'es un con, un sale con, t'es un petit con. Je n'aurai jamais plus confiance en toi, tu m'as trahi, tête de con.

Une gifle s'abattit et fit floc dans les larmes.

— T'es un fumier, Juju, tu n'es pas un homme. C'est une fente que t'as, pas un guise.

Une gifle lui jeta la nuque contre le mur, Juju sanglota :

— Pardon, Pierrot, pardon, cogne plus, cogne plus ! Personne m'a vu, les flics m'ont pas suivi, pardon !

Barbier l'abandonna, s'adressa à L'Artisse :

— J'ai pas pu me retenir, il est trop dégueulasse quand il pue le pinard.

— Vous avez bien fait, ce n'est pas le moment de s'attendrir. Juju avait besoin d'être admonesté, voire morigéné fermement.

Juju pleurnichait, protégeant son visage d'un coude épeuré. Le silence lui fit rouvrir craintivement les yeux. Les mâchoires crispées, Barbier fixait les rideaux rouges dont l'Artisse avait voilé les vitres de la fenêtre. Le vieux vidait la musette sur la table. Barbier prit un paquet de Philip Morris, en alluma goulûment une. Devait-il s'excuser auprès de Juju de l'avoir frappé ? A la réflexion, il se dit que non. S'il régnait ici, c'était par son prestige de dur. Il n'avait pas à faire machine arrière. Le regard implorant et admiratif à la fois de Juju lui donna raison. C'était la première fois depuis la maternelle que Juju recevait des calottes d'un garçon et celui-ci avait presque dix ans de moins que lui. Il voua à cette autorité une reconnaissance éperdue. Si Paulo, Oscar ou un autre l'avaient souffleté, il les aurait tués. Barbier le toisait rudement, il en était heureux et lui aurait léché les mains.

— Juju ?

Barbier lui parlait.

— Oui, Pierrot ?

— Tu ne recommenceras plus ?

— Jamais plus, Pierre, je te le jure.

Bon prince, Barbier lui tapa sur l'épaule :

— Alors c'est fini, je te pardonne.

— Merci, Pierre. C'était pas de ma faute, j'avais des sous, pour acheter tes pipes j'ai fait un tas de bureaux de tabac pour qu'on s'épate pas de me voir prendre cinquante paquessons d'un coup...

Enhardi, il poursuivit sa vague d'excuses :

— Alors forcément, je buvais un petit godet dans chaque pour ne pas me faire remarquer...

— Ça va, ça va, on n'en parle plus. Mais bon Dieu faut faire gaffe ! Si on me piquait, vous seriez emmerdés vous aussi, pas vrai, L'Artisse ?

— Certainement, Barbier.

— Vous ne saviez peut-être pas ce que vous risquiez en me planquant. Ça va chercher loin, sûrement.

— Ma foi, je n'y ai pas songé, avoua simplement L'Artisse.

Barbier examina le radiateur :

— Avec ça, je claquerai pas des bretelles, en bas. Il vous restera ça de moi, quand je partirai.

Cette idée de départ creva le cœur de Juju. Il n'irait jamais au Venezuela, lui. Il n'irait jamais en Corse non plus, sans doute. Il comprenait qu'il n'aurait jamais les sous. Barbier disparu, que deviendrait Juju ? La Décharge ne serait plus la même, qu'il avait pour toujours éclairée et grillée de ses pas. Juju fou de chagrin se métamorphoserait en cloche et s'en irait à pied dans la misère noire sur le chemin des oliviers. Un hiver on retrouverait dans un fossé son corps piqueté par les corbeaux au bec de pioche. Cette pensée l'émut tellement qu'il s'écria malgré lui :

— Pars pas, Pierre, t'es bien, ici !

Barbier se retourna, étonné :

— Qu'est-ce qui te prend, toi ? Je suis bien d'accord que je suis pas mal là, mais c'est roussi la France pour moi, roussi flambé. Pourquoi tu me dis de pas partir ? Si je reste encore là six mois je me ferai épingler, c'est ça que tu veux ?

Juju souffla :

— Quand tu seras barré, je perdrai un pote.

Barbier se força à rire :

— Pauvre pomme, va ! Qui te dit que je te ferai pas signe quand je serai à Caracas ?

Il n'y croyait pas, Juju n'y crut pas davantage. Juju dit tristement :

— T'es gentil.

Barbier s'énerva :

— D'abord j'y suis pas encore, à Caracas. Faut que je me remue si je veux y arriver.

L'Artisse noua un tablier blanc autour de sa redingote et demanda perplexe, la queue de la poêle à la main :

— Que faire, crébouse, que faire ?

Barbier décapsula une des bouteilles de Ballantine's, emplît un verre d'alcool, le chambra longuement dans sa paume avant de rétorquer :

— Quelque chose. Juju, tu te démerderas pour m'avoir les journaux demain matin. Quand j'aurai vu les canards, je te confierai peut-être une mission. Si tu la loupes, je suis cuit sans bavures. A toi de voir si

tu peux te passer de picoler trois ou quatre heures.

— Je te le jure, Pierre, je te le jure, supplia Juju.

Barbier rêveur vida son verre à petites gorgées et ramassa distraitemment la monnaie que lui rendait Juju avec respect.

Cérémonieux, L'Artisse cassa des œufs dans la poêle en braillant :

— Mort aux lois !

L'odeur joyeuse des lardons fit saliver Juju.

Barbier reposa son verre et Juju contempla ce verre vide où avait bu son maître.

Dès l'aube, Juju se rendit à pied à la ville. Le jour avait la couleur des perdrix. Juju se sentait tout petit dans l'immensité de l'hiver, tout petit et tout humble. Il n'était rien sur la terre, sans amour ni argent ni intelligence. Il se disait parfois avec mélancolie qu'il n'était qu'une bête à boire manger dormir boire boire. Son ivrognerie l'avait écarté des femmes. Faire l'amour lui paraissait trop cérébral. Il lui eût fallu une fille sans chair, la simple main de la tendresse sur son front.

Il savait qu'il était sale, jaune et vieilli. Ses cheveux tombaient, seul l'alcool lui apportait des mirages, des fleurs, quelques flots bleus de temps en temps. Lorsque le vin se retirait, Juju se retrouvait couvert de cendres et même de dégoût. Trente-cinq années de rien, c'était long. Il avait à jamais perdu le pittoresque de la jeunesse, la drôlerie et l'insouciance de ses premières cuites. Il avait mis de l'encre dans son vin. Quand il se rendait à ses abreuvoirs, il n'amusait plus grand monde. On le savait déjà promis à l'asile des fous, au mieux à celui des vieux. Ses saouleries le laissaient radotant, fumeux ou coléreux. Il s'était souvent éveillé dans le puits de la nuit, une semelle de poussière imprimée sur les fesses. Il avait beau râler « Ils m'ont viré comme un malpropre, les charognes ! », il demeurait honteux de n'être que ce Juju-là, lui qui pensait si fort pouvoir être au soleil un homme de rires et de muscles, un homme sain qui, pourquoi pas, aurait pu tenir un gosse entre ses bras, aurait pu dire ma femme, ma maison, ma vie.

Cette honte lui gâchait à mort ses lucidités. Les calendriers s'envolaient, s'entassaient, et Juju mollissait, perdait les chances de son sang, les abandonnait au gouffre que représentait pour lui l'intérieur d'un verre. S'il se disait « Juju, tu n'es qu'un pauvre malheureux », cette constatation, loin de le révolter, lui tirait de grosses larmes de désespoir. Il n'y avait de vif en lui que cet espoir, que cette rage impossible du soleil. La paresse d'aller à sa rencontre les mains vides et nues le clouait sur place. Il crèverait dans la nuit, le mâchefer, la nuit, la crasse et les poubelles. Rascasses, saints-pierres, congres, baudroies, rougets et rouquiers pouvaient nager tranquilles.

Traînant les pieds, Juju passait sans les voir devant les bistrots de la gare. Il acheta un journal au kiosque, jeta un coup d'œil sur les titres. Ceux concernant Barbier s'amenuisaient, l'échec de la police réfrigérant les enthousiasmes qu'avait suscités la chasse à l'homme. Juju constata qu'une paire suspecte d'imperméables surveillait la station. Il plia le journal et rebroussa chemin, la gorge sèche de n'avoir bu jusque-là qu'un café gris qui empestait la pharmacie, Renée

étant grippée.

— Un petit calva, un petit calva, un petit calva, ronronnait une voix de miel à ses oreilles.

Juju fit volte-face, la pomme d'Adam frémissante.

— Pierrot, rien qu'un petit calva ? Un tout petit avec des bretelles..., bredouilla-t-il.

Il demeura immobile, bras ballants, regardant avec inquiétude la devanture du plus proche café. Il se décida enfin, entra très vite dans le bistrot en se lamentant : « J'ai pas de balustrines, j'ai vraiment pas de balustrines. » Il commanda, oppressé, son petit calva.

Les imperméables pénétrèrent à leur tour dans l'établissement, s'accoudèrent au zinc. Ils n'étaient pas contents, pleurèrent dans le gilet à carreaux du patron :

— Trois jours qu'on gèle devant cette gare, y en a marre.

— Il a autant de chances de prendre le train là que nous d'être évêques un jour.

— Ah c'est pas un métier marrant, grasseyait le patron, surtout qu'il est armé, le bonhomme !

Cette inutile précision n'enleva pas le souci du visage des deux inspecteurs.

« Je peux bien en boire un autre, se dit Juju, ils sont salement mal servis les calvas, dans cette turne. Un dé à coudre, pas plus. »

Ainsi excusé, il reprit un calva. Il paya et partit aussi précipitamment qu'il était venu. Le goût de l'alcool dans sa bouche le rendait de meilleure humeur. « C'est le bon Dieu en pyjama angora, ce truc », songea-t-il en souriant à un chien qui hurlait derrière un grillage. Il entendit le chien beugler trente secondes après son passage, se retourna d'instinct et aperçut les imperméables sur le chemin qui menait à La Décharge. Ses jambes tremblèrent.

— Je suis suivi, ça y est, Pierre est foutu.

Il s'était arrêté, les imperméables aussi.

— Ils me suivent, c'est sûr. Bon Dieu de bon Dieu, pourquoi qu'y a pas de bon Dieu !

La sueur colla à son maillot de corps. Il se remit à marcher, flottant sur ses genoux. Il entendit les pas derrière lui.

— Il faut que je coure, il faut que je coure...

Mais s'il courait Pierre était mort. La peur lui serra le ventre. Paralysé, il s'appuya contre une clôture et, pour se donner une dernière contenance, sortit de sa poche sa boîte à mégots et son carnet de Job.

Les flics le dépassèrent avec simplicité, sonnèrent au portail d'un pavillon. Les mégots tombèrent un à un sur le sol, la feuille de papier à cigarette s'envola, s'en alla jouer dans les airs les piérides du chou. Juju ferma les yeux pour mieux reprendre haleine. Les mains et les

ceintures qui le broyaient relâchèrent leur étreinte.

— Je suis con comme un banc de harengs, soupira Juju.

Il eut une angoisse à retardement en songeant au drame qu'il aurait déclenché en courant. Les flics l'auraient rejoint, questionné, auraient fini par le raccompagner chez lui histoire de fouiller partout. Les incidents de La Décharge étaient trop frais pour que ne fût pas souligné à l'encre rouge le nom du quartier. Juju réalisa avec amertume qu'il constituait pour Barbier le pire des dangers dès qu'il mettait le nez dehors.

— Il l'a bien dit, que j'étais con...

Philosophe, il grommela en se hâtant :

— Bah, il en faut bien !

En arrivant à La Décharge, il rencontra dans la rue l'éternel Paulo Thérard qui chantait la marche des Scouts de France en brandissant un litre de rouge, ce qui expliquait cette réminiscence insolite de ses primes années :

*Va Scout de France et ton bâton en main,
Pars sur la grand'route
Prêcher la loi scout
Au vagabond du chemin !*

Juju tenta bien de se défilier mais déjà Paulo s'élançait vers lui, débordant de tendresse et les bras aux nues :

— Juju mon frère ! Juju mon amour ! Viens boire chopine !

Juju découragé prit le ciel à témoin de son infortune : où qu'il allât surgissaient les tentations. Il dut subir les accolades d'un Paulo en effervescence :

— J'ai pas été bosser, Juju ! Je me suis mis à l'assurance ! J'ai arrosé ça du matin !

Il agitait sous les yeux de Juju une main pote et violette. Juju comprit, en familier de La Décharge, où la pratique était courante, que Paulo s'était bandé le poignet de toutes ses forces durant quelques heures. Cette opération réclamait un certain courage mais deux ou trois jours de liberté méritaient qu'on souffrît pour eux.

Juju se défendit :

— J'ai pas le temps, Paulo, un autre coup.

L'autre le toisa dignement et fit, sévère :

— Tu te mets à l'eau de Vittel, Juju ?

— Dis pas ça !

— Si, je le dis ! Si tu fuis devant un canon, t'es pas un soldat !

— Écoute, Paulo, ce soir si tu veux...

Il écarta le terrassier qui, une main dans sa ceinture de flanelle rouge, la braguette ouverte, clama sur un ton mystérieux :

— Bon, bon, Juju. Bonjour chez toi !

Il avait tant insisté sur ce « bonjour chez toi » que Juju tressaillit et saisit Paulo à l'épaule :

— Qu'est-ce que ça veut dire, bonjour chez toi ?

— Ça veut dire bonjour chez toi.

— Tu vas t'expliquer, Paulo, ou tu repères un dix-tonnes de pêches sur la tronche.

— Bonjour chez toi, c'est bonjour chez toi.

Juju se fit duveteux :

— Explique-toi, mon petit Paulo...

— Ben, tout à l'heure en passant devant ta baraque, j'ai maté pour voir si je te voyais et j'ai vu une gueule de mec à la fenêtre de L'Artisse.

La terre trembla encore sous les semelles de Juju qui eut pourtant la volonté d'en rire :

— Ducon, c'était L'Artisse !

— Merde, je suis bourré mais pas dingue. J'ai vu un mecton.

Juju hésita. Il ne pouvait sans être vu étrangler Paulo et le jeter dans le fossé. Mieux valait lui pétrir la cervelle :

— Ah oui oui oui, t'as raison. Il avait des bacchantes, le type ?

— Fait'ment, des bacchantes !

— C'est le fils de L'Artisse.

— L'a un fils, L'Artisse ?

— L'a un fils qui vient le voir tous les 36 du mois, mais l'a un fils.

— Marrant.

De bonne foi, Paulo sembla rêver à autre chose, puis il secoua Juju par sa manche de blouson :

— Viens vider chopine, Juju !

Cette fois, Juju ne pouvait refuser. Il était même préférable de saouler tout à fait Paulo ; s'il divaguait, les litres en seraient notoirement cause. Et Paulo traîna Juju chez Halimid en braillant un air aussi inattendu que le premier, l'hymne de la J.O.C. :

*Sois fier, ouvrier,
Ton œuvre est féconde,
Sans toi que deviendrait le monde ?
Ne rougis pas de ton métier,
Sois fier, ouvrier !*

Chez Halimid, le terrassier ne fit plus allusion au « mecton ». Il lui était sorti du crâne, apparemment. Après avoir « éclusé une paire de betteraves » en sa compagnie, Juju put enfin s'esbigner et laisser Paulo entonner :

Juju rentra chez lui au pas gymnastique pour ne penser à rien et s'effondra sur un tabouret de la cuisine avant d'apparaître devant Barbier et L'Artisse. Renée était encore couchée, il l'entendait ronfler.

Il réfléchit puissamment à la situation. Ce n'était pas sa faute si Barbier se collait aux vitres pour regarder le paysage. Comme lorsqu'il était gosse et priait Dieu pour obtenir soit une bonne note, soit une indulgence de Bijou, il ne put s'empêcher de lever les yeux au plafond et de murmurer :

— Faites que Paulo ne parle pas, faites que Paulo ne parle pas !

Il ajouta pêle-mêle à sa supplique les noms de la Sainte Vierge, de saint Christophe et de saint Antoine de Padoue, les seules saintetés qu'il connût. Il fallait que Juju fût acculé dans les cordes pour s'en remettre ainsi au hasard. Il ne concevait Dieu que sous un angle utilitaire et pour ainsi dire domestique.

Se relevant, il erra à travers la cuisine, étouffant en lui des bouffées d'anxiété. Puis, supposant que son haleine irriterait Pierre, il croqua deux grains de café pour en chasser l'arôme alcoolisé. Elle approchait la minute douce de la journée, celle où Pierre serait devant ses yeux. Juju se promit de la reculer jusqu'à neuf heures. A peine s'était-il formulé ce serment qu'il n'y put tenir. Cette barrière de temps entre eux deux lui fut physiquement insupportable. Il sortit, ouvrit son cran d'arrêt, l'envoya se ficher dans le bois de la cabane.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? interrogea Barbier allongé dans la cave sur son matelas.

L'étoile du radiateur luisait à proximité de ses pieds.

— C'est Juju, répondit L'Artisse. De chez lui il lance son couteau dans la cabane pour m'annoncer son arrivée. C'est un vieux rite.

— Méchant client, à la lame... admira Barbier en homme qui n'avait de considération que pour la prouesse.

Juju entra, le cœur mouillé d'émotion. Il serra sans chaleur la main de L'Artisse. Pour lui, L'Artisse n'existait plus guère depuis l'irruption du surhomme en sa vie. Il ne désirait plus même écouter le « truc » à la guitare. Il vit la trappe ouverte et se pencha :

— Bonjour, Pierre.

— Salut, toi, dit Barbier sans se tourner vers lui, t'as le journal ?

— Oui.

— Bon, je monte.

Juju découvrit dans une cuvette les rideaux rouges que L'Artisse, soucieux d'ordre et de tenue, avait mis à tremper. Juju gronda, rageur :

— T'es frappadingue, L'Artisse, d'avoir viré les rideaux ! C'est vachement pas prudent !

— Il faut bien les laver.

— Les laver, les laver, lave ton bout de mou, mais pas les rideaux, merde !

Ce courroux parut déplacé à L'Artisse qui haussa les épaules avec noblesse. Barbier sauta dans la pièce. Juju le poussa vers le lit :

— Assis-toi, on pourrait te voir.

— Bon Dieu, t'es plus méfiant qu'hier, toi, qu'est-ce qui se passe ?

— Rien, Pierre, mais tu sais bien qu'il faut faire gaffe.

— On le sait, fleur de nave, on le sait. Passe le canard.

Juju s'empressa. Barbier lut attentivement tout ce dont il était le sujet. Il rejeta enfin le journal avec un sourire.

— C'est bon ? demanda passionnément Juju.

— C'est pas mauvais.

— Ah ben tant mieux, tant mieux.

Barbier rêvait et ce rêve rabotait les arêtes et les duretés de son visage. L'Artisse parut frappé par cette métamorphose. Barbier surprit l'expression du vieux et croisa doucement les bras :

— Les flics savent tout de moi, tout, sauf où je suis et qu'elle existe...

Il eut une moue attendrie :

— Elle a eu vingt ans avant-hier.

Cette confidence extraordinaire bouleversa Juju et fit tousser d'étonnement L'Artisse. Barbier rit :

— Pas mal, hein ? Il faut croire que j'ai une vie privée des plus privée pour que les bourres passent pas loin sans la renifler.

D'un côté il y avait les nanas, les petites connes, le boulot. Mais de l'autre, bien planquée, bien discrète, dans la chambre noire, il y avait Solange. Et en cas de coup dur personne ne connaît Solange et c'est de Solange que viendra le salut de Barbier.

Il porta la main à sa poche-revolver et en extirpa un petit cadre en crocodile. Dans ce cadre se trouvait sous cellophane la photographie d'une jeune femme blonde qui ressemblait, décréta Juju pour lui-même et troublé, à la noyée de l'Oistre. L'Artisse prit avec délicatesse le cadre qu'on lui tendait :

— Ravissante personne, mon cher. Créature exquise. Félicitations.

— N'en jetez plus. Ton avis, Juju ?

— Elle est bath. Salement bath.

Barbier se ressaisit du cadre, contempla les traits de la « créature exquise » avant d'empocher l'objet. Il rit de nouveau :

— C'est soufflant, hein, le tueur sentimental, l'assassin amoureux. Soufflant et un peu ridicule, mais je m'en fous. Je l'aime, cette môme. Ça fait trois ans que ça dure et vous êtes les premiers à savoir qu'elle est sur ma terre. Je vous l'aurais même jamais dit si j'avais pas besoin de vous pour la joindre.

Il redevint grave, balaya du geste cet imaginaire tourbillon d'oiseaux :

— Pas de romance, Barbier. T'es pas à Venise. Juju, il faut que tu ailles voir Solange.

— Moi ?

— Oui, toi. Si t'en es capable.

— D'accord, Pierre, d'accord.

— Tu as de la veine, je voudrais bien être à ta place.

Juju se méprit, lâcha un stupide :

— T'en fais pas, Pierre, j'y ferai pas de gringue !

Vexé, Barbier gronda sèchement :

— Je m'en doute. Commence pas à faire faire du trapèze à tes araignées.

— Oui, écoute bien, recommanda L'Artisse.

Juju penaud baissa la tête. Barbier la lui releva d'un doigt sous le menton :

— Et fais pas la gueule !

Juju esquissa une grimace plaisante. Barbier poursuivit :

— Tu vas y aller cet après-midi. Elle doit pas bouger de chez elle en ce moment, à attendre un coup de bigorneau, n'importe quoi. Je suis sûr qu'elle vit plus, la pauvre gosse. Toi, tu vas te ramener là-dedans comme le bon Dieu. Quoi ? T'as quelque chose à dire ?

— Ben, Pierre... C'est pas marqué sur mon tarin que je suis ton pote. Elle peut croire que je suis un flic, que la police a trouvé sa trace...

Barbier pensif grommela : « Ouais ouais ouais ouais... » puis trancha :

— T'es pas trop tringle quand tu veux, Juju. Ça se tient, ce que tu sors. Surtout que Solange elle doit vouloir rien gober, ces jours. Je te ferai un mot, voilà tout. Un mot où je lui dirai en plus tout ce qu'il faudra qu'elle fasse pour les faux papiers et le passage à Caracas. Ça me chiffonne d'écrire ça, mais si je te l'explique tu n'y comprendras que dalle d'abord et t'oublieras tout ensuite devant un glass.

Juju n'osa pas protester.

— Tu lui donneras de mes nouvelles, tu lui diras que je pense à elle.

— Oui, Pierre.

— Si elle parle de fric tu lui diras... Non, rien, c'est pas la peine.

— Bon, Pierre.

— Vous allez comprendre pourquoi je me poilais quand je disais que les bourres passaient pas loin d'elle sans la renifler. Elle habite place Dauphine, à trois jets de siphon du quai des Orfèvres. S'ils savent ça un jour ils en seront malades, les poulets.

L'Artisse sentencieux claqua du doigt pour attirer l'attention :

— Barbier, s'il vous plaît, raisonnons sainement. Supposez une seconde que la police ait découvert Solange.

— Eh bien ?

— Sera-t-elle assez nigaude, la police, pour aller le crier dans les gazettes ? Qu'elle l'ait découverte, et le piège est tendu en silence ! Piège où va choir Juju de tout son poids et de tout son long !

Barbier accusa le coup, un peu honteux de n'avoir pas prévu cette éventualité. Il soupira :

— C'est vrai. Merci, L'Artisse. Je pigeonne comme un enfant de chœur.

L'Artisse écarta royalement les bras, indiquant par là que seules les strictes réalités commandaient le jeu. Barbier écarquilla les yeux à la poursuite d'une idée. Soudain triomphant il s'adressa à L'Artisse :

— Juju peut téléphoner. Flics ou pas flics, c'est toujours elle qui répondra, même s'ils sont à l'écouteur. Il peut lui dire une espèce de mot de passe. Si elle pipe pas, c'est qu'elle sera en mains. Si elle parle, ça sera bon.

— Judicieux, approuva L'Artisse, solide et raisonnable.

Il ajouta à voix basse :

— Il va de soi, Barbier, que vous ne redoutez pas une seconde d'être trahi par cette jeune personne ?

Barbier sourit :

— Si elle me trahissait, je n'aurais aucun regret d'être raccourci. Moi sans elle c'est la mer sans flotte et le soleil éteint. Tu comprends pas ça, hein, Juju ? Eh bien, pour comprendre imagine-toi sans vin, sans gnole, sans rien boire.

— Terrible, admit Juju.

— Je l'aime. Quand je rentrais, que j'avais levé ou trombiné une fille dans la journée ou dans la nuit, Solange était là, propre, plus propre que moi. Solange était là, belle, plus belle toujours que les autres. Elle m'en voulait pas, elle savait qu'ailleurs je vivais dans une comédie. Chez elle, chez nous, quoi, j'étais le vrai, j'étais le pur, j'étais comme une vitre.

Il hocha la tête, s'assit à la table, demanda à L'Artisse un bloc de papier et des enveloppes. Il écrivit une lettre et Juju admira sa facilité : pas d'yeux au ciel, pas de ratures, pas de pâtés. Il la cacheta et griffonna sur une autre feuille : Solange Andersson, I, place Dauphine, au 6^e. Le nom est sur la porte. DAN. 42-07.

Juju rangea soigneusement l'adresse et le message dans les débris de son portefeuille.

— Et qu'est-ce que c'est, mon mot de passe ? s'inquiéta-t-il.

Barbier hésita et rougit :

— Dis-lui... Ratouzigue, ou Libel.

— Ratouzigue, Libel. Qu'est-ce que ça veut dire, Libel ?

— C'est l'abréviation de libellule, patate.

Juju éclata d'un gros rire :

— Ah bon ! Ratouzigue, Libel, Ratouzigue, Libel. Et elle comprendra, t'es sûr ?

— Évidemment, pochetée. On n'est pas cinquante à l'appeler comme ça.

— Ratouzigue, Libel. Ratouzigue, Libel, ânonna Juju sans voir que ces surnoms d'amoureux dans sa bouche crispaient Barbier.

Celui-ci sortit cinq cents francs de sa poche :

— Tiens, t'auras assez pour ton train, le téléphone et le métro. Je t'en donne pas plus, tu ferais la tournée des bistrots.

Juju se fit marmiteux. Barbier se ravisa, rajouta à la somme un billet de mille :

— Puis tiens, tu lui apporteras mille balles de roses rouges pour son anniversaire. Des roses, hein ? Te gourre pas, écluse pas pour un sac de perniards à la place.

Juju s'indigna, très noble :

— Parfaitement, des roses. Tu me juges mal, Pierrot.

Barbier rit et lui botta amicalement le derrière.

— Bon. Perds pas tout en route, la bafouille, l'adresse et l'osier. File tout de suite après becter. Moi je redescends dans mon trou. Faut que je gamberge sur un tas de trucs.

Il serra la main que lui tendait Juju avec insistance. L'Artisse dit :

— Je m'en vais avec toi, Juju. J'ai des courses à faire chez le père Étienne.

Dans le jardin, Juju arrêta L'Artisse :

— Tu chies dans la colle, toi, à laver tes rideaux ! D'autant qu'ils auront jamais la blancheur Persil, tes rideaux, vu qu'ils sont rouges ! A cause de tes conneries, y a quelqu'un qui a vu Barbier !

L'Artisse tremblota de la barbiche :

— Crébouse, qui ça ?

— Paulo Thérard.

— Merde !

L'Artisse se rattrapa :

— Oh, pardon.

— Y a pas de quoi. Qu'est-ce que tu dis de celle-là ?

— Elle est calamiteuse.

— Peut-être pas. J'y ai fait croire que le mec à bacchantes qu'il avait aperçu, c'était ton fils.

— Mon fils ?... Et il l'a cru ?

— Pour le moment, je pense que oui. Chez Halimid il en a pas parlé, toujours. Mais tu peux prier la Sainte Vierge !

— Un anarchiste n'adresse pas la parole à la Sainte Vierge, gronda L'Artisse superbe avant de s'envelopper dans un grand silence

préoccupé.

Juju le planta là pour courir se calfeutrer dans sa cuisine, les chaussettes braquées vers le poêle. La ronde molle du poisson rouge dans son bocal l'hypnotisa. Juju songeait avec mélancolie qu'il allait être le principal instrument du départ de Barbier. Être celui de son salut, d'accord cent fois. Mais celui de son départ, quelle ironie ! C'était introduire à jamais le cafard ici, le cafard monstre, le cafard aux pieds noirs.

— C'est vachement cornélien, rouspéta-t-il, fier de cette réminiscence de cours moyen.

— Bien sûr, il peut pas rester là toute sa vie, faut pas être égoïste. Dans le fond, je me sacrifie pour son bonheur.

Tant d'abnégation l'emplit de contentement de soi. Comme Renée, de sa chambre, lui réclamait une tisane, il poussa la bonté jusqu'à lui en confectionner une avec du thym et du laurier, seules plantes qu'il put trouver dans le placard. Il traîna tout le restant de la matinée dans la maison. Il n'y avait ni vin ni rhum. Il tenta de boire une lampée d'eau de Cologne, ayant entendu dire que cela se pratiquait, mais la recracha dans l'évier, écœuré et violet. Il envia les Polonais qui boivent du vernis ou de l'alcool à brûler comme d'autres du rosé d'Anjou.

Comme le feu se mourait, Juju monta au grenier, en redescendit son berceau que Bijou conservait pieusement. Il le brisa en mille morceaux.

« Plus besoin de berceau, le Juju. Ça porte malheur, un berceau. Au feu le berceau. » Il atteignit ainsi l'heure du déjeuner. Il prépara une platée de nouilles au saindoux, râpa dans la casserole un vieux morceau de camembert pétrifié. Il porta une assiette de cette cuisine à Renée et en mangea deux sans joie.

Il enfila son pantalon de sortie, un pantalon dont le pli s'était ramifié en une quantité d'autres. Juju s'estima présentable, une fois le col du blouson relevé jusqu'au menton pour masquer la chemise marbrée de saleté.

Il prit le train à la ville. Ce qu'on était bien, dans un train. Juju aurait aimé passer sa vie les fesses sur une banquette. Tout l'enchantait, la chaleur, la trépidation tendre, le voisinage, le paysage englouti sous les roues. Mais les voyages des pauvres ne durent que dix minutes et Juju fut le dernier à quitter son wagon, à la gare de Lyon. Il regarda un long moment la locomotive en songeant que c'était là une de ces brutes de nuit qui faisaient tressauter les rails en face de chez lui. Ce n'était plus à présent qu'un animal domestique immobile et qui puait l'huile.

Juju se secoua. Il avait du travail, le téléphone, les roses, etc. Hors de la gare, il se rendit au premier café. Il ne pouvait téléphoner sans

boire un verre. Même un sobre, pour téléphoner, doit boire un verre, fût-il de limonade. Juju but un blanc et s'enferma dans la cabine. Il revint perplexe au comptoir et rebut un blanc. Il avait oublié les mots de passe. Il en trouvait une foule d'autres qui ne lui disaient rien, margoulin, garrigue, hirondelle, balbuzard. Sa mémoire l'abandonnait chaque jour davantage. C'était trop bête de réintégrer La Décharge pour questionner Barbier, essuyer sa colère. Peut-être que dans la lettre... Honteux, Juju ramassa une allumette et la fit rouler précautionneusement sous la colle de l'enveloppe. Il tira la feuille de papier, lut l'en-tête « Mon Ratouzigue » et, illuminé, Ratouzigue, Libel, Ratouzigue, Libel, referma l'enveloppe. Il en serait quitte pour se payer un petit pot de colle. Il se jeta dans la cabine, glissa le jeton et composa DAN 42-07. Ça, Barbier avait eu la précaution de l'écrire.

Une voix de femme fit « Allô ». Juju appuya sur le bouton et bredouilla :

— C'est Danton, c'est Danton ?

— Quel numéro demandez-vous ?

— Danton. C'est Solange Anderssont ?

— Oui, c'est moi.

— Ratouzigue, Libel ! Ratouzigue, Libel !

Juju entendit un cri étouffé, puis un murmure :

— Qui est à l'appareil ?

— Je peux parler ?

— Oui, oui.

— Je suis un ami de Pierre. Juju. Je peux venir ?

— Venez vite, vite, vite. Il va bien ?

— Très bien. Ne bougez pas. J'arrive.

Il raccrocha, satisfait de s'être tiré avec autant de maestria d'un tel exercice d'élocution. Il s'en offrit un troisième blanc avant de partir. Il se procura le pot de colle, répara l'enveloppe et la serra dans son portefeuille. La vue du billet de mille le fit se ressouvenir des roses.

— Tout de même, soupira-t-il, un raide de roses, c'est de la folie douce. Si j'en prenais que pour cinq cents balles ?

Il eut mauvaise conscience, débattit à mi-voix au milieu du trottoir :

— Vous me direz que c'est tromper Pierrot. C'est beaucoup dire. Quand ça se sait pas, c'est pas tromper. Et puis, hein, c'est pas mortel. J'ai pas un pelo, moi. Je suis un miteux. Cinq cents balles de roses de plus ou de moins, ça se voit pas, et quand Barbier reverra sa même il ira pas lui demander combien de roses que je lui ai apportées...

Ce dernier argument lui sembla tout à fait valable, et il acheta cinq cents francs de roses chez un fleuriste. Il n'y en avait pas beaucoup pour le prix et Juju fit rajouter de la verdure. Il rangea avec soin la monnaie soustraite et repartit d'un jarret aérien, ébloui d'avance par

l'éclat du zinc au *Réveille-Un-Mort*.

Il plongea dans le métro et, pour s'épargner un changement, descendit au Châtelet. Un passant lui indiqua la place Dauphine. Juju ravi humait les roses en marchant. La Seine et le ciel lui paraissaient idylliques à souhait. Après cinq minutes de promenade, car Juju estimait inutile d'attraper un point de côté pour une « nana », il atteignit la place Dauphine et son numéro 1. La concierge était « dans l'escalier », c'est-à-dire chez une amie à Belleville, et Juju s'installa dans l'ascenseur. L'ascenseur n'était pas encore immobilisé au sixième étage qu'une porte s'ouvrit.

La jeune femme de la photo, pâle, amaigrie, aiguillée de nerfs, apparut à Juju.

— Entrez vite, souffla-t-elle.

Juju se retrouva dans un sombre vestibule, ses pieds firent le beau sur une épaisse moquette.

— Venez dans le salon, je vous prie.

Solange Andersson, souriant de l'attitude stupide de Juju, l'entraîna gentiment par la main dans le salon. Une large baie donnant sur la Seine l'éclairait de trois côtés. De fluets meubles Louis XV disposés sur un tapis pourpre, des faïences de Moustiers aux murs, une cage en osier où pépiaient des perruches l'ornaient avec un goût précis. Juju demeura coi, tournant le cou dans toutes les directions comme un faucon. Solange lui offrit un fauteuil recouvert de soie rose :

— Asseyez-vous, monsieur.

— J'ose pas, fit Juju.

Il aperçut dans un cadre ancien un portrait de Barbier. Solange eut un petit rire impatient :

— Je vous en prie.

Juju s'assit en équilibre sur le bois du fauteuil.

— Oh parlez, monsieur, parlez ! supplia Solange, et des larmes lui montèrent aux yeux.

Sans un mot, Juju lui tendit la lettre en espérant que la colle soit sèche. La jeune femme déchira l'enveloppe et courut lire vers la baie. Juju retenait sa respiration, épouvanté presque par tant de merveilles. Tout était clair, gracieux, propre, autour de lui. Les meubles blonds étaient comme trempés de soleil. Tout sentait bon, tout était tiède. On devait vivre là dans un perpétuel creux d'oreiller. D'étonnantes fleurs de verre jaillissaient en un grand flot d'épées d'un vase de lumière. Une tapisserie aux tons bistres déroulait les bicornes, robes et chevaux d'une chasse à courre arrêtée dans le temps. Illuminée, la jeune femme reposa la lettre et vint à Juju. D'un geste spontané qui hébéta Juju, elle lui prit la main et la baisa.

— Ah, monsieur, excusez-moi, je suis folle, mais vous venez de me

donner le plus beau jour de ma vie. Comment vous remercier de tout cela, comment, comment ?

Toujours ahuri, Juju balbutia :

— Ben... Si c'était pas trop demander, j'ai vachement soif...

Cet écart de langage l'épouvanta. Il se reprit d'une voix blanche :

— Enfin... j'ai un peu soif...

Déjà Solange ouvrait la porte d'un bar en acajou :

— Je vous en prie, ne vous excusez pas. White Horse ? Queen Ann ? Vodka ?

Juju ouvrit des yeux ronds.

— Ou du kummel ? Ou du genièvre ? Du raki peut-être, j'ai de l'eau glacée.

Juju définitivement abruti murmura :

— Je ne sais pas.

Solange, libérée de ses angoisses, éclata du rire de ses vingt ans :

— Comment, vous ne savez pas ?

— J'ai jamais bu de tout ça, grogna Juju de plus en plus gêné tout en lorgnant avec circonspection les bouteilles inconnues.

Sous le coup d'une inspiration, il en montra une du doigt :

— Ça serait pas du scotch, ça ?

— C'en est. Vous en voulez un ?

— Je veux bien.

Il venait de penser avec chagrin que Barbier ne lui en avait même pas offert. Solange s'éclipsa, revint avec un seau de glace et de l'eau minérale. Elle lui prépara son verre et le lui tendit. Puis elle s'assit en face de Juju, attentive à ne pas trop le dévisager, mais rongée de curiosité. Comment Pierre pouvait-il vivre avec cette espèce de docker timide qui ne savait où cacher ses mains grises ? Cet homme avait sauvé Pierre à une minute où tout le monde lui aurait volontiers tiré des coups de carabine. Il lui fallait un beau courage et un mépris certain de la société. Juju buvait religieusement, indifférent à tout. Solange lui ôta son verre vide des mains, proposa avec gentillesse :

— Un autre ?

Elle souhaitait qu'il se dégelât pour l'entendre parler. Quelque peu enhardi, Juju sourit :

— Si ça vous faisait rien... Oh non, je suis trop culotté !...

— Dites, dites !

— Ben, j'aimerais goûter à un autre truc que j'aurais jamais bu.

— Mais bien sûr ! Quoi, par exemple ?

— Le paki, le kaki...

— Le raki ?

— Oui.

Il avait l'air si décidé que Solange n'osa pas lui dire que boire du raki sur un scotch était pour le moins peu courant. Elle lui versa donc

son raki. Juju vida le verre sans vergogne. C'était une bien brave fille que cette fille-là. Euphorique, il s'épata enfin dans son fauteuil.

— Comment vous appelle-t-on, monsieur ? Pierre ne me le dit pas.

— Je vous l'ai dit au téléphone. Juju. Tout le monde m'appelle Juju. C'était fameux, votre machin.

Elle emplit encore son verre. Juju tourmenté par une envie de roter attendit qu'elle fût passée pour exprimer sa totale satisfaction :

— On est bien, ici. Vous êtes bien logée. On est bien.

Il l'amusait. Émue, elle murmura :

— Vous savez, monsieur Juju, jamais Pierre n'aura eu de sa vie un ami tel que vous. Il se souviendra de vous jusqu'à sa mort.

Cette déclaration troubla Juju aux larmes. C'était vrai, ça, dans le fond Pierrot devait l'adorer mais n'extériorisait pas ses sentiments parce que c'était un homme d'une autre trempe que lui. Elle avait une grandeur de théâtre, leur amitié. Juju affirma avec force :

— Ça, faut dire que c'est mon meilleur pote, Pierrot. Dès que je l'ai vu, j'ai eu je sais pas quoi. Pierre, il a quelque chose, quelque chose.

— Du charme.

— C'est ça, du charme. Pour être mon pote, c'est mon pote !

Ce dévouement de chien, cette dévotion ensoleillèrent la jeune femme. Lancé, Juju lui raconta en détail comment Barbier avait échappé aux flics, comment ils l'avaient découvert chez L'Artisse. Pour l'encourager, Solange lui avait versé à boire.

— En plus petit avec des bretelles ! s'était effarouché Juju qui sentait déjà le fauteuil devenir nacelle sous son fond de pantalon.

Juju décrivait La Décharge, le froid, la maison.

— Vous êtes très pauvres, s'apitoya Solange.

— Chez nous c'est assez dégueulasse, avoua Juju. Pierrot, il couche dans la cave à L'Artisse. C'est pas le Pérou, mais ça vaut mieux que la Santé.

Elle frissonna, aperçut seulement le bouquet que Juju, embarrassé, avait glissé sous le fauteuil dès son arrivée. Juju surprit le regard de Solange et ramassa vivement les fleurs :

— Je l'avais oublié, celui-là. Pierre m'a dit : Tu lui apporteras mille balles de roses rouges pour son anniversaire.

Solange sourit de la précision financière et serra tendrement le bouquet sur ses genoux. Intarissable, Juju l'entretenait à présent de Bijou, d'Oscar, de Paulo, d'Halimid, comme si ces personnages avaient gardé les cochons avec elle. Juju s'étranglait de rire, tapait du pied pour mieux marquer sa joie. La jeune femme le laissait doucement s'écarter du seul sujet qui lui importât. Juju réalisa enfin ses errements et entendit les rattraper par un serment d'amitié :

— Pierrot c'est mon ami. Je me ferais tuer pour lui. Si les flics arrivaient...

Il ne put réprimer un hoquet qu'il balaya du geste et conclut, sublime :

— ... Je lui ferais un rempart de mon corps !

Conscient de l'effet produit, il empoigna carrément la bouteille de genièvre et s'en versa une rasade à assommer trois joueurs de boules à l'étaque de Roubaix.

— Fait'ment, c'est mon ami. Vous le connaissez pas comme je le connais.

Elle commençait à s'inquiéter de l'ivresse qui empourprait peu à peu la cornée de son vis-à-vis. Mais pouvait-elle décemment lui refuser quoi que ce soit ? Tout était à lui, ici. Il eût exigé le tapis qu'elle le lui aurait aussitôt emballé. Juju maintenant pleurnichait :

— Pierrot, y a que moi qui l'aime. Y a que moi qu'il aime, aussi. On s'aime. On est des frères. On est cul et chemise. On est les deux doigts de la main. On est à tu et à toi.

— Je l'aime, monsieur Juju.

— Vous faites bien, ma petite dame, vous faites bien. Y a que vous et moi pour l'aimer comme ça. Allez, vous faites bien de l'aimer. C'est un héros, Pierrot. Un génie. Un dieu. Y a que lui sur la terre et dans le ciel !

Des pleurs lui troublaient la vue. Il se leva, vacillant, approcha le goulot du flacon de vodka de son verre vide. Solange s'alarma malgré elle :

— Vous buvez beaucoup, monsieur Juju.

— Pensez-vous, mon enfant, pensez-vous ! J'ai l'habitude. Une fois chez Oscar j'ai enterré Paulo. On avait fait un match au rouge, eh bien Paulo, je l'ai rétamé. Et pourtant, vous savez, Paulo, c'est un mec qui siffle une paire de betteraves aussi vite que je joue « Caporal Con » à la guitare !

Le goulot tintinnabula sur le rebord du verre, l'alcool coula, autant sur le tapis qu'à l'intérieur du « godet » de Juju. L'homme de La Décharge n'en avait cure. Il se dirigea après avoir bu vers la cage aux perruches, s'agenouilla tant bien que mal auprès d'elle. Les oiseaux effrayés se mirent à piailler.

— Je vas leur apprendre « Caporal Con » à ces bestiaux-là. Paraît que ça cause, les merluches, les greluches, y a pas de raison pour que ça chante pas. Y a pas de raison. Pas de raison valable.

Il entonna à pleine gorge :

*Caporal Con, caporal Con
Va chercher des nouvelles de ta putain !*

Solange affolée se précipita vers lui :

— Oh, monsieur Juju, taisez-vous, taisez-vous ! Les voisins vont se

demander...

Magnifique, Juju l'écarta du bras :

— Je vois ce que c'est, Titine, vous n'aimez pas la musique ! Chacun ses goûts, et vive la liberté ! Moi, j'aime bien la musique. J'aime bien boire un petit coup, aussi...

Solange comprit que son visiteur, contrarié, pouvait devenir dangereux. Elle demeura dans le coin de la pièce pendant que Juju, tintamarresque et zigzaguant, se réinstallait au bar et lampait goulûment à même une bouteille qu'il n'avait pas encore touchée et qui contenait du cherry.

Soudain Juju verdit, tournoya et sans dire ouf s'effondra comme un bœuf sur le tapis, ivre-mort. La bouteille se cassa, le cherry se répandit tout autour de Juju à la façon d'une flaque de sang.

Solange traversa en courant la pièce, s'accroupit auprès du poivrot et, angoissée par sa pâleur, plaqua sa main sur le cœur de l'homme. Le blouson la gênait, elle tira sur la fermeture éclair et ne put contenir une moue de dégoût en découvrant la chemise crasseuse étoilée de taches de vin et de café. Le cœur battait, régulier. Une bave poisseuse suintait des lèvres du malheureux. Un ronflement de porcherie retentit dans le coquet salon Louis XV. Tout cela était si insolite que la jeune femme, rassurée, pouffa.

Elle tira Juju par les pieds. Elle était solide sous sa robe noire. Les bras en croix de Juju ne passèrent pas la porte et Solange dut lui en rabattre un le long du corps. Elle le traîna dans le couloir, le fit glisser moelleusement sur le parquet ciré d'une chambre où se dressait un lit à colonnes. Elle réussit à l'adosser au bois de lit et, cramponnée aux mains moites de Juju, parvint non sans mal à le faire basculer sur les couvertures. Essoufflée, elle le regarda se vautrer en gémissant. Elle s'approcha pour comprendre ce qu'il râlait :

— Me bats pas, Pierrot, me bats pas. J'suis une ordure. Ma tête, Pierrot. J'ai mal à la tête. Cogne pas sur la gueule, Pierrot...

Elle murmura stupéfaite :

— Pierrot vous bat ?

Mais il ravalait la pâte de sa salive, retombait par à-coups dans son sommeil de brute. Elle alla au cabinet de toilette, revint avec une serviette mouillée dont elle ceignit le front de Juju. L'ivrogne eut une sorte de roucoulement béat avant de plonger dans une torpeur définitive. Solange préoccupée ferma les volets avant d'abandonner Juju et de retourner au salon.

*

De longues heures après, Juju ouvrit les yeux dans le noir. Il crut ne pas les avoir ouverts et les écarquilla sur du noir. Il eut une

sensation épouvantable, celle d'être le gouffre et celui qui tombe dans le gouffre. Puis une autre, qui consistait à se croire vidé de son air par le truchement d'une pompe pneumatique. Un semblant de raison surgit en vacillant, bougie courant dans un parc : où était Juju ? C'était toujours ça, une question, cela valait plus cher que du vent. Juju fit ramper une main sur les couvertures et c'est alors que vint à son esprit, mille fois grossie, l'image de Solange.

Juju bondit sur son séant. La serviette, maintenant sèche, lui tomba sur les genoux. Les relents de l'alcool lui mouillèrent la bouche. Juju, catastrophé, murmura :

— Salope, salope, tu t'es encore poivré la gueule ! Oh là là là là... Tu es sur un plumard en soie, tu as dû dégueuler partout...

Il plissa le nez, à la quête angoissée d'odeurs louches. Il se désespéra davantage :

— Alors c'est que t'as dégueulé dans le grand salon, charogne !

La honte l'accabla, une gigantesque honte qui lui enflamma les oreilles. Il éclata en sanglots et la porte s'ouvrit, déchirant d'un rectangle de lumière la nuit qui protégeait Juju.

— Vous êtes réveillé, monsieur Juju ?

Il pleura de plus belle :

— Je suis un dégueulasse, un dégueulasse, je vous demande pardon. Vous avez vu ce que j'ai fait, hein, vous qui avez été si gentille avec moi. Je suis un pourri, je suis un grosse merde !

— Voulez-vous vous taire.

— Vous voyez, je me conduis encore comme un salaud ! Je vais me foutre par la fenêtre !

Il tomba sur la descente de lit et se mit à marcher à quatre pattes vers la fenêtre. Solange le rattrapa :

— Faites-moi plaisir une fois, allez vous asseoir sur le lit !

Il obéit, docile. Choir d'un sixième étage ne le séduisait à vrai dire qu'à demi. Solange s'absenta quelques minutes, minutes que Juju employa à sécher ses larmes. Elle réapparut avec une tasse fumante à la main :

— Buvez, c'est une infusion de menthe. Cela vous fera du bien.

Il vida la tasse par pénitence et souffla :

— Dites, je... Je n'ai rien sali chez vous ?

— Mais non. Et vous ne vous êtes pas conduit comme un mufle. Comme un gosse, plutôt.

— Ah ben tant mieux, tant mieux.

Il réfléchit :

— Vrai, je ne vieillis pas vite...

Il sursauta en constatant par les fentes des volets que la nuit était réelle, n'était pas seulement l'obscurité de la chambre :

— Bon Dieu, quelle heure qu'il est ?

— Dix heures.

Atterré il répéta :

— Dix heures ! Faut que je m'en aille, Pierre va m'engueuler.

Elle s'assit sur ses talons, face à lui :

— Vous en avez donc si peur, de votre ami ?

Gêné, Juju regarda le plafond :

— Il veut pas que je me saoule. L'autre jour, il m'a foutu des baffes. Si je l'écoutais tout le temps, je serais pas un pauvre type. Mais je peux pas m'empêcher de déconner...

Il conclut mathématiquement :

— ...ce qui fait que je suis un paumé, voilà.

Solange fit la lumière afin qu'il vît son sourire indulgent :

— Vous avez du cœur, Juju. Pour s'insulter comme vous le faites, il faut avoir beaucoup de cœur. Les secs, les égoïstes, les types sans lèvres, les vaniteux, ne s'insultent jamais. Pierrot, que vous admirez tant, ne s'admire pas toujours. Parfois il rêvait d'être autre chose, lui aussi. Parfois il se traitait de tous les noms. Parfois j'avais à le consoler...

Juju s'extasia :

— Il se traite de tous les noms ! Lesquels, de noms ?

Elle rit :

— A peu près les mêmes que les vôtres.

Désabusé, Juju regarda tout autour de lui, désigna du menton les murs et les meubles :

— Oui, mais faut voir les résultats !

Toujours douce, la jeune femme dit tristement :

— Les résultats ? Je ne vis plus, je n'ai jamais dormi tranquille depuis que je le connais, et il est aujourd'hui dans votre cave. Vous, vous avez un grave défaut, mais des excuses, vous tentez d'oublier votre misère. Pierre n'aurait jamais dû faire ce qu'il a fait à Lille.

Juju se révolta :

— Quoi, il a tué deux flics !

— Il n'aurait pas dû. Vous l'avez sauvé, je pense maintenant pouvoir lui faire quitter la France, mais sa vie est gâtée comme un fruit. La nuit il aura peur, je le sais.

Juju rigola :

— Lui, avoir peur ? Allons donc !

— Il aura peur la nuit, comme les enfants, et je le sais.

Juju s'abstint de répliquer. Les femmes ont des idées à elles. Elle poursuivit, songeuse :

— Mais cela ne fait rien. Il sera là, je serai près de lui. Je le reverrai bientôt et rien d'autre ne compte. S'il nous reste du bonheur, ce sera grâce à vous et à votre copain L'Artisse. S'il y a un Dieu, qu'il juge Pierre comme bon lui semble, mais qu'il n'oublie pas que vous

avez donné asile, que vous avez eu pitié.

Juju se dit que décidément c'était la brave fille mais qu'elle allait un peu chercher midi à quatorze heures. Il répéta :

— Faut que je me barre. Pierre doit s'inquiéter pour vous. Qu'est-ce que je vais lui raconter ?

— Vous lui direz que je suis une bavarde, que je vous ai retenu à dîner.

— C'est pas bête du tout, approuva Juju qui, entre toutes les solutions, affectionnait les toutes faites.

Il se leva et avoua :

— J'ai les jambes en manches de veste.

— Allez vous tremper la tête dans le lavabo.

Elle le conduisit au cabinet de toilette :

— Vous avez l'eau chaude au robinet de gauche. Là le savon, là une serviette.

Elle hésita :

— Écoutez, ne vous fâchez pas, nous sommes un peu amis...

Juju fit ses habituels yeux ronds. Solange acheva à voix basse :

— Vous ne devez pas être à l'aise dans votre chemise. Je voudrais vous en donner une de Pierre...

— Vous osez pas me dire que la mienne pue, quoi ! C'est vrai qu'elle pue, alors ? Donnez, donnez ! On est pas fiers, à La Décharge !

Il ricanait, mais l'important pour Solange était de donner ; pour Juju, de recevoir. Ils passèrent l'un et l'autre sur leurs scrupules et Solange laissa son hôte dans le cabinet de toilette avec une chemise blanche qui sentait la lavande d'Écosse.

Tant d'eau chaude éblouissait Juju, qui se mit torse nu pour laver et frotter cette mauvaise graisse sur laquelle dérapaient les doigts. Jamais Juju n'avait vu tant d'eau chaude. Toute sa vie il avait disputé la bouilloire à Renée. Comme il ne soupçonnait pas le rôle que jouait le chauffe-eau dans ce miracle, il accepta le miracle en se disant que la Providence ne ménageait pas ses largesses aux riches. Il décida de se laver tout entier en cachette et s'en alla tirer doucement le verrou. Jugeant son caleçon crasseux indigne de sa nouvelle chemise, il y joignit la vieille et en fit une boule qu'il balança sans façon dans la cour de l'immeuble. Il referma vite la fenêtre, heureux de son raisonnement ; jamais on ne soupçonnerait Solange de s'être débarrassée de pareilles hardes. On supposerait qu'un vent les avait prises, ces loques, pour le moins sous les ponts pour les emporter jusque-là.

La jeune femme bourrait de linge une valise. Elle plia sur le dessus un complet gris. Quand Barbier quitterait La Décharge, sa métamorphose devrait être totale. Solange demanderait à Juju son adresse afin de pouvoir correspondre avec Pierre. Avisant le blouson

que Juju avait jeté sur une chaise, elle glissa dans une poche un billet de cinq mille francs.

Entièrement nu, Juju ronronnait sous la mousse, l'eau chaude et le plaisir de vivre. Tournant le dos à la baignoire, il élevait à deux mains son pied gauche pour le placer sous le robinet. Le droit, propre, jubilait des orteils sur du tissu éponge. Et Juju chantonnait :

Avoir un bon copain

C'est bien c'qu'y a d'meilleur au monde !...

L'eau chaude coulait toujours, qui coulerait toute la vie.

L'ambulance est la Cadillac des pauvres. Elle est l'occasion rare de monter en voiture et d'aller faire un tour au monde blanc. Cet hiver-là, lorsqu'elle pénétrait à La Décharge avec son petit air de fête Nestlé, les gens se demandaient qui serait tout à l'heure chauffé, bercé dans des draps frais sans souci de travail, de temps et de soupe. On les regardait s'éclipser avec envie, ceux qui partaient vers le repos. Ils ne réapparaîtraient qu'au printemps, sauf les vieux qui finiraient là-bas, trop usés pour quitter un jour les quatre murs de ripolin immaculé.

L'ambulance s'arrêta doucement devant la maison de Juju. Deux infirmiers, l'un mâchant un chewing-gum, l'autre tétant un mégot juteux, sortirent la civière et s'introduisirent comme des rats blancs dans la maison.

Juju et Renée, dans la cuisine, se levèrent.

— Où qu'est le malade ?

— Par là, fit Juju.

Ils le suivirent, et aussi l'odeur des harengs saurs suspendus dans les cabinets. C'était là que les « gendarmes » se conservaient le mieux.

Le carrosse municipal venait chercher Bijou. La vieille avait cessé de trotter de La Décharge à la gare et de la gare à La Décharge. Un grouillement d'ulcères variqueux collait des pieuvres sur ses jambes. Mais sa véritable maladie n'avait de nom que dans l'art vétérinaire où elle s'appelait fortrature, ce qui qualifiait la fatigue excessive d'un cheval. Bijou irait au rayon des indigents.

Depuis qu'elle était couchée, la vieille se rabattait sur la religion. Elle n'avait jamais eu jusque-là assez de loisirs pour y songer. L'encens des autels flous de son enfance lui resurgissait aux narines. Elle avait exigé de Juju qu'il lui descendît du grenier un crucifix de forte taille échappé par miracle aux périodiques razzias que l'on effectuait dans toute la baraque lorsque le feu se mourait. Juju l'avait apporté à sa mère en le tenant comme les gosses tiennent un avion, *par la queue*. Il avait tourné dans la pièce en criant « Tacatacata ! », brandissant et basculant ce qu'il baptisait bombardier, cependant que Bijou furibarde multipliait les signes de croix devant ce sacrilège.

— Faut vraiment pas qu'elle soit bien pour déménager de la sorte, confiait Juju à Renée.

— Si on avait des bouquins, ça lui arriverait pas, à la pauvre vieille, lui répondait sa sœur.

Comme elle s'emmerde, elle s'emmène au cinéma.

A présent les infirmiers étaient là et le cœur de Juju se serra d'un seul coup. Bien sûr, elle était moins drôle que Fernandel, la Bijou,

mais cela faisait tout de même quelque chose de la voir ainsi embarquée. Reviendrait-elle, seulement ? Aux vœux de Juju, ce n'était pas sain, les hôpitaux. C'était plein de microbes et de malades, ces cabanes-là.

— Jésus Marie Joseph, fit Bijou toute pâle en voyant entrer les hommes et le brancard dans la chambre où une poignée de bois humide, dans la cheminée, luttait contre l'humidité.

Renée aussi était émue :

— Aie pas le trac, maman. Tu seras bien, là-bas. Tu retrouveras la mère Brébart. Tu manqueras de rien. Y a des radiateurs. Y a des sœurs qui passent, t'apprendras des prières du tonnerre de Dieu...

Les infirmiers, muets, attrapaient Bijou par les cuisses et sous les bras, la déposaient pleurnichante sur la civière.

— Je le sais bien que je serai pas trop mal. Mais qu'est-ce que vous allez devenir, tous les deux ? Faudra que Juju travaille...

— On se débrouillera, soupira Juju.

Les infirmiers jetèrent une couverture grise sur le corps de Bijou.

— J'ai jamais quitté ma maison comme ça, jamais. Je voulais pas que la misère entre chez nous. Je vais mourir, mes pauvres enfants, je vais mourir...

Aussi glacés que des croque-morts, les infirmiers soulevèrent la civière. Juju explosa :

— Merde, dites-lui qu'on en canne pas, des ulcères variqueux, dites-le-lui !

L'un des infirmiers le considéra d'un œil pas frais et lâcha :

— Bien sûr qu'on en meurt pas. Faut trouver autre chose.

Impatient, le second infirmier, celui qui fermait la marche, fit un pas. L'autre dut avancer. A gauche et à droite de Bijou, Renée et Juju escortèrent l'équipage.

— Vous viendrez me voir, hein, mes petits ? Vous viendrez, hein, hein ?

— Aie pas peur, maman, rassurait Renée, je viendrai presque tous les jours.

— Moi aussi, la mère, affirmait Juju.

— Vous êtes de bons petits. On s'engueulait comme ça mais on s'aimait bien, hein, hein ?

— Mais oui, maman.

— Allons la mère, comme si tu le savais pas, s'indignait Juju, tout gonflé d'une tendresse soudaine.

Tout était misérable, les hommes, le ciel et les paroles des hommes. Les infirmiers mirent la civière à terre pour ouvrir les portes de l'ambulance.

— Embrassez-moi, mes gosses, embrassez-moi, se lamenta Bijou.

Renée obéit, puis Juju se baissa. Elles étaient sèches, les joues de

Bijou, malgré les larmes. Sèches du dedans. La poussière des bureaux et des appartements qu'elle avait dégraffés lui était entrée dans la peau, comme dans un sac d'aspirateur. Les infirmiers reprirent Bijou qui roulait des yeux éperdus, la glissèrent dans la voiture et claquèrent les portes sur eux. Renée et Juju entendirent alors à travers la tôle leur mère hurler d'angoisse :

— J'ai oublié mon skunks ! Mon skunks ! Ouvrez ! Je veux mon skunks ! Je veux pas crever sans mon skunks ! Renée, Juju, mon skunks !

Les portes se rouvrirent. Le cri fit mal aux rues de La Décharge :

— Mon skunks ! Je veux mon skunks !

L'infirmier qui avait déjà parlé grommela :

— Grouillez-vous de lui ramener son truc !

Renée courut à la maison. Juju se pencha sur Bijou dont il voyait maintenant à l'envers la tête :

— Nénette va le chercher, Bijou. Gueule plus.

— Je prierai pour toi, Juju.

— Si ça t'amuse...

— Oui, mon fils, je prierai pour toi. Tu en as besoin.

Juju n'osa plus répondre qu'il avait davantage besoin d'une paire de chaussures. Il avait du tact, Juju. Renée revint avec le skunks que Bijou se noua autour du cou, amoureuse et frileuse. Les portes claquèrent pour la dernière fois. L'ambulance démarra sans bruit, Renée et Juju regardèrent s'éloigner la petite croix rouge. Dès qu'elle se fut perdue dans la brume, ils retournèrent sans un mot à la maison.

Le facteur les héla avant qu'ils n'y pénètrent :

— Ho, Juju !

Juju morose passa la main par la grille, empocha une enveloppe bleu pâle. Le facteur cligna de l'œil pour Renée :

— Il se dessale, Juju ! Tous les jours sa petite bafouille Azur-Olazar. Quel cachottier, le Juju !

Juju eut un sourire poli :

— V'là ce que c'est que d'être beau gosse !

— Sacré Juju ! rigola l'autre en s'éloignant.

— C'est vrai, ça, dit Renée, t'as une touche comme une baraque, et à Paris, encore !

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ? rétorqua Juju.

Il était triste. Renée rentra seule à la maison. Elle écrivait chaque jour, Solange. Et Juju n'avait jamais lu une ligne des lettres adressées à Julien Cabatier. Barbier ne respirait plus que pour l'heure du courrier. Juju le devinait collé à une fente des rideaux rouges. Paulo Thérard avait oublié l'apparition. Selon les brefs commentaires de Barbier au reçu de ses lettres, son départ était en bonne voie. Solange contactait prudemment les personnalités idoines. Juju demeura tout

rêveur contre sa grille. Bijou n'était plus là. Juju s'avérait d'un tempérament compliqué. Cette Bijou qui l'excédait souvent, il la parait désormais de toutes les fleurs de sa mémoire. Il revoyait en clair, guides de cuir, vernis, roulettes, le cheval de bois qu'elle lui avait payé pour ses huit ans. Il renifla le fumet des soupes mitonnées qu'elle lui servait quand il était petit. Il se souvint avoir pleuré pour un Noël où Bijou lui avait dit que ses Noëls d'enfance à elle se soldaient par un cadeau de deux oranges, car la vie était dure dans sa campagne, en 1900.

— Si j'avais bossé comme tout le monde au lieu de me les rouler, elle ne serait pas où elle en est, la vieille. Juju, t'es pas beau à voir du dehors, mais ce que t'es moche du dedans, murmura-t-il, le nez sur les barreaux, gantés de glace, de la grille.

Il s'arracha enfin à sa songerie et se dirigea vers la cabane en bois sans avoir le cœur d'y piquer son couteau.

Il monta lourdement l'escalier et entra dans la pièce où Barbier l'attendait. L'Artisse plissait le front sur un ouvrage d'économie politique. Barbier grommela :

— Tout de même ! Qu'est-ce que tu branlais devant cette grille ? Tu croyais qu'il allait y pousser des liserons ? Ce que t'es con quand tu t'y mets !

Juju jeta la lettre sur la table et dit brusquement :

— Fais-moi pas chier, toi. J'ai le bourdon.

Jamais il n'avait eu devant Barbier une attitude aussi indépendante. Barbier fronça le sourcil :

— Eh bien, Juju, on se fâche ? On est grossier avec son ami ?

— Me les casse pas. J'ai le bourdon, je te dis.

Il s'assit sur le lit et réussit pour la première fois à gratter « Au clair de la lune » sur la guitare. Barbier haussa nerveusement les épaules et décacheta sa lettre. L'Artisse releva la tête :

— Bijou est partie, Juju ?

— Ouais, on en avait tous gros sur la patate.

— Elle se reposera, voilà. Pour la première fois de sa vie, Juju, elle restera au lit. Les trains ne la voitureront pas dans le marc de café des sales nuits d'hiver. Elle n'aura pas à sourire à ses patrons, à trouver charmants leurs gosses et à dire merci, oui, monsieur, oui, madame, toujours merci et toujours oui. Elle restera au lit, Juju. Elle connaîtra autre chose du monde. Elle sera couchée à l'horizontale, pas à genoux avec une serpillière dans les mains. Société pourrie, société de chancres mer-deux – c'est le terme médical – que celle où l'ouvrier considère la maladie comme des vacances, va jusqu'à provoquer l'accident pour jouir quelques jours du soleil, d'une partie de pêche et des sourires de l'existence, lesquels sourires se trouvent pour lui de l'autre côté du mur...

L'Artisse tremblait. Barbier ricana et Juju se tourna vers lui, hargneux :

— Tais-toi donc, Barbier, tais-toi donc. On sait où t'habites ! La mouise, la mouscaille, tu la connais que par les cartes postales, et encore je me gourre, ça existe pas des cartes postales de La Décharge ! Moi, je suis un cossard, un bon à lape, je le sais. Mais y a des mecs et des bonnes femmes comme ma matère qui savent pas ce que c'est que de glandouiller au pieu, de faire le beau dans les chemins au printemps, de pisser sans en informer un contrecoup.

— Tu vas pas me reprocher de m'en être tiré de cet univers de merde, non ?

— Je te le reproche pas, d'autant que j'en savais rien, mais faut comprendre...

— Mais je comprends, nom de Dieu ! Tu sais d'où je sors, moi ? Les journaux oublient de le dire, pas d'excuses pour les assassins, tu parles ! Je sors des puces de Montreuil, mon pote. Mon paternel était inspecteur principal des poubelles, avec le crochet et la voiture d'enfant. On fait pas mieux comme arbre généalogique, non ? On était dix, quinze, je m'en rappelle plus, j'ai seulement jamais su le nom de tous mes frangins et frangines. Nos jouets, c'étaient des tessons de bouteille, et on bouffait que des lentilles, encore des lentilles et toujours des lentilles, lentilles de tous les jours et lentilles du dimanche, vu que ma mère bossait dans une usine de lentilles. Des lentilles, j'aime mieux te dire que j'en ai rebouffé qu'ici ! Le grand-père faisait la manche dans les couloirs du métro Châtelet. Tu pourras aller raconter ça à *France-Dimanche* quand je serai barré !

Juju et L'Artisse l'écoutaient avec mélancolie. La Décharge était universelle, et ses plantations de chiendent poussaient sous tous les ciels. Juju repensait machinalement à la Corse. Barbier continuait, un peu las :

— Je les ai quittées, les Puces. J'y ai jamais remis les pingots. J'ai effacé toute cette pouillerie. A treize ans je pageais avec une vieille qui m'a nourri, m'a fait passer mes bacs. Du luxe, j'en ai jamais eu assez pour oublier ce temps-là et quand il m'arrive de dégueuler c'est mon enfance que je ballotte. C'était pas de la vache enragée qu'on tortorait, c'était de la charogne de vache enragée, une charogne qui vous coulait en vert sur les paluches. Va, on est du même tonneau, mon petit Juju. Tu peux les rengainer, tes cartes postales.

Ce ton d'amitié fut doux à l'âme de Juju, aussi doux que la main de Barbier lui tapotant affectueusement la nuque. Tout était bien si Bijou était plainte.

C'était bon de n'être pas seul et d'avoir autour de soi la respiration des hommes. Dehors il y avait le froid, les tas de cendres, le noir qui traînait et barbouillait tout, les affiches en charpie dont les bras

pendaient sur les murs comme ceux des fusillés, les sexes énormes et poilus dessinés à la craie au-dessus des « Simone – Paul – Yvette P.L.V. » ; il y avait la faim et son tam-tam de côtes, le noir encore qui bavait sur la peau des poignets, les poteaux sans fleurs ni oiseaux, les grands poteaux sombres et leur coiffure glaciale de godets de porcelaine, les poteaux qui auraient si bien brûlé sans les flics ; et l'horizon des cabinets bouchés, des plongeons de rats dans l'urine, des chutes de poivrots tristes, des amours puantes sur un fumier de gros mots, des désespoirs au long des vitres.

Ici, c'était la tiédeur des hommes ensemble, la tiédeur des étables où le foin craque ; c'était le solide d'une poignée de main bien sèche, pas la poignée de main hésitante et humide, mais la poignée de main qui montait du cœur comme un coup de vin ; c'était l'attente et l'espérance du soleil et de ses coucous ; on sortirait et le soleil planterait des boutons-d'or sur une herbe nouvelle, une herbe fraîche, on en mangerait ; le goudron neuf sur une route à camions rouges ; la cotte propre mise à essorer sur un fil de la Vierge ; un gobage de chevesne au crépuscule du soir ; il y avait de tout cela qui était comme des flashes de bonheur tranquille, de tout cela, oui, dans leurs trois regards, dans leurs confiances, dans leurs silences, semblables à ceux qui suivent un bruit de godillots, d'outils ou de clameurs de stades, des silences de respiration, c'était cela, de respiration.

Du moins Juju l'interprétait ainsi, cette seconde de radiations. Par gentillesse, Juju parla de Solange :

— Qu'est-ce qu'elle te met, la môme ?

Barbier s'anima :

— Ça s'avance, ça s'avance. Pendant que les poulets retournent le Cantal, la Suisse, Marseille, jusqu'à ta Corse, Juju, ta Corse que tu me conseillais, la môme Solange reste pas les deux pieds dans le même sabot. D'ici huit jours, j'aurai tous mes faffes. Caracas s'approche, les enfants !

— T'as pensé, s'inquiéta Juju, à te changer la physionomie ?

— Je pense qu'à ça. Raser les bacchantes, ça suffit pas. Si j'en avais le courage, je me ferais casser le nez... Je vais déjà me plaquer les douilles à la Tino Rossi, les teindre en blond. Ça me déguisera pas mal. Des binocles, bien entendu, mais sans verres fumés. Les verres fumés, ça se repère tout de suite. J'ai aussi inventé un truc. Les boules Quiès, vous savez, ces boules de cire qu'on se met dans les esgourdes, j'en pétrirai deux, je me les fourrerai en long dans les narines. Ça me déformera le blair, j'en serai quitte pour respirer par la bouche. Et, au lieu d'avoir cette lèvre inférieure saillante qu'est dans tous mes signalements, je la tiendrai un peu sous l'autre, comme ça. C'est coton, mais je commence à m'entraîner. Ce soir, Juju, t'iras acheter de la teinture et des lunettes. Dès demain, je prends une autre tête. Celle-là,

je l'ai assez vue et les flics aussi ! A Caracas, les frères, à Caracas !

Il enlaça Juju et se mit à valser avec lui en sifflant *Fascination*. Cette jeunesse attendrit L'Artisse qui s'entortilla le cou dans un châle noir de grand-mère et dit en attrapant son cabas :

— Ce n'est pas tout ça, mèmère s'en va aux commissions. Vous aimez les filets de hareng, Barbier ?

— Oui, et avec beaucoup d'oignons. Tant pis si je repousse du goulot, j'attends pas de visites.

L'Artisse empoigna son melon et sortit. Barbier laissa son bras autour du cou de Juju et rigola :

— Tu vois, Juju, des fois je suis vache avec toi, mais je suis pas habitué aux potes, t'es mon premier.

— C'est vrai ? fit Juju tout alangui.

— Sans charres, c'est vrai. Même la fois où je t'ai filé des tartes, même les fois où je te traite de con, t'étais mon ami, t'es mon ami. Ça te fait plaisir que je te dise ça ?

— Tu parles, murmura Juju en rougissant de joie.

Ils s'assirent sur le lit et Barbier continua, sans retirer son bras :

— Tu piges, dans les bars où j'allais, partout où j'allais, je connaissais des types, on flambait ensemble, on buvait un verre, on se refillait des tuyaux, mais c'était plutôt des relations professionnelles, quoi ! Où j'envoie Solange en ce moment, c'est pas chez des copains. Mes fréquentations, je suis sûr qu'elles me donneraient aux bourres pour bien se faire voir, si elles savaient où je suis. Quand on les piquerait à leur tour, elles diraient, ces tantes : « Oubliez pas que c'est moi qui ai vendu Barbier », elles auraient tout de suite une sacrée bonne note. Tu vois que j'ai pas de potes, sans ça Solange irait les voir. Elle va simplement chez des spécialos du faux faffe qui savent surtout pas qu'il s'agit de moi. Quand j'aurai mon autre tronche, j'irai me faire faire des photomaton.

— T'iras à la ville ?

— Pourquoi pas, Juju ? Si je pouvais pas aller à l'Uniprix du bled sans qu'on me saute dessus, je te garantis que j'atterrirais jamais à Caracas.

— T'as raison, oui, oui.

— J'expédie les photos à Solange, elle les passe aux mecs qui les collent sur le passeport, les papiers d'identité, et leur font mettre au coin les cachets nécessaires. Solange me renvoie tout ça au poil et j'ai plus qu'à sortir de là dans la nuit. Elle t'a à la bonne, tu sais la môme. Elle m'a écrit que t'avais une sainte adoration pour moi et ça m'a remué. C'est un peu à cause d'elle que je te parle comme ça. Entre hommes, c'est cu-cul des fois de se balanstiquer des fleurs. Mais quoi, Juju, c'est dit, on est frangins. Frangins à fond, plus qu'avec les vrais que j'avais à Montreuil. On avait rien de commun, que les lentilles, et

on se tapait sur la gueule à tout va. Toi, t'es Juju, ça suffit. Un peu con, mais Juju mon ami...

Juju étourdi de bonheur songea qu'« il avait été un joli salaud tout à l'heure en envoyant Pierrot sur les roses ». Il avait la tête béate d'un chat ronronnant sur un radiateur :

— Je t'aime bien, Pierrot. Je savais pas que tu me le rendais comme ça, alors je me faisais du mouron. On peut bien m'appeler le gros porc, je m'en tape, mais j'avais envie du jour où je représenterais quelque chose pour quelqu'un. J'avais envie qu'on m'aime, qu'on m'aime bien, quoi ! Bijou et Renée ma sœur, sûr qu'elles chialeraient si je calanchais, par exemple. L'Artisse, y serait paumé un moment s'il m'avait plus. Mais c'est pas pareil, ça se ressemble pas, ça n'a rien à voir. Pourquoi que ça se ressemble pas, qu'est-ce que j'en sais...

Il se mit à jouer avec ses mains pour cacher son trouble :

— L'amitié, je sais pas, c'est un peu comme l'amour. On peut être jaloux d'un ami. On peut se dire : « Il est plus pote avec sézigue-pâteux qu'avec moi. Il me laisse tomber, il préfère sortir avec sézigue-pâteux. » On peut se dire : « Je tiens plus à lui que lui à moi ; pourquoi qu'il me dit pas " T'es mon ami " alors qu'on voudrait pouvoir le lui rabâcher tout le temps qu'on est avec lui ? » Je déconne, hein, Pierrot ? s'exclama-t-il angoissé.

Barbier sourit :

— Mais non, tu déconnes pas, mon Juju. Seulement, cinq minutes d'arrêt. On cause comme des pédoques, on en finit plus de se jurer qu'on s'aime.

Décontenancé, mais le cœur ivre d'affection et plus léger qu'une baudruche, Juju reprit la guitare pour y retrouver les traces de *Au clair de la lune*. Barbier retira sa veste, la jeta sur le lit à côté de Juju en s'écriant :

— On crève, ici. C'est une chaudière de transat, le poêle de L'Artisse depuis que je lui ai filé du blé pour le carbi. T'as pas soif, toi ?

— Ben, vaguement...

— Sois pas piteux ! Des déclarations comme celles qu'on s'est faites, ça s'arrose ! Je parie que t'as jamais bu de scotch ?

— Si, Pierrot. Chez Solange.

— C'est bien, elle t'a pas laissé canner de soif. Bouge pas, je vais chercher la boutanche.

Il descendit en son réduit.

Une tache claire tira l'œil de Juju. La veste de Barbier, à portée de la main, était ouverte sur le dos. Un paquet de billets de dix mille francs neufs dépassait d'une poche.

Ahuri, Juju pinça la liasse entre le pouce et l'index. Elle avait un bon centimètre d'épaisseur. Juju hypnotisé joua le plus distrait de ses

« Caporal Con »...

— Il va être un peu tiède, mais basta, on lui souhaitera sa fête quand même, déclara Barbier dans son trou.

Réveillé, Juju sursauta et plaqua la guitare sur ses genoux tremblants. Déjà la tête satisfaite de Barbier réapparaissait. D'un geste, Barbier repoussa sa veste et prit sa place auprès de Juju. Il tenait sa bouteille de Ballantine's et la flattait d'une paume cordiale :

— Bonne bête, va. On va t'apprendre à vivre. Eh bien, Juju, tu roupilles ? T'as l'air égaré. On dirait que je t'apporte sur un plateau les roberts de Lollobrigida. Amène des godets, au trot !

— Oui, Pierrot. Tout de suite, Pierrot. J'étais en train de penser à Bijou.

Il se leva et s'en alla farfouiller dans le buffet.

— Penses-y pas trop. L'Artisse a raison, elle est en vacances au bord de la mer, ta vieille, à l'hosto. Quand j'étais niard, je me souviens que moi et tous les gosses de la crèche on détestait notre frangin Bébert parce qu'il y était toujours fourré, à l'hosto. Les vieux lui portaient des oranges, on avait même pas le droit de sucer les pépins. Faut préciser aussi que ça lui a pas porté chance, au Bébert. Il a fini dans une boîte à dominos, un beau jour. Je dis pas ça pour ta mère, remarque. Bébert, il avait autre chose que des ulcères variqueux. Il crachait le mou. Alors, tu les trouves, tes godets ?

— Oui, Pierrot.

Juju posa deux verres sur la table. Machinalement, Barbier réenfila sa veste avant de servir le whisky.

— On n'a pas d'eau minérale, bredouilla Juju.

— Oh, chochette ! On s'en passera. Si tu peux pas boire ça sec, c'est pas fort de ta part. Je dirai même que j'en tomberais sur le cul. Allez, Juju, on trinque ! A l'amitié !

— A l'amitié, articula Juju sans oser le regarder en face.

— Évidemment, grogna Barbier, ça manque de glace. C'est pas de la pisse d'âne, mais pas loin.

— C'est bon...

— T'y connais rien, Juju. Moi, dans les bars, ce que j'aimais entendre, c'était le petit bruit de grelot que ça faisait dans les godets de Ballantine's, les cubes de glace. Quand je venais de trancher une nana ça me dégoûtait toujours, tu comprends je pensais à Solange et des fois ça me barbouillait salement d'être forcé de planter mon panais ailleurs. A peine que j'étais sorti de l'hôtel, je courais me jeter un scotch. Ça me retapait. Ça me lavait du rouge à lèvres que j'avais liché en levant le cœur. Mais dis donc, tu m'écoutes ou tu ne m'écoutes pas ?

— C'est en quoi, ta veste ? murmura Juju en passant un doigt sur le col.

Barbier se rengorgea :

— C'est du shetland comme on en fait pas l'herminette en Angleterre. Cette petite veste, elle m'a coûté quarante sacs, mon pote. Ça te dit rien ?

— Si...

— Seulement, t'as qu'à voir comment qu'elle est coupée, hein !

— Pas avec une hache...

— T'as raison ! C'est un tailleur pas loin de l'Opéra qui m'a chiadé ça. Rien de commun avec le Carreau du Temple.

— Je m'en doute.

— Que veux-tu, fallait que je présente bien. On lève pas les nanas en se baladant drapé dans de la toile de sac.

— Sûrement pas...

— Pour faire des frais, ça m'en faisait. Mais on a rien sans rien, pas vrai ?

— D'accord.

— Et le manucure, et les pompes, et les cravates, et tout le bordel, quoi ! Des fringues, j'en ai deux pleines penderies, c'est pas dur. Même les calbards, tiens, tu peux pas savoir comme ça les touche, les nanas, de te voir sortir d'un calbard de bonne maison. En général les mecs, même quand ils sont pas mal sapés, ils se foutent des slips et les achètent dans des Uniprix. Erreur psychologique !

— Bien sûr, faut de la psychologie, ânonna Juju le verre à la main.

Barbier s'aperçut qu'il n'était pas vide, ce verre :

— Ça par exemple, Juju ! Tu bois pas ! Fais pas ça, y va neiger des colombins ! Bois, ou si t'es malade, va te pieuter !

Juju but lentement son scotch, et Barbier lui remplit à nouveau son verre.

— T'as l'air éteint, mon Juju !

— Ben non, je pense...

Il posa une seconde ses yeux sur ceux de Barbier, les baissa et ajouta pour s'excuser :

— Des fois, je pense.

Barbier euphorique éclata de rire :

— Prends-en pas l'habitude, Juju ! C'est comme ça que Pascal a inventé la brouette. Tu vois pas que t'inventerais une deuxième brouette ?

Juju s'esclaffa sans conviction et avala son scotch précipitamment.

Barbier reboucha la bouteille :

— Ça va comme ça. T'en boirais quatre que tu chanterais *La Marseillaise*. On est bien ensemble, hein, Juju ?

— On peut pas être mieux.

— Merde, t'as pas l'air convaincu !

— Mais si, Pierrot, qu'est-ce que tu vas chercher ?

— Oh je disais ça comme ça. Tu sais, Juju, je voudrais bien être tiré de là. T'en fais pas, je t'oublierai pas dans mes prières. S'il y a de l'osier à gagner à Caracas, un jour tu recevras un petit mandat.

— Parlons pas de ça, Pierrot.

— Si, j'y tiens. T'auras de quoi filer en Corse et acheter un bateau. Un bateau que t'appelleras *L'Ami Pierrot* en souvenir de ton pote. D'ac, pour *L'Ami Pierrot* ?

— D'ac, bien sûr.

— Tu l'auras bien gagné, bon Dieu. Je te vois d'ici en maillot rayé, la caisse de pastaga dans la cabine et la barre dans les mains. Tu goderas autant que la barre, hein, Juju ?

— T'as raison !...

— Du soleil, c'est pas dur, t'en auras par-dessus la tête. Et du beau. Du pas pourri. Du tout neuf.

Ah, c'est pas du tout cuit, faudra pas que j'enfile des perles, à Caracas, mais si ça rigole pour moi, parole que ça rigolera pour toi.

Excité, Barbier reprit Juju par le cou, l'embrassa sur une joue :

— Tant pis, Juju, je t'embrasse. T'es mon poteau, t'es mon alter ego, comme on dit au lycée. Ça me fera mal aux tripes de te laisser là mais qu'est-ce que tu veux...

Il eut une moue fataliste qu'imita Juju. Juju aussi l'embrassa sur la joue, à retardement. Il trouvait que L'Artisse prenait son temps, le vieux cinglé, pour faire ses courses.

La manche de Barbier lui chatouillait la nuque. Des étoffes de ce prix-là ne devraient pas gratter la peau, tout de même...

Poreuse sous le soleil de l'après-midi, la neige éblouissait Juju posté, son demi de rouge à la main, derrière les vitres sales de chez Halimid. On apercevait le glauque de l'Oistre que ses berges bordaient de blanc. C'était aussi violent qu'un maquillage de vieille putain ou de clown qui ne fait pas rire. Des troupes de glaçons se bouscullaient sur l'eau que le courant tordait en accroche-cœurs fulgurants.

Tel le sphinx de Gizèh, Halimid rêvait le buste droit à son comptoir. Les deux hommes étaient seuls. La radio en sourdine chantait dans l'indifférence le los d'une marque de shampooing. Sombre, Juju regardait l'Oistre qui passait sans passer, verte d'ennui et noire de poussier. Il vida son demi et se retourna vers Halimid, la lippe dégoûtée :

— Qu'est-ce que tu fous là, Halimid ? Qu'est-ce que tu peux bien foutre là ? Il fait chaud chez toi, là-bas. Il fait chaud. Qu'est-ce que tu fous là ?

Halimid se fendit la face d'un petit sourire :

— C'est au ventre qu'on a chaud. Là-bas, j'avais froid au ventre.

Halimid avait travaillé cinq ans à la POUM en qualité de manœuvre, ne mangeant que du pain et de la tétine de vache pendant ces cinq ans pour acheter la buvette de La Décharge. Juju s'accouda au zinc et murmura, ensorcelé :

— Halimid, je vais partir vers le soleil. Je vais marcher au soleil, pisser au soleil. Il y a du soleil pour moi derrière le mâchefer, t'entends ? Je vais partir bientôt.

Halimid ricana :

— Tu partiras pas, Juju.

Juju tapa du poing :

— Si, je partirai ! Et pourquoi que je partirai pas ?

Halimid grignota une olive avec de menus gestes de rat, toisa le Juju surexcité qui lui faisait face :

— Parce que tu n'as pas un sou, Juju. Parce que tu n'auras jamais un sou. Parce que tu es un branque, Juju. Parce que la force de ta vie elle est noyée dans le pinard. Elle flotte sur le pinard, ta force. Tu es un bon gars, Juju, mais tu as le ventre à l'air. Tu ne partiras pas, Juju.

Juju pâlit et, terrible, retapa du poing ; ce qui fit vibrer une rangée de verres :

— Si, je partirai, bon Dieu de merde ! Vous me prenez tous pour un con, tous, mais vous verrez, vous verrez ! Dans huit jours je serai barré, t'entends, Halimid, barré au soleil et vous crèverez tous sous dix pieds de neige. Dans huit jours et même avant, parole !

Halimid ne se souciait pas d'entretenir une conversation si passionnée avec son meilleur client. Pour effacer une seconde de franchise qui n'entraînait pas dans son habituelle politique de silence, il servit un demi de rouge à Juju :

— Après tout, t'as peut-être raison. Tiens, c'est la mienne.

Ils se turent et Juju rageur mordilla pensivement le rebord de son verre. Ils verraient, tous. Oui, il partirait. La Décharge se dirait : « Mais où est passé Juju ? C'est marrant, on voit plus Juju, il est tout de même pas mort, ça se saurait. » Peut-être le rechercherait-on dans les fossés. Aux approches des tas d'ordures, tous se demanderaient si cette forme n'était pas Juju. Ce ne serait pas lui, mais des ordures qui se donneraient son genre. Lui, Juju, aurait pour cuvette à bains de pieds l'immensité de la Méditerranée. Et il leur enverrait des vues de Bastia, à tous, à Halimid, à Oscar, à Paulo, à tous des vues en couleurs naturelles avec quelque chose d'écrit dessus : « Juju est au soleil. Juju est heureux. Juju vous emmerde. »

Il partirait. C'était sûr, maintenant. En somme, il était déjà parti. Il partirait les mains dans les poches. Frédérique à côté de lui parce que c'était entendu entre eux. Il ne partirait pas sans Frédérique, il n'y aurait pas eu de lumière dans le ciel, sans elle. Aux yeux de Juju, la jeune Corse était la véritable mère du soleil et des vagues. Si elle n'avait jamais existé, Juju n'aurait jamais rêvé à d'autres félicités que celles d'un Niagara de douze degrés. Le coquillage, c'était Frédérique, l'imagination du sable tiède, des toits roux et des figuiers de Barbarie s'appelaient Frédérique.

— Faut que j'aille lui dire de se préparer, qu'elle fasse sa valise, qu'on décide du jour où qu'on partira.

Il eût voulu hurler de joie mais demeurerait grave car une joie pareille l'abrutissait, qui allait faire éclater sa vie en mille morceaux brillants de verre pilé. Il souffla, et la surface du vin se rida. Jamais Juju n'avait pu lire dans les lignes du vin. Il y lisait enfin ce matin-là que l'hiver était fini, qu'il ne reviendrait plus, que c'était mort, mort, mort, la crasse, les harengs dans les waters et tout le tremblement.

Juju vida son demi, renifla et sortit non sans avoir crié à Halimid :

— Tu verras si je pars pas, figure !

Halimid branla interminablement le front avant de se prosterner sur le plancher gras et poudré de sciure, dans la direction de La Mecque, ainsi qu'il en avait coutume dès qu'il était seul.

Juju marchait, jetant des regards de mépris à la neige, aux fumées que toussaient les cheminées, aux passants grelottants, aux choux brûlés de gel et roides dans les jardinets, aux stalactites morveuses qui pendaient des gouttières, à tout. A tout ce qu'il ne reverrait plus dès qu'il serait à Pietraneira qui se prononce Pietraneire. Il haïssait brusquement La Décharge, cette poubelle qui l'avait nourri. Il haïssait

jusqu'au souvenir, qui lui avait été cher jusque-là, de ses copains d'enfance Marco, Chérif et Poléon. Il haïssait sa vie puisqu'il nous faut haïr ce que l'on abandonne.

Il marchait à grands pas, les yeux ouverts sur de l'or et du bleu. On verrait ça, s'il n'était pas un homme ! Il en était un, et un fameux. Son torse se gonflait sous le blouson de cuir. Juju ne sentait plus le froid, n'y prêtait pas plus d'attention qu'aux bavardages d'un gosse. Le froid allait disparaître *comme par enchantement*.

Juju escalada le talus et gagna les voies. Les voies, ç'avait été son jardin d'enfant et sa promenade de poivrot. Il les aimait encore, les voies. Elles n'étaient pas de La Décharge mais de partout au monde. Ç'aurait pu être celles du Transsibérien. Quand on collait son oreille sur un rail, on entendait un train, tout comme grondait la mer à l'intérieur du coquillage ; et les locomotives transportaient la tempête.

Juju étendit les bras et se mit à hurler :

— Vive le soleil !

Il ahana, étourdi par sa puissance. Le monde lui cirait ses chaussures. La vie, c'était une compound, un bouillonnement de vitesse, de feu, de propreté et de sécurité. Soûlé de liberté, Juju tituba en rigolant aux sémaphores, au ballast, aux traverses, et tous les boulons lui faisaient de l'œil et toutes les toiles d'araignée de l'électricité fredonnaient au-dessus de lui des airs de guitare à son échelle, majestueux. Juju explosait à la façon d'un peuple délivré. Ses chaînes tombaient, ses freins cassaient, sa nuit craquait et faisait eau d'une eau si claire, si étoilée qu'il en aurait presque bu. Plus léger qu'une bulle ou que la plume du pissenlit, il dégringola le remblai, se faufila par le trou du grillage, traversa la route et s'en alla frapper à la porte de Frédérique. On lui cria d'entrer. Frédérique en peignoir dans la cuisine se préparait une tasse de thé.

— Ah te voilà, Juju ! Lâcheur ! Moi qui t'attendais tous les jours !

Elle serra la main qu'il lui tendait et murmura :

— Comment va-t-il ?

— Qui ça ?

Elle eut un haussement d'épaules agacé :

— Barbier, tiens !

— Mais... bien. Pourquoi que tu voudrais qu'il aille mal ?

— Il est toujours chez toi, hein ?

— Ben oui, mais il va partir bientôt.

— Partir ?

— Ben oui. Il correspond avec des types pour partir en Amérique.

Enthousiaste, Frédérique battit des mains :

— Bath, bath ! Ils l'auront pas, les flics ! Ils le reverront que dans un doux rêve !

Juju sourit, histoire de participer à ce ravissement. Du rose aux

pommettes, Frédérique s'assit sur un coin de table, les mains sur les genoux. Elle s'inquiéta :

— Tu veux du thé, Juju ?

— J'aime pas ça. J'ai pas une tête à boire de ça.

Elle prit sa tasse et passa dans sa chambre. Juju morose attendit qu'elle l'appelât. Elle s'était recouchée et les souris blanches lui couraient dans les cheveux. Frédérique en cajola une dans le creux de sa paume :

— Tu la vois celle-là, Juju ? elle va être maman.

— J'y suis pour rien, grogna Juju.

Frédérique rit et dit, soudainement grave, accoudée sur son oreiller :

— Parle-moi de lui.

— J'ai rien à en dire, merde, il dort, il mange.

— On dirait qu'il t'a fait quelque chose ?

— Mais non, bon Dieu, qu'est-ce que tu veux qu'il m'ait fait ?

— Oh là là, te mets pas en colère. Où il compte aller, en Amérique ?

— J'en sais rien, à Caracas, paraît. Mais il y a pas que lui qui va partir, Fred. Il y a nous !

— Nous ?

Juju s'enflamma et gesticula si bien que les souris effrayées s'engouffrèrent à la file indienne sous le drap.

— On part, Fred ! On part ! C'est dans la poche. Dans huit jours on est en Corse !

— Tu es malade, Juju.

— Non, Fred. On part, c'est sérieux.

Il lut l'ironie dans les yeux de la fille. Il se fit pressant, ardent :

— Je te jure qu'on part, je te le jure.

— Tu as de l'argent ? pouffa-t-elle. Il serra les poings :

— J'en aurai.

— Comment ?

— Je peux pas te le dire, mais j'en aurai.

— Tu as pris un billet de loterie ?

— Déconne pas, Fred, c'est pas du vent. J'aurai du fric. Plus qu'il n'en faudra pour aller à Bastia.

Frédérique se fit sévère :

— Tu vas faire l'idiot, Juju.

— Non, Fred, je ferai pas l'idiot.

— Alors tu n'auras pas d'argent.

— Si, si. Tu ne me crois pas ?

— Pas du tout.

— Eh ben, tu me croiras quand je te le mettrai sous le nez. Tu voudras bien partir, hein, quand je te le mettrai sous le nez, le fric ?

— Je partirai, bien sûr.

— Tu l'as dit, Fred, qu'on partirait ensemble, tu l'as dit.

— Évidemment. On l'a juré... L'imagination l'abandonna vite, qui l'avait effleurée une seconde, et Frédérique hocha la tête :

— Mais ce n'est pas possible. Juju reprit, obstiné :

— Fais-moi confiance. On met les voiles dans huit jours, même avant.

— Je verrai bien.

— C'est ça, tu verras bien.

Ce ton d'incrédulité avait excédé Juju qui se mit à boudier. Elle était comme Halimide, Fred, comme tout le monde. Personne ne voulait se fourrer dans le crâne l'idée saugrenue que Juju devenait un homme capable de faire autre chose que d'assécher une cave entière. Il les étonnerait. Ils demeureraient tous la bouche ouverte, à se dire : « Ce Juju, il nous a soufflés. Il est là-bas à se les rôtir au soleil et nous on a les pieds gelés. Ce Juju tout de même ! »

La conscience de sa force lui était revenue. Les souris couinaient sous le drap. La main de Frédérique alla les repêcher, les lâcha une à une sur le couvre-pied noir.

— Juju, raconte voir comment il est, Barbier, avec toi ?

— Ben, il est comme ça.

— Enfin, quoi, vous êtes devenus copains ?

— Un peu.

— Tu as de la veine.

— C'est vrai, j'ai de la veine.

— C'est pas un garçon qu'on rencontre à tous les coins de rue, Barbier. Il doit avoir une personnalité formidable.

— Tu sais, Fred, il est pas autrement que les autres.

Frédérique s'indigna :

— Tu es fou, Juju ! Tu oublies ce qu'il a fait !

Suppliant, Juju tira sa chaise près du lit :

— Ah ça va, Fred, ça va. Parle-moi de la Corse. Qu'est-ce qu'on mange en Corse ?

Frédérique resta muette un long moment, puis dit d'une voix où manquait la braise qui la dévorait à l'accoutumée :

— On mange des merles.

— Des merles ?

— C'est pas des merles comme sur le continent. Là-bas, ils se nourrissent de myrtes et d'arbrouses. Ils ont une chair très parfumée.

— Et puis, et puis ?...

— Et puis...

Leur conversation n'était pas faite de concessions. Frédérique aurait voulu parler de Barbier, Juju supportait qu'on ne l'entretînt que de la Corse.

- ... Il y a le prisulture, le stuffato de mouton, la prémonata...
- Qu'est-ce que c'est, la prémonata ?
- Du bœuf braisé aromatisé au genièvre.
- Ça doit être salement bon. On en mangera en arrivant.
- Ah oui, en arrivant...

Juju patient ne releva pas cette remarque déplaisante :

- Et comme pinards ? Y en a de bons ?
- Du côté du Cap Corse, tu as les Malvoisies.

Il y a aussi les vins de Porto-Vecchio, de Cervione, d'Olmeto, de Corte...

Ces noms sonores chantaient délicieusement aux oreilles de Juju. Il se les prononçait mentalement, le cœur enroulé dans du velours. Il défaillirait de bonheur en touchant la terre promise. Il soupira, ébloui :

- On boira tout ça, ma vieille. On boira tout ça.
- A la Saint-Glinglin, mon pauvre Juju !
- Ma parole, rétorqua-t-il irrité, on dirait que tu veux plus y aller, en Corse, que tu l'aimes plus !
- Tu es bête, Juju. Tu le sais bien que je l'aime, et plus que toi encore. Seulement je prends pas comme toi mes désirs pour des réalités.

- Mais je te dis que je te jure...
- Jure, jure, ça ne coûte rien.

Il n'y avait rien à tirer de Frédérique aujourd'hui, voilà tout. Elle ne comprendrait, elle ne bondirait de joie que lorsque Juju viendrait, bientôt, lui ordonner noblement de faire sa valise : « C'est moi, Fred, tu t'es assez foutue de moi l'autre jour, eh bien on part, fais vite, on a un train à telle heure pour Marseille et le bateau prend la mer demain, fais vite, on part, on part. » Et il jetterait l'argent sur le lit d'un geste magnifique.

Juju reprit, cette fois très calme :

- Crois-moi ou pas, je m'en cogne. Mais tiens-toi prête à lever l'ancre, ma fille.
- On lui dira, Juju.

Il ramassa la conque, en extirpa par la queue une souris qui s'y était blottie. Frédérique intervint :

- N'écoute pas la mer tout de suite, Juju. Tu l'écouteras suffisamment quand tu seras là-bas. Barbier, est-ce qu'il t'a raconté comme il avait tué les flics ?
 - Oui.
 - C'est comme dans les journaux ?
 - A peu près.
 - Raconte-le-moi, Juju. Je t'en prie, Juju...
- Morne, Juju refit le récit de Barbier, récit gravé dans son esprit et

que Frédérique émaillait d'exclamations farouches, couchant par la pensée avec la mitraille. Juju se tut enfin, et son regard se porta sur la carte de la Corse. Quatre arrondissements de soleil, soixante-deux cantons de soleil, trois cent soixante-cinq communes de soleil s'offraient à lui.

Retombée sur son oreiller, Frédérique déclara, songeuse :

— Quel homme, ce Barbier. Ange aurait été heureux, à ta place. On dirait que tu t'en moques, toi, d'avoir l'honneur de l'héberger.

— Je ne m'en moque pas du tout, sois-en sûre.

— Tu t'occupes plus que de la Corse.

— C'est normal, non ? Il va partir en Amérique. Je ne vais pas me suicider parce qu'il part en Amérique. On est pas mariés. Et moi aussi, je pars, et toi aussi, tu pars. On va laisser le thermomètre en rade, sans nous, à ses moins quinze-moins vingt. On va se baigner et manger du prénatal.

— De la prémonata.

— Si tu veux. Mais j'insiste pas là-dessus, tu vas encore me traiter de dingue. Pas pour longtemps, Fred, pas pour longtemps.

Frédérique amusée plissa le nez pour épeurer une souris qui courait sur sa joue.

— C'est parfait, Juju. J'attendrai...

Elle fredonna :

— J'attendrai le jour et la nuit...

Juju eut un sourire formel et se mit à entendre la mer. Il aurait un voilier à moteur. Il lui faudrait des filets. Il lui faudrait ce « casier combiné pour la pêche aux crevettes, crabes, homards, etc. » que vantait ce vieux catalogue de la Manufacture de Saint-Étienne retrouvé au grenier. Ça se vendait cher, les homards. Il vivrait par la suite du commerce de ses homards. Les homards à Juju seraient connus sur le marché de Bastia. Les restaurateurs se battraient pour avoir un homard de Juju. Après tout, bien qu'ils n'en eussent jamais parlé, ils se marieraient peut-être, Frédérique et lui. Elle avait dit une fois qu'elle épouserait un pêcheur, là-bas. Or Juju ne serait-il pas pêcheur ? Frédérique lui cuisinerait de la prémonata et du stuffato de mouton. Pourquoi pas ? Tout attendri, Juju reposa la conque. Frédérique n'avait pas besoin d'aimer Juju à la folie pour lui cuisiner de la bonne prémonata. Lui, du moment que la prémonata soit bonne...

Le jeu de construction de son bonheur flambait dans sa tête. On lui avait fait une piqûre de cognac en pleine cervelle. Deux souris grimpèrent sur la poire électrique, puis de là montèrent par le fil.

— Si elles vont au plafond, décréta Juju en lui-même, c'est que tout marchera.

Il suivit angoissé leur ascension lente et entrecoupée d'hésitations

interminables. Enfin la première toucha le plafond du museau et rebroussa chemin, contraignant l'autre à l'imiter.

— C'est des braves bêtes, les souris, apprécia Juju.

— Si tu savais comme je les aime, Juju ! Si j'avais à m'en aller...

Ici, Juju lui cligna de l'œil, assuré. Frédérique fit une moue et poursuivit :

— ...je les emmènerais partout avec moi. Je les appelle les *migliassis*. Les *migliassis*, c'est des gâteaux de chez nous.

— Tu en mangeras dans huit jours, des *migliassis*, des vrais, insista lourdement Juju.

Frédérique fit gentiment « non » du doigt :

— Je les aime. Avec toi, ce sont mes seules amies. Les amis, c'est là que ça se tient.

Elle se toucha le cœur. Juju indifférent quitta sa chaise, alla se camper devant la carte de rouge à lèvres et de crayon gras.

Frédérique chantonna, narquoise :

*O Corse, île d'amour,
Pays où j'ai vu le jour...*

Juju se retourna et plaisanta :

— Cause toujours, la tuberculose, c'est un fléau.

— J'en sais pas mal qui en sont morts, termina Frédérique machinalement.

— Bon, mon petit Fred, oublie pas ce que je t'ai dit.

— Sois tranquille.

— Je te lâche. Quand tu me reverras, tu me feras des excuses. Tu as une valise, au moins ?

— Deux, Juju, une pour toi, une pour moi.

— Eh bien tant mieux.

— Juju ! Tu peux dire à Barbier qu'il n'y a pas que des flics sur terre, qu'il y a des gens qui prient pour qu'il s'en tire !...

— Je n'y manquerai pas. A très bientôt, Fred.

Il claqua la porte pour ne pas entendre un dernier sarcasme. C'était une gamine, Fred, et lui un homme. Jamais Juju ne s'était pris pour un homme. Or il estimait s'être énormément trompé sur son compte. Il s'affirmait dès maintenant à haute voix le plus authentique des hommes. Il entra au *Réveille-Un-Mort*.

Il y avait là le routier organisateur du fameux match Juju-Paulo Thérard et Milou Lacoïche, amant de la Micheline Papot et convoyeur de pommes de terre. Autrefois, Juju leur eût mendié un verre, verre qu'il aurait payé de pitreries ou de platitudes. Il leur adressa un vague salut et réclama un demi de rouge à Oscar. Milou cria :

— Juju ! Tu reconnais plus les potes ?

— Si, mais j'ai de quoi me payer un godet. Je suis un homme, moi, pas une suceuse.

— Bravo ! fit l'autre routier.

— Bravo ou pas, c'est comme ça. Et si vous avez soif, je suis assez grand pour me fendre d'une tournée !

Les deux chauffeurs le rejoignirent au zinc et Oscar imperturbable leur servit d'autorité un même demi du même rouge. Milou gouailla :

— T'as fait un casse, ou un héritage, Juju ?

— Non, mais je me tire. Je quitte La Décharge dans huit jours.

— Sans blagues ! Où que tu vas ?

— En Corse.

Oscar et les autres éclatèrent de rire. Oscar parvint à hoqueter :

— Sacré Juju ! Un jour, il nous fera pisser dans notre bénard !

Juju ne broncha pas, accoutumé désormais à ce genre de scepticisme. Il se contenta de répéter, très calme :

— Je fous le camp en Corse dans huit jours.

Milou hilare prit à témoin son camarade :

— T'entends ça, Pinel ? Juju en pigeon voyageur, c'est trop marrant !

Le nommé Pinel s'en battit les cuisses. Juju sourit, supérieur :

— Marrez-vous, les loquedus. Je vous dis que je les agite. Là-bas, y a un bateau qui m'attend pour faire la pêche. Et pas la pêche au goujon, j'aime mieux vous prévenir.

Pinel pouffa :

— Si tu pêches les huîtres à la ligne, faut mettre une perle à ton hameçon, Juju ! Tu feras une portugaise à chaque coulée, officiel !

Les claques dans le dos collèrent Juju au comptoir. Milou, le premier, reprit un semblant de sérieux :

— Ça va pas, Juju ? Si tu déconnes même quand t'es pas gelé, c'est mauvais signe. Vide ton pot que je remette la mienne en vitesse, ça vaudra mieux que ta Corse.

— Juju, c'est pas dur, y se prend pour Napoléon, gloussa Oscar.

Froidement, Juju plaqua une pièce sur le zinc et sortit sans se retourner, plongeant les trois hommes dans une mare de stupéfaction. Oscar se frotta les yeux avec ostentation :

— Depuis vingt ans que Juju vient boire ici, c'est la première fois que je le vois refuser une tournée. Et ça, ça m'épate plus que si je voyais Jésus-Christ se radiner drapé dans ses rideaux pour me commander un Byrrh-cassis.

Milou et Pinel demeurèrent cois. Juju n'avait pas même fini son verre.

Juju se coula dans le trou du grillage et se mit à marcher le long des voies en comptant les traverses des rails pour ne songer à rien. Il

s'empêtra vite dans ses calculs et se jucha sur le talus pour admirer le passage d'un train. Il attrapa au vol, lettre après lettre, sur les pancartes accrochées aux flancs des wagons : « Marseille. » Il fit un petit salut protecteur à l'express que déjà avalait le tunnel. C'était à Marseille qu'on embarquait sur le *Maréchal-Joffre*. Frédérique et lui étaient sur le pont. Les mouettes du bonheur les survolaient. La mer enfin jaillie du coquillage léchait le bastingage.

Juju les mâchoires serrées resta là tandis que loin, loin, loin sifflait le train perdu. Soleil éclaboussant, ciel bleu de méthylène, mer d'herbes. Le mirage flottait au-dessus des voies. De gros flocons de neige chatouillèrent le nez de Juju. Les poches éblouissantes des fonderies ressemblaient au soleil.

Juju s'ébroua, fit le dos rond, les reins de loup et regagna à larges enjambées sa maison.

Renée croquait des bonbons rouges, un litre de vin aux trois quarts vide auprès d'elle. Elle désigna du doigt la quotidienne enveloppe bleu pâle :

— Porte ça à Barbier, Juju. Faut pas faire attendre Barbier.

Juju devint livide et considéra le litre d'un œil niais, prêt à frapper. Renée ricana, cracha un jet de salive rose sur le sol :

— Paix, Juju, paix. Il ne risque rien, ton pote. Range tes crocs, Juju chien de garde.

Juju souffla :

— T'es marteau, Nénette. Barbier est pas là. Il a jamais été là. Faut pas dire d'âneries, tu nous ferais avoir des ennuis.

Renée s'enfourna quatre bonbons dans la bouche :

— Te fatigue pas, Juju. Tu sais bien qu'y a rien à craindre, avec moi. Je me gourrais du trafic depuis pas mal de temps. T'avais trop changé aussi. Alors tout à l'heure j'ai joué les concierges. J'ai lu cette lettre. T'affole pas, j'ai fait ça proprement. Tu peux aller la porter.

— Salope...

— Ah non, Juju, pas salope. Curieuse, c'est tout.

Juju tomba à genoux, larmoyant :

— Nénette, fais pas l'andouille, hein ? Ferme-la. Barbier, c'est mon ami, c'est mon frangin. Ferme-la. Si tu veux bien la fermer, il te donnera du fric, tu sais...

Renée retira le goulot de sa bouche, fit claquer le cul du litre sur la table :

— Dis donc, gros porc, si c'est ton frangin, Barbier, tâche de pas oublier que je suis ta frangine. Ferme-la, ferme-la, tu me prends pour une ordure, non ? Bien sûr que je la fermerai, j'ai surtout pas besoin de toi pour ça !

Juju respira et se releva. Il grogna, menaçant :

— C'est bon. Parce que si t'allais prévenir les poulets, j'appellerais

personne pour t'étrangler, ma vieille.

Quoique assise, Renée trouva le moyen de lui faire un geste obscène.

Juju attrapa le litre et le vida. Du sang dans les yeux, il ricana :

— Beaucoup de silence, Nénette, beaucoup de silence. Sans ça on te ramassera violette sur le carreau, Nénette.

— Ça va, gros porc. T'as confiance dans ta famille, toi au moins.

Il y avait des mégots, des verres embués de rouge à lèvres et des reliefs de charcuterie partout depuis le départ de Bijou. Un morceau de viande verdissait dans une marmite sur un lit de graisse jaune. Juju plaça son poing sous le menton de Renée :

— Pas de salades, Nénette. Barbier, il part dans huit jours pour l'Amérique.

— Dans cinq, gros porc. C'est dans la lettre.

— Ah ?

Il fourra son poing dans sa poche de pantalon et poursuivit perplexe :

— Ah ? Dans cinq jours ? Eh bien dès qu'il sera barré, moi aussi je mettrai les voiles. Tu resteras toute seule dans la crèche. Toute seule. Tu pourras faire ta putain peinarde, t'auras pas besoin de refermer les jambes quand tu m'entendras rappliquer. Je me taille en Corse avec Frédérique.

— T'es maboul ?

— C'est ce que tout le monde dit. Seulement moi je suis un homme, je suis de parole. Je serai en Corse à la fin de la semaine et si t'es pas contente ; c'est du kif. Regarde ces paluches, Nénette, c'est des paluches d'homme. Et je te montre pas le reste, tu sais trop ce que c'est, putain de pute.

Renée ne répondit pas. Un bonbon craqua sous ses dents. Juju tourna dans la pièce, frappant du pied le poêle, les murs, les tabourets :

— Faut pas jouer avec Juju ! Juju, il en a marre de jouer ! Il va péter comme une bombe ! On aura jamais vu ça ! On fait plus ce qu'on veut de Juju avec un coup de rouge ! Fini ! Classé ! Mort ! Juju, c'est un mec !

— Barbier, oui.

— Ta gueule avec Barbier. C'est moi le vrai mec, ici. Et je te le prouverai !

— Tu prouveras mes fesses.

Il la gifla, superbe, et comme elle se rebiffait il la matraqua d'un direct. Elle s'effondra tête en avant sur le carrelage. Juju rigola et se frotta le poing :

— Il y a quelque chose de neuf, nom de Dieu ! Je suis un Jules ! Je suis un homme !

Il enjamba Renée et ouvrit le placard. Il but une violente gorgée de rhum et s'assit à la table en dépliant un vieux journal. Il prit un tronçon de crayon et se tourmenta un instant sur les mots croisés. Horizontalement : I. S'accordent bien avec le mouton. II. Manifestations. III. Elles font faire le plongeon. IV Reflets sur l'eau. Participe... Il fallait être bachelier pour résoudre pareilles colles. Juju découpa le problème aux fins de le soumettre à Pierrot.

Renée bougea. Il se pencha sur elle, la releva, la cala sur un tabouret. Il prit son mouchoir et essuya le sang qui étoilait le menton de sa sœur.

— Là, Nénette, là. Faut pas chahuter avec les hommes. Les hommes c'est gentil, mais faut pas abuser, tu comprends ? Parce que si on abuse ils se fâchent, ils tapent, et c'est costaud les hommes, et ça fait mal...

Elle susurra entre ses dents :

— Fumier.

— Et perds pas de vue ce que je t'ai dit, Nénette, si tu vends Barbier, je te saigne dans un bol.

Ce regard de haine troubla Juju. Il ne put l'endurer, ramassa la lettre et s'en alla dans le jardin. Il prit son couteau par la pointe et l'envoya se piquer dans la cabane en bois, juste sous la fenêtre, ainsi qu'il l'avait décidé.

L'Artisse brossait sa redingote dans l'espoir de la débarrasser des points de moisissure qui l'avaient attaquée. L'Artisse se rendait au mariage de Couzenal, son ancien collègue de la Samaritaine. Couzenal épousait une veuve de Montargis. Cette cérémonie imprévue causait à L'Artisse bien du dérangement. De prime abord, il n'avait pas voulu cesser d'exercer auprès de Barbier ses fonctions de femme de ménage, et il avait fallu l'indifférence du bandit et l'insistance de Juju pour qu'il consentît à abandonner ses charges domestiques.

— Barbier n'a pas besoin de toi pour boire son jus et pisser contre le mur, s'était emporté Juju qu'exaspéraient les hésitations et les scrupules du vieux.

— Bon. Bon. Veille sur lui, Juju. La peste soit de Couzenal et de ses noces bourgeoises. J'irai, mais veille sur Barbier, ne le laisse manquer de rien.

Juju avait promis. L'Artisse enfila sa redingote, astiqua une ultime fois avec son mouchoir les souliers vernis rescapés de son passé de vendeur, tira sa montre de son gousset et s'en alla d'un pas vif, comme propulsé par ses soupirs.

Barbier était sinistre, les cheveux blonds plaqués et visqueux d'une sorte de bandoline. Cela lui aplatisait le crâne, et les lunettes à monture métallique qu'il ne quittait plus lui donnaient un air étrange d'étudiant abruti par les veilles. Juju, honnêtement, ne le reconnaissait déjà plus. Ce n'était plus Pierre Barbier, cet éphèbe sans personnalité qui s'évertuait à ravalier sa lèvre inférieure. Jamais ce blondinet à tête d'oiseau n'avait été l'assassin des flics, l'introuvable gibier des polices.

— T'es sûr que je peux sortir ce soir, Juju, tu es sûr ?

— Tu parles. L'Artisse est bien d'accord. Tu ressembles autant à Barbier qu'à un pot de confitures. T'es une tronche, mon pote, une tronche !

Pour la millième fois, Barbier se regarda dans la glace et sourit :

— Faut dire que je me fais peur. Quand Solange va me voir comme ça, elle va se débîner. Pour qu'elle me croie, faudra que je lui montre mon grain de beauté sur la fesse gauche ! Du coup, je me foutrai pas de boules Quiès dans les trous de nez, qu'est-ce que t'en penses ?

— Ça fait pas faute. Comme t'es, tu pourrais te balader une semaine dans les couloirs de la Préfecture.

Ils passèrent l'après-midi sans presque parler, feuilletant les journaux et buvant à petite doses du scotch. Ils attendaient le soir pour partir à la ville. Barbier se ferait photographe, enverrait aussitôt les clichés à Solange qui les recevrait au matin. Dans la

journée, on y apposerait les cachets. Barbier disparaîtrait demain dans la nuit. C'était donc en principe l'avant-dernière fois que le soir tombait sur les deux hommes, et quelque chose qui ressemblait à une mélancolie traînait entre les quatre murs de la cabane en bois.

Le moindre bruit pourtant faisait tressaillir Juju qu'inquiétait la présence sourde de la voisine, Renée qui savait, Renée qui n'avait pas desserré les dents depuis le coup de poing qu'il lui avait donné. Juju se nourrissait de « pourvu... », coulait fréquemment un œil par le trou du rideau rouge. La terre était blanche d'une neige que le dégel proche réduisait déjà en farine. On prédisait malgré tout « des chutes éparses dans la région parisienne ». Mais Juju se rassurait : Renée ne bougeait pas de la maison. Il avait été lui chercher prudemment deux litres de rouge afin de se faire pardonner.

Barbier rejoignit Juju au rideau, en souleva un pan :

— Dis donc, il fait assez noir, tu crois pas ?

— Si. On peut y aller.

Barbier remonta le col de sa veste de shetland et dit :

— Il doit faire frisquette, hein ?

— Moins.

— J'achèterai un lardosse en ville. Une pelure de fonctionnaire. Si je faisais dans le luxe, on me remarquerait peut-être au bateau.

Juju ouvrit la porte et Barbier tout ému entra dans l'air libre qu'il n'avait pas respiré depuis bientôt un mois. Il dévala souplement l'escalier et, heureux, frappa la terre du pied :

— Merde, c'est épatant d'être dehors. Je savais plus comment c'était. C'est un peu choucard !

— Ferme-la, Pierrot. Faut pas que ma frangine t'entende. Tu vas sortir le premier, moi je vais aller voir où elle en est de ses deux litres.

Tandis que Barbier gagnait la rue en s'attachant à ce que ne grincent pas les gonds du portail, Juju fit irruption dans la cuisine. Ivre-morte, encadrée comme par des cierges par les litres vides, Renée ronflait et bavait, vautreée sur la toile cirée de la table.

Juju murmura, dégoûté :

— Ordure, va. Belle mentalité !

Il fouilla dans un tiroir du buffet, retrouva ce qu'il désirait, un tube de comprimés de gardéal.

— Tu dors pas assez, Nénette. T'as pas besoin de te réveiller avant demain. Et demain je serai presque en Corse, ma Nénette. Maintenant, tu vas boire ça, fille, et gentiment.

Il avait délayé deux comprimés dans un verre d'eau qu'il approcha des lèvres de Renée. Il l'avait soulevée par le front, elle ouvrit un œil sans lumière et grognonna :

— Ju, malade... Ju...

— Bois ça, ça va te dessaouler.

Inconsciente, elle but avidement et Juju reposa dans une flaque de vin cette tête qui pesait dix kilos. Il éteignit et s'empessa de rejoindre Barbier qui, collé aux grilles, l'attendait.

— Ça va, elle dort comme une soupière.

Juju mena son compagnon dans le chemin des Goujons. Il ne fallait pas trop se mêler aux ouvriers qui sortaient encore de la POUM, bien qu'il eût convenu avec Barbier qu'en cas de rencontres il le présenterait comme étant un copain d'armée. Au vrai, Juju ne redoutait qu'une chose, tomber sur Paulo Thérard qui aurait pu faire, on ne sait jamais, des rapprochements entre ce blond filasse et le prétendu fils de L'Artisse. C'était bien improbable, mais plus que de coutume Juju redoublait de précautions. Barbier, dans les rues, courait des risques. Juju s'abusait peut-être quant à l'excellence de la transformation du hors-la-loi. Ils marchaient sans un mot. L'imminence de son départ définitif rendait peu à peu Barbier muet, plongé dans ses calculs et la supputation de ses chances. Juju, lui, pensait, comme d'habitude.

Ils arrivèrent ainsi aux portes de la ville si brillamment éclairée que Barbier eut un mouvement de recul. Juju, calme, le prit par le bras :

— Si t'as les flubes, te casse pas le tronc, on peut s'en retourner.

Barbier soupira :

— Ça vaudrait peut-être mieux, mais faut quand même y aller. Je te l'ai déjà dit : si on me reconnaît ici c'est qu'on me reconnaîtra partout, alors y a pas de regrets à avoir.

Ils avancèrent parmi les illuminations crues des boutiques et des cafés. Barbier haussa les épaules : il n'avait rien à craindre, personne ne regarde personne, dans une ville. Leurs frayeurs étaient enfantines. Barbier badauda volontairement, léchant les vitrines, sifflotant au passage des filles pendant que Juju inquiet l'escortait comme une sentinelle.

— Grouillons, Pierrot, grouillons, ne cessait-il de répéter.

Il le conduisit à l'Uniprix. La jeune femme préposée au Photomaton tira huit portraits de Barbier sans même lever les yeux sur lui, plutôt attentive à la lenteur des aiguilles des pendules qui ne se décidaient pas à indiquer sept heures.

Barbier glissa les photos dans une enveloppe et jeta celle-ci dans une boîte à lettres. Il acheta ensuite un pardessus gris à bon marché, l'endossa avec satisfaction.

— Il est rien toc, mais c'est pas le moment d'être difficile.

— J'en ai jamais eu un comme ça, ne put s'empêcher de remarquer Juju qui s'était jusque-là paré dans sa vie des nippes les plus diverses et ayant connu au moins plusieurs propriétaires.

Barbier lui répondit plaisamment que « l'habit ne fait pas le bonheur ». Il pénétra soudain dans une épicerie, revint avec une

bouteille de Champagne qu'il fourra dans une poche du pardessus :

— On la boira demain soir avec L'Artisse pour arroser mon départ. J'ai des usages, hein, Juju ?

Juju l'en félicita, enjoué. Enfin, ils laissèrent la ville dans leur dos et Juju parut soulagé. Barbier triomphait, gamin :

— Et voilà, Juju ! Avec des faffes en règle, je me trisse de France comme une fleur. T'as vu ça ? T'as vu tous ces cons qui croisent l'ennemi public n°1 comme s'il était le clerc du notaire ? C'est du billard, Juju, et on va même aller boire un coup dans un troquet.

— Si tu veux, dit Juju, peu enthousiaste.

Taquin, Barbier insista :

— Et tu sais où on va le boire, notre godet ?

— Non.

— On va aller à ton bistrot, celui où t'es toujours à ce qu'il paraît, le *Réveille-Un-Mort* si je me gourre pas.

Juju sursauta :

— T'es fou, Pierrot ! C'est vachement pas prudent.

— Pourquoi que ça serait pas prudent ?

— Je sais pas, moi, on m'y connaît trop.

— Mais on m'y connaît pas ! Tu leur présenteras Marquette, ton copain de régiment Marquette.

Juju s'inclina, taciturne.

Pour aller de la ville au *Réveille-Un-Mort* il n'était pas besoin de passer par La Décharge. Un pont enjambait les voies, un pont d'où l'on surplombait la fantasmagorie cruelle des signaux et les rails s'ébattant comme des tentacules. Un train toussait rouge et frissonnait de vitres. Barbier et Juju se hâtaient vers le bistrot. Ce soir vraiment ils n'avaient pas grand-chose à se dire. La chaleur des autres leur était nécessaire. On eût dit que l'ombre leur paraissait peuplée de tristesse, et Barbier pensait que Juju étouffait de chagrin. Il fallait qu'il boive, par humanité. Barbier le prit par le cou, s'efforça à la gaîté :

— Fais pas cette tête, mon Juju, on se reverra.

— Au ciel, alors y a pas chouïa chances.

— On se reverra, je te dis. On va boire un bon glass, Juju. Tiens, tu la connais, celle-là ?

Il chantonna, grotesque sous sa calotte blonde :

*Moi quand j'buve
C'est par cuves,
Et quand j'buve
J'suis l'Vésuve
Jésus-Christ et les étoiles.
Alors je m'fous dans les toiles
Et j'suis heureux*

*Comm 'Richelieu,
Moi quand j'buve !*

Il pinça la joue de Juju pour le dérider :

— Allez, en chœur !

Juju mêla sa voix rauque à celle, allègre, de son compagnon :

*Moi quand j'buve
C'est par cuves...*

Puis leur chanson s'éteignit faute de cœur. Ils arrivaient au *Réveille-Un-Mort*. Plusieurs camions stationnaient comme à l'accoutumée. Juju reconnut celui, chargé de pommes de terre, de Milou Lacoince. Il y avait aussi celui des Rapides du Rhône, d'autres encore. Barbier souffla :

— Oublie pas, hein. Marquette, je m'appelle.

Juju posa sa paume sur le bec-de-cane et entra, aussitôt fêté par les cris des routiers. Il les salua du geste et tira la porte sur Barbier. Ils s'approchèrent du zinc et Oscar interrogea des yeux. Juju grasseya :

— C'est Oscar. C'est mon pote Marquette, un copain de régiment.

Oscar serra la main de Barbier tandis que Juju poursuivait, monotone :

— C'est la première fois qu'il vient dans le coin, il habite à Palaiseau. C'est un bon copain, Marquette.

Oscar n'en demandait pas tant. Il dit :

— Deux rouges ?

— Deux pernilards plutôt, répondit Barbier, depuis le temps qu'on s'est pas vus, on a des apéros de retard.

Oscar obtempéra. Milou hilare interpella Juju :

— Alors, Juju, tu pars toujours en Corse dans huit jours ?

Il expliqua pour ceux qui n'étaient pas au courant :

— Il nous a sorti ça avant-hier qu'il était bourré : je me tire en Corse dans huit jours, je vais pêcher le thon au naturel, la raie au beurre noir et le maquereau au vin blanc.

Tous se tordirent, Barbier éleva le sourcil. Oscar rigola en servant le Pernod :

— C'est vrai, ça, tu nous en parles déjà plus de ta Corse.

Gêné, Juju murmura :

— T'occupe, j'irai un jour.

Oscar tonitrua :

— Écoutez le hardi voyageur : en Corse, il n'y va plus dans huit jours mais un jour, nuance !

— Un jour ou une nuit, en rêve et en liquette ! s'étouffa un chauffeur.

Juju entonna « Caporal Con » pour créer une diversion. Barbier intrigué le suivit dans cette voie de garage. Ils crièrent ensemble :

— Vive le 42^e R.I. !

et trinquèrent. Oscar racontait que le blond c'était un copain de régiment à Juju.

— C'est marrant, fit Pinel, il me rappelle quelqu'un.

— Ta grand-mère ?

— Quelque chose comme ça...

Barbier et Juju égrenaient à tue-tête des souvenirs de chambrée ; Juju soudain en forme amusait les clients, rééditait ses pitreries sempiternelles faites de grimaces et de poses simiesques, s'asseyant sur le zinc ou grim pant après une colonne. Ce vieux numéro enchantait toujours les routiers qui parlaient souvent du prince des poivrots dans tous les cafés à panonceau de la Nationale 7.

— Il y a un truc que t'as pas encore bu, Juju, clama Barbier de façon à être entendu par l'assistance.

— Ça m'étonnerait, rétorqua Juju.

— Ça se boit à Saint-Germain-des-Prés parce que ça saoule vite, donc pas cher. Du pernod et du rhum ensemble.

— J'ai pas envie de me saouler ce soir, soupira Juju lassé.

Milou le singe :

— J'ai pas envie de me saouler ce soir. Mais il tombe en pansements, le Juju national !

— C'est pour se faire remarquer, surenchérit Oscar.

Juju victime de sa gloire céda :

— Bon, j'en bois un, pas plus.

Il en but un, et deux. Juju était surtout un buveur de vin. L'alcool ne lui réussissait pas. Déjà cela grésillait dans son ventre et Juju croyait en ouvrant la bouche souffler de la fumée. Non, ç'aurait été trop bête. Comme l'autre jour, il quitta brusquement la salle sous les railleries. Barbier dut s'attarder pour régler la note et le rejoignit sur la route :

— Eh bien, Juju, on recule devant le s'quoi qu'est bon, à présent ? Qu'est-ce que t'as ?

Juju excédé se contint et pleurnicha :

— Ça m'emmerde de te voir partir, Pierrot.

Barbier ne répondit pas à cette tendresse qui sonnait mal et interrogea, préoccupé :

— Qu'est-ce que t'as été leur raconter, que tu filais en Corse dans huit jours ?

— Ben quoi, tu m'as bien dit que j'irai, que tu me paierais même un bateau qui s'appellerait *L'Ami Pierrot*.

Barbier ricana :

— Ce que t'es con, Juju, non, ce que t'es lourd ! T'es pas près de

l'avoir, ton raffiot. En tout cas, pas dans huit jours. Pas avant un an, et encore faudrait que j'en gagne du blé, là-bas, quand j'y serai. La Corse, tu peux l'attendre une paye, mon vieux.

Juju demeura silencieux pendant qu'ils se glissaient par le trou du grillage. Ils escaladèrent le remblai et Juju pour une fois ferma son âme à la magie des voies.

Barbier, regrettant sa dureté, eut pitié de ce qu'il croyait être une bouderie de la part de son camarade. Il lui tapa sur l'épaule :

— T'en fais pas pour tout ça. Le principal, c'est qu'on soit potes, et on l'est, hein, mon Juju ?

— T'as raison.

— Tu sais bien que je t'oublierai pas.

— Moi non plus, Pierrot.

A présent, Barbier marchait devant Juju, descendait le talus avant Juju.

Le clair de lune argentait l'étendue mate de la neige. Juju étourdi regardait tourner ses étoiles. Ils franchirent le second grillage.

Juju doucement poussa la porte métallique du jardin et murmura :

— Attends-moi. Je vais boire le der avec toi chez L'Artisse, mais attends-moi. Je vais voir ce que devient ma frangine.

Il grimpa les marches, entra dans la cuisine. Frappée par un rayon de lune, Renée ronflait, le nez écrasé sur la table.

Juju sortit de sa poche son couteau et l'ouvrit.

Le clic du cran d'arrêt lui glaça le cœur. Reprenant souffle, il sifflota entre ses dents « le truc » que jouait la guitare de L'Artisse, le début de la « Cinquième ». Renée ronflait.

Juju sortit sans bruit, s'immobilisa sur le perron. Barbier, dans le jardin, allumait une cigarette. Du moins Juju le devinait-il à la flamme du briquet d'or car son ami lui tournait le dos.

Juju éleva son bras et lança le couteau.

La lame emporta avec elle toute la clarté de la lune. La lame se planta avec un sale petit bruit mou entre les deux omoplates de Barbier. Juju vit la cigarette tomber. Barbier vacilla, trébucha sur deux mètres et s'affala dans la neige.

Juju respira, sauta les cinq marches d'une enjambée et courut vers le corps. Il s'agenouilla, plaqua sur le côté la tête de Barbier.

— Salope ! gargouilla l'homme dont les yeux, derrière les lunettes froides, se brouillaient de mort mais aussi de haine.

Juju lui rejeta la face contre terre, entendit se casser les verres des lunettes, pesa de tout son poids sur cette nuque gluante de gomina. Le sang giclait contre la garde du couteau, ruisselait sur le pardessus neuf, et Juju eut un regret pour ce pardessus neuf.

La bouteille de Champagne, brisée dans la chute, avait répandu son or et ses bulles. Accroupi, Juju attendait, empli de calme et de

patience.

Il tira Barbier par les cheveux pour se rendre compte. Les yeux étaient vides enfin, vides de lumière et de vie, plus ternes que des moules. Alors Juju se remit sur ses pieds, prit Barbier par les mains en un ultime shake-hand et le hala jusqu'à la cabane en bois. Le corps laissait derrière lui une longue traînée de neige, comme une piste de luge. Mais de grosses gouttes rouges déposaient en chemin leurs œilletons.

Juju roula le cadavre sous l'escalier et, preste, détala jusqu'à sa propre cave. Soigneusement plié sur la chaudière se trouvait un grand sac à pommes de terre, un sac qui pouvait en contenir cent kilos.

Juju le mit sous son bras et, toujours galopant, revint à la bicoque. Pour s'encourager, il dit à mi-voix :

— Ton pote, ton pote ! Je t'en foutrai des potes. Faut que je me grouille avant que tu sois raide comme la justice, oui.

Il plaça Barbier sur le dos, coula sa main à l'intérieur de la belle veste de shetland.

Sa main pénétra dans la poche où crissaient les billets.

Sa main extirpa d'un coup sec la liasse.

Sa main heureuse se referma sur la fortune, la Corse et le soleil.

Juju fourra l'argent pêle-mêle dans son blouson, introduisit les pieds puis les jambes de Barbier dans la gueule du sac. Il redressa le buste du mort, se cramponna au sac pour que s'y enfourne ce torse. Ses efforts furent vains.

— Faut que je lui plie les genoux, murmura-t-il, déjà en sueur.

Au travers de la toile, il manipula les genoux de Barbier, les contraignit à jouer. Debout, il reprit les bords du sac et le tapa contre le sol pour tasser le mort. De toutes ses forces il appuya sur le crâne poisseux. Il sentait le sac se tendre. Rageur, il redoubla d'énergie. Barbier s'assit enfin au fond, les jambes en l'air, Barbier disparut.

Juju hors d'haleine boucla le sac de plusieurs tours de corde, fit un nœud.

— La vache, grogna-t-il, heureusement qu'il était pas grand.

Il abandonna là le sac et grimpa l'escalier de bois. Dans la pièce, il se contenta d'allumer une bougie, sortit la gnole du placard et en but au goulot la valeur d'un bock. Il claqua de la langue, sûr de lui. Il s'était étonné lui-même. Ç'avait été plus facile cent fois que pour le chat qu'ils avaient tué, lui et L'Artisse.

A la lueur de la bougie, il compta posément les billets. Il n'en finissait plus de compter, et sa stupeur croissait de seconde en seconde.

Des billets, jamais il n'aurait cru qu'il y en avait tant. Soixante-dix billets de dix mille. Sept cent mille francs.

Abasourdi, Juju tenait d'une main sept cent mille francs et de

l'autre la bouteille qu'il avait reprise. Il but encore, rêveur. Il éprouva de nouveau le besoin d'entendre sa voix :

— Où est-ce qu'il a bien pu voler tout ça ? Quel fumier c'était, ce Barbier ! Ah je suis pas près de l'avoir, mon rafiot ! Quelle ordure ! Bien sûr, il avait tué deux flics, mais c'est des gens comme tout le monde, les flics, après tout. C'est pas parce qu'ils sont flics qu'il faut les tuer. Ah, Barbier, je t'ai bien eu, et en beauté. Ta putain pourra toujours t'attendre. Ah j'irai pas en Corse dans huit jours ! Demain t'entends j'y serai, t'entends ?

Il éclata de rire mais le son de son rire le désarçonna. La mort flottait, trop proche, avec son odeur fade de saindoux. Grave, il rangea avec soin les billets dans son portefeuille, moucha la bougie et quitta la pièce.

De frêles flocons de neige batifolaient. Juju en fut satisfait. La neige recouvrirait le sang et le sillage du corps dans le jardin. Il alla au sac, le chargea sur son dos et, les dents serrées, s'engagea dans l'allée.

Le sac, il voulait le balancer sur le dépôt d'ordures en face de chez lui, le recouvrir de gamelles, de vieux sommiers, de brocs cassés et de pots. Le grand départ de Barbier serait ainsi tout semblable à son arrivée ici.

Il se glissa par le portail entrouvert, la tête de Barbier fit « boum ! » contre le mur. La rue était déserte. Pourtant, à un bout, un feu rouge luisait, un feu de position. Juju, interdit, bafouilla :

— Ça, c'est une riche idée !

Ce feu de position était celui du camion de Milou Lacoince. Milou avait garé son camion de patates devant la maison de la Micheline Papot. Bandant ses muscles, Juju remonta le sac sur ses reins et trotta vers le lumignon, sous les flocons dont la trame se resserrait.

Il était environ neuf heures et les habitants de La Décharge terrés au coin de leur poêle ne pointaient pas le nez dehors. Milou passait une partie de la nuit chez la fille avant de livrer ses pommes de terre aux Halles. Juju arriva au camion et, dans un dernier effort, parvint à y hisser son sac. Sautant sur la plate-forme, il s'acharna à le dissimuler parmi les autres.

Barbier côtoyait maintenant un monde muet de pommes de terre. Le fameux fugitif serait découvert sur le carreau des Halles. C'était un fier destin que celui-là. Barbier-La Patate, tel serait le surnom que lui donnerait le milieu. Assassiné à son tour, et en outre déshonoré, le meurtrier des flics !

Juju s'épongea et, débarrassé de son fardeau, s'enfonça dans la nuit avec la légèreté des ailes de la neige. Gonflé d'espérance et de joie il sautillait sur les voies, de traverse en traverse, à cloche-pied, folâtre apparition, celle d'un dieu Pan crasseux égaré parmi les fastes de

l'hiver.

Juju, mission accomplie, se rendrait chez Frédérique. Il jetterait comme il l'avait promis l'argent sur le lit. Il prendrait la jeune femme par les poignets et lui dirait :

— Viens ! Plus besoin seulement de valises, viens, viens, on a un train à minuit ! Viens au pays des merles et du soleil, viens, il y a Calacuccia, Bocognano, Calenzana, les îles Sanguinaires, l'étang de Biguglia, Bastelia, toutes les villes du soleil, tous les ports de la mer qui nous attendent. Viens au pays des olives et du soleil, des chèvres et de la mer, de la prémonata et du soleil, du stuffato et de la mer ! Vois la vie qui s'ouvre à nous comme une figue de Barbarie. Sens-tu le soleil sur ta peau ? Fais vite, Fred, vite, j'entends d'ici la sirène du *Maréchal-Joffre*, toût-toût qu'elle fait la sirène, viens c'est plein de soleil, nom de Dieu, dans le ciel c'est bourré à craquer de soleil ! Et tu vois bien qu'ici il neige et que c'est la mort, ici, et que nos cœurs y pourriront, c'est toi qui me l'as dit !...

Radieux, libéré, Juju battait des mains et riait, dansant sur un rail comme un funambule sur sa corde. Tout se résumait en son esprit par ces mots éclatants : « Ça y est ! »

« Ça y était » le soleil, le bateau, les rascasses, l'éternel bleu, l'éternelle chaleur ; « ça y était » les toits de miel, le ventre ouvert et rose des pastèques, la matérialisation de ce qu'avait si longtemps chanté dans le vide le coquillage. Qu'était le sang versé face au soleil sinon de l'eau de robinet, de l'eau de ville qui sent le chlore ? Basta, le sang ! Vive le soleil ! Et quel sang, s'il vous plaît ? Juju déjà ne s'en souvenait plus, les lèvres brûlées de sel et de soleil, le torse nu dans la lumière miraculeuse, la lumière qui guérit tout, la lumière de la naissance, la lumière qui fait une escorte aux anges. Lui dont toutes les spiritualités n'avaient pas voulu, qu'elles se nomment amour ou Dieu, avait été touché par celle qui choit du soleil en flambeaux de topaze. Il s'en allait à sa rencontre, païen ébloui, homme aux mains ouvertes. Et le soleil venait, ce mâle qui fait rougir les filles, qui incendie les plages, dore les feuilles, abaisse les regards et se fourre jusqu'à la garde dans le cœur des oranges. Le soleil désirait Juju et l'avait désigné. Il en tirait à présent les ficelles.

Juju ne voyait, ne sentait ni la neige ni le froid. Il passait au travers de ces édredons crevés que l'on secouait sur sa tête, il passait là-dedans comme un clown. Hilare, il chantait le refrain de Barbier :

*Moi quand j'buve
C'est par cuves*

et balançait en l'air ses mains comme une paire de gants. Il dégringola le talus à « cul plat », en riant.

Ne retrouvant plus dans la bourrasque le trou du grillage, il escalada la clôture et traversa la route au pas de course. Illuminé, le sang fou, il frappa du poing à la porte de Frédérique.

Le père Scanigli vint ouvrir. Jovial, Juju entra dans la cuisine.

— Salut salut, m'sieur Scanigli ! Sale temps, hein ? Je peux voir Frédérique ?

Le père Scanigli, plus menu, plus ombre que jamais, fit « non » de la tête.

Juju sursauta :

— Non ? Elle est malade ?

Le vieux se chatouilla la gorge pour y trouver des mots :

— Elle va bien mieux. Elle est partie.

Juju verdit et hurla :

— Partie ? Où partie ?

— En Corse !

— En Corse ! Mais vous êtes dingue, j'y vais, moi, en Corse...

Le vieux, atterré par la mine du visiteur, se gara derrière la table et bredouilla :

— Elle est partie. Elle a trouvé une occasion y a pas une heure. Le camion des Rapides du Rhône la descend à Marseille. Elle prendra le bateau...

Hagard, Juju souffla :

— Partie ? Mais moi, alors, mais moi ? Et avec quel argent ?

Fatigué de parler, le père Scanigli eut un geste d'ignorance. Juju pénétra dans la chambre, s'approcha du lit vide. Des cloches s'ébrouaient dans ses oreilles.

Sur le couvre-pied noir, les mégots roses d'une portée de souriceaux frétilaient et les autres souris tournaient en rond tout autour de la conque.

— C'est pas possible, fit Juju assommé.

Les souris tournaient en couinant, tournaient comme une roue. Juju ramassa la conque et la mit dans sa poche. Le père Scanigli murmura dans son dos, passionné :

— Excusez Frédérique, elle m'a dit, pour Barbier. Cachez-le bien. N'ayez pas peur, un secret pareil, je ne le dirai pas à mes bananes. Cachez-le bien. C'est un homme. Il a vengé mon fils, mon fils qu'ils m'ont tué. Cachez-le bien. S'il est en danger, amenez-le ici...

Juju le toisa, égaré, et, l'écartant du bras, se rua au-dehors.

L'épouvante pincée à ses tempes, il détala dans les trombes de neige. Partie. Partie sans lui malgré ce qu'elle avait promis. Barbier... Elle l'avait rejeté, et les souris avec, lui et les souris qu'elle ne devait jamais quitter. Barbier ! Elle allait au soleil sans lui. Le soleil se retirait de Juju telle une lame rouge. Il n'y avait plus de soleil. Jamais il n'irait au soleil sans elle. Le soleil, c'était elle qui l'avait inventé et

elle trompait l'homme qu'elle avait enivré et drogué de soleil. Et Barbier ?

Juju s'écroula dans la neige et sanglota, la joue sur la neige et les pierres. C'était pour cela, pour cette désertion qu'il avait tué son ami. Barbier que personne n'avait vendu, personne, pas plus L'Artisse que Renée ou Fred ou le père Scanigli, Barbier était mort, pis que trahi, mort sous le couteau de son ami.

Juju s'étouffa de larmes. Oui, Pierrot lui aurait donné le bateau, oui, Pierrot aurait tenu parole parce que c'était un homme, ainsi que l'avait répété le vieux. Et Solange qui avait été si gentille avec lui ? Et Pierrot était mort et saignait dans un sac de pommes de terre. Mort par Juju son pote.

« Salope », avait râlé Pierrot. Salope, Juju, salope, Juju. Tu as tué ton amitié. On ne saurait être plus vil que toi, Juju. « Cachez-le bien », avait dit le vieux. Salope, Juju, tu n'auras rien du soleil, rien, pas un fifrelin de chaleur et de vie. Tu ne le reverras jamais, ton soleil. Tu n'oseras plus le revoir. Salope, Juju. Barbier est mort et le soleil avec lui.

Juju se releva, la bouche saignante, et les pleurs gelaient sur sa face de salaud. C'était lui, l'ami, pas un autre, l'ami, le frère, qui avait trahi, qui avait tué. La guillotine, c'était lui. Ivre de douleur et de répulsion, il repassa la route en titubant, bondit par-dessus le grillage et, la conque à la main, galopa sur les voies.

— Fumier de Juju, fredonnaient les flocons.

— Ordure de Juju, grimaçaient les signaux.

Frédérique n'avait pas pu l'attendre. On attend quelque chose d'un homme, pas d'un Juju. Frédérique roulait vers le soleil. Juju s'enfuyait dans la nuit.

— Écoute encore la mer, Juju. Une dernière fois. Écoute comme elle sait bercer les enfants. Écoute la mer que tu ne verras jamais. Salope, Juju ! Écoute la grande mer bleue.

Des voix braillaient « Salope » sur l'air de « Caporal Con », sur celui du début de la « Cinquième », un fracassant orchestre de « Salope », un tonnerre monstrueux, et Juju courait, huileux de sueur, de crasse, d'horreur.

— Écoute la mer, bon Dieu ! Tu ne t'y laveras ni les pieds ni le cœur. Tu es un débris d'homme, Juju, une raclure, mais écoute la mer, l'immense mer qui ne pardonne pas.

Ses doigts gourds lâchèrent le joli coquillage qui se brisa sur l'arête d'un rail.

— Tu as tué Pierrot. Les pires saloperies ne tuent jamais leurs amis. Tu as battu tous les records de la saloperie, Juju. Pour un infect, tu es un sacré infect. Tu te rends compte, non ? Mais tu as tué Pierrot, mon gars, tu as tué ton seul ami ! Tu es la plus grande salope que la terre

ou plutôt la merde ait portée ! Il faut crever, Juju, crever, crever, et en vitesse ! Le plus tôt possible !

Harassé, il courait, les yeux fermés, et les voix le suivaient sans fatigue, aériennes, les voix qui l'accompagneraient jusqu'au bout de ces rails. Il sortit les billets de sa poche, desserra lentement sa main et, un à un, les billets s'envolèrent, un à un, que la neige recouvrait aussitôt, un à un, l'arbre pourri perdait ses feuilles, et les billets s'agitaient un instant dans la nuit comme autant d'adieux.

Juju referma sa main vide, et le train arriva qu'il n'avait pas entendu.

...Juju, un jour que tu seras poivre, un jour comme ce soir, tu prendras un dur dans la gueule !... T'auras l'air fin en viande hachée...

*Thionne-Paris,
26 janvier-9 mars 1956.*

1 Chanson de Roger Riflard.

2 Chanson de Guy Béart.